285 c

29

NOUVEAUX
DIALOGUES DES AMATEURS

SUR LES CHOSES DU TEMPS

1907-1910

(Épilogues, Ve série)

DU MÊME AUTEUR

Roman, Théâtre, Poèmes

SIXTINE.

LES CHEVAUX DE DIOMÈDE.

D'UN PAYS LOINTAIN.

LE SONGE D'UNE FEMME.

HISTOIRES MAGIQUES.

PROSES MOROSES.

LE VIEUX ROI.

LES SAINTES DU PARADIS, petits poèmes, avec 29 bois originaux de G. d'Espagnat.

LILITH, *suivi de* THÉODAT.

UNE NUIT AU LUXEMBOURG.

UN CŒUR VIRGINAL. Couverture de G. d'Espagnat.

SIMONE, poème champêtre, nouvelle édition, ornée de 11 compositions de Georges d'Espagnat.

COULEURS, *suivi de* CHOSES ANCIENNES.

Critique

LE LATIN MYSTIQUE (Étude sur la poésie latine du moyen-âge) *(épuisé).*

LE LIVRE DES MASQUES (Ier et IIe), gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui, avec 53 portraits par F. Vallotton.

LA CULTURE DES IDÉES.

LE CHEMIN DE VELOURS. *Nouvelles dissociations d'idées.*

LE PROBLÈME DU STYLE. *Questions d'Art, de Littérature et de Grammaire.*

PHYSIQUE DE L'AMOUR. *Essai sur l'instinct sexuel.*

ÉPILOGUES. *Réflexions sur la vie,* 1895-1898; 1899-1901 (2e série); 1902-1904 (3e série); 3 vol.

ESTHÉTIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, édition revue, corrigée et augmentée.

PROMENADES LITTÉRAIRES (1re, 2e et 3e séries) ; 3 vol.

ROMENADES PHILOSOPHIQUES (1re, 2e et 3e séries); 3 vol.

DIALOGUES DES AMATEURS SUR LES CHOSES DU TEMPS (*Épilogues*, 4e série, 1905-1907).

DANTE, BÉATRICE ET LA POÉSIE AMOUREUSE.

REMY DE GOURMONT

—

Nouveaux
Dialogues des Amateurs
sur les choses du temps

1907-1910

(Epilogues, Ve série)

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXII

PQ
2266
N6
1922

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande, numérotes de 1 à 12

JUSTIFICATION DU TIRAGE



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

A

Jules de Gaultier

1907

I

16 Septembre.

Maroc.

M. DESMAISONS. — Eh bien, cher ami, il faisait bon à la campagne?

M. DELARUE. — Il faisait bon à la mer?

M. DESM. — Heu! heu!

M. DEL. — Moi aussi : heu! heu!

M. DESM. — La mer, ce n'est pas très civilisé.

M. DEL. — Et la campagne, donc!

M. DESM. — C'est vraiment curieux qu'il puisse exister dans un pays de si nombreuses nuances de civilisation, avec des extrêmes si aigus.

M. DEL. — On sent cela surtout, et parfois bien tristement, au fond de certaines campagnes.

M. DESM. — Pas beaucoup plus qu'en tels trous maritimes de la Normandie.

M. DEL. — Vous n'avez vraiment pas l'air enchanté ?

M. DESM. — Moi ? je suis ravi.

M. DEL. — Et moi aussi.

M. DESM. — Physiquement, on ne vit bien qu'à la mer.

M. DEL. — Ou aux champs.

M. DESM. — L'esprit se couche, se roule en boule comme un chat, et s'endort.

M. DEL. — Quand on se réveille, c'est comme dans la complainte des trois petits enfants ressuscités par saint Nicolas :

> Le premier dit : J'ai bien dormi.
> Le second dit : Et moi aussi.
> Et le troisième répondit :
> Je croyais être en paradis.

M. DESM. — Tout de même, c'est une résurrection.

M. DEL. — Oui, mais en même temps on se demande si c'était bien la peine de ressusciter.

M. DESM. — Nous retrouvons nos habitudes : voilà le charme.

M. DEL. — Bien trompeur, car plus on a d'habitudes et moins on vit vraiment.

M. DESM. — Mais cela n'empêche pas l'imprévu, au contraire. C'est le fond du tableau, c'est le rideau devant lequel passent les ombres nou-

velles. Celui-là seul goûte l'imprévu, qui est bien installé dans de solides habitudes. L'imprévu continuel en est-il encore ? Il n'y a pas d'êtres plus placides que ceux qui voient tous les jours de nouveaux visages. Nulle figure, nulle beauté même ne réveille leur attention. Mais le paysan, qui ne goûte l'imprévu qu'une ou deux fois par an, ou moins encore, avec quelle volupté ne savoure-t-il pas ce choc nerveux qui retentit dans tout son être? Reprendre ses habitudes, ce n'est pas seulement retrouver les conditions d'une vie normale, c'est se remettre dans l'état le plus favorable pour accueillir les plaisirs de la surprise. L'inattendu ne vient qu'à celui qui n'attend rien.

M. DEL. — Vérité grammaticale.

M. DESM. — Une phrase logique porte avec soi son évidence. Si les journaux étaient rédigés selon ce système, ils feraient bien des économies de papier, et nous de temps. Comparez les dépêches de l'amiral Philibert, précises, claires, nettes, avec les interminables dilutions de nos correspondants, qui ne disent rien de plus et le disent mal. Je goûte la sobriété.

M. DEL. — Sans doute, mais ils n'écrivent pas pour vous, ils écrivent pour le peuple, qui aime les longues explications, les palabres sans fin et

les drames en six actes et dix-huit tableaux.

M. DESM. — J'aimerais d'ailleurs un récit pittoresque de ce qui se passe là-bas, mais je crois bien qu'il ne s'y passe pas grand'chose. On tue quelques Marocains et chaque trépas doit nous revenir à huit ou dix mille francs pièce. C'est cher, mais *la Gloire* s'y couvre de gloire, en même temps qu'elle soulève un petit problème grammatical. Doit-on dire *la Gloire* ou *le Gloire* ?

M. DEL. — C'est la question de *la sentinelle*. On doit dire *la Gloire*.

M. DESM. — A moins que le croiseur n'ait été appelé *Gloire*, tout court, sans l'article.

M. DEL. — Qu'importe ? Vous ne pouvez pas me faire accoler un article masculin avec un nom féminin.

M. DESM. — Et l'ellipse ? Le (croiseur qui a nom) *Gloire*.

M. DEL.— Un tel système justifierait parfaitement l'Anglais qui vous dit : Passez-moi *le* salade, c'est-à-dire le (saladier qui contient la) salade.

M. DESM. — Mon oreille, en tout cas, vous donne raison. Ah ! cette guerre du Maroc aura été féconde en enseignements. Un journaliste câblait l'autre jour : « Si les Marocains avaient nos armes, fusils, canons, mitrailleuses, nos pou-

dres, notre discipline, de bons officiers au courant de la guerre moderne, ils feraient des soldats redoutables. » Deuxième enseignement. Il y en a un troisième que j'ai trouvé à moi tout seul, c'est que la présente histoire s'est déjà passée une fois, de 1460 à 1520. Au lieu de Français, il y avait là-bas des Portugais, ce qui n'explique pas, d'ailleurs, le nom de Casablanca, qui date de cette époque. Les Espagnols ont beaucoup guerroyé au Maroc, eux aussi, jadis. En aurons-nous également pour soixante ans et devrons-nous, à notre tour, comme le firent les Portugais, nous retirer avec armes et bagages? Ou bien, au contraire, y resterons-nous comme nous sommes restés en Algérie ?

M. DEL. — Peut-être fera-t-on la paix?

M. DESM. — Avec qui ? Vous croyez donc, vous comme les gens d'Algésiras, qu'il y a, ou qu'il y a eu, ou qu'il peut y avoir un sultan du Maroc? Le seigneur que l'on appelle au Maroc le sultan a autant d'autorité à peu près sur ce pays qu'en avait sur l'Italie Grégoire XVI ou Pie IX. En dehors de ses états, fort analogues aux Etats de l'Eglise, aussi restreints, et encore plus mal gouvernés, le sultan du Maroc fait la quête parmi les tribus, pour les frais du culte. On lui donne ou ne lui donne pas et jamais il n'ose

réclamer. Le pape de Fez n'a été promu potentat par les puissances que pour ennuyer la France et courtiser l'Allemagne. Mais un acte diplomatique ne peut créer une réalité là où il n'y a qu'un mirage.

M. DEL. — Si on vous laissait faire, vous partiriez à la conquête du Maroc.

M. DESM. — Mais j'y suis parti, mon cher ami, et vous aussi, et nous tous. Casablanca nous tient bien plus encore que nous la tenons. Le jour que nous voudrons la quitter, ce ne sera plus possible. Après tout, l'Algérie manque singulièrement d'un port sur l'Atlantique.

M. DEL. — La conquête!

M. DESM. — N'employez donc pas de ces vilains mots. Il s'agit, pour la France, de rétablir l'ordre au Maroc, comme l'Angleterre a rétabli l'ordre en Egypte.

II

1er octobre.

Le vase brisé.

M. DESMAISONS. — Détrompez-vous. J'ai lu tout ce que l'on a écrit sur lui depuis sa mort.

M. DELARUE. — Quel courage !

M. DESM. — Sans doute, mais où n'entraîne pas la curiosité? Ce qui m'intéressait dans Sully-Prudhomme, c'était la qualité de ses admirateurs et leurs arguments. Ce que j'ai lu de plus soigné, c'est une sorte de biographie sentimentale qui m'apprit que le jeune Sully aimait beaucoup sa mère, qu'il fut mis en pension, qu'il eut des prix d'excellence, qu'ensuite un amour malheureux le blessa, ce qui inclina son rêve vers la plaintive élégie.

M. DEL. — Et puis?

M. DESM. — Et puis rien que ce que nous connaissons. Ah! Il aima aussi beaucoup sa sœur et son neveu, M. Gerbault, qui sait délinéer de si appétissantes petites femmes. Ah ! Il aima aussi tout le monde pêle-mêle,

Et depuis ce temps-là, je les ai tous aimés.

M. DEL. — Mais, au fond, il n'aimait que lui-même ?

M. DESM. — Il n'aimait que lui-même. Il se vénérait, il s'adorait jusqu'au fanatisme. Vous avez compris le sens de cette espèce d'eucharistie qu'il institua avec les sommes dont il déshéritait sa tendre sœur ? Il se croyait un nouveau Jésus. Il avait désigné les disciples qui vien-

draient communiquer avec sa pensée. Même il y avait une Marie-Madeleine qui oignait adroitement son orgueil du baume de la flatterie passionnée : « Tu es bon. tu es beau, tu es grand ! Quel génie ! O poète, je t'aime ! » Avec cela une petite fille va loin dans le cœur d'un vieil homme crédule, et surtout crédule à soi-même. Curieux cas d'hypertrophie du moi ! Le foyer Sully-Prudhomme ! La pathologie mentale a des abîmes. Songez qu'il y a cinq ans une revue posa à deux cents poètes cette question : quel est votre poète ? que les suffrages des poètes se répartirent sur une trentaine de noms; qu'il se révéla des admirateurs même de Sainte-Beuve, de Brizeux, de Rodenbach — et que Sully-Prudhomme n'eut pas une voix ! Ce grand poète était aussi loin de la jeunesse, il y a cinq ans, qu'Anaïs Ségalas ou Auguste Barbier. Une nouvelle génération a-t-elle donc surgi, qui se serait prise d'un subit amour pour *les Vaines tendresses* ou pour *le Prisme* ? Est-ce que l'appât d'un prix de quinze cents francs aurait fait éclore les admirations, comme le soleil d'Afrique fait éclore les œufs d'autruche ? Un journaliste, qui mentait peut-être sciemment d'ailleurs, a eu l'audace de parler de la « profonde influence » de Sully-Prudhomme sur la poésie française : est-ce un mot d'ordre qu'on se repasse,

depuis qu'il a écrit son nom au Temple de Mémoire à la suite des Saintour et des Maillé-Latour-Landry ? L'or est une terrible lanterne et qui éclaire d'une lumière un peu crue les entrailles de la conscience littéraire !

M. DEL. — Mais enfin, il avait quelques mérites, ce troubade ?

M. DESM. — Je ne voudrais pas lui contester la gloire modeste et légitime qu'il devra au *Vase brisé* et à quelques piécettes élégiaques fort agréables. Il y a dans ses recueils plusieurs morceaux que les anthologies garderont longtemps et que les adolescentes copieront en cachette, quand leur cousin leur aura fêlé le cœur : « N'y touchez pas, il est brisé. » Mais remarquez, je vous prie, que ce mauvais poète (le mauvais poète se reconnaît à l'impropriété des termes, entre autres manquements) n'a même pas pu trouver pour son trait final le mot juste. Sa courte science de la langue française lui a fait confondre brisé et fêlé, ce qui exprime des états fort différents. Enfin, on lui passe cela, en faveur de sa petite idée, qui est ingénieuse ; et puis, comme cela se dit surtout en musique, la pureté du texte a moins d'importance.

M. DEL. — Vous êtes cruel.

M. DESM. — Peut-être.

Ω

M. DEL. — Vous êtes injuste.

M. DESM. — Je le crois, mais il faut savoir être injuste à propos. L'injustice est une des formes de la justice. Prenez-vous-en à ses maladroits thuriféraires. Plus équitable que les deux cents poètes qui le méconnurent unanimement, j'accorde bien volontiers à Sully-Prudhomme sa place parmi les Parnassiens. Il n'est ni l'un des premiers, ni l'un des moindres. Il a dit sa chanson, comme ses camarades. Je crois pourtant qu'aucun d'eux ne rédigea jamais d'aussi mauvais vers. Il y a des faiblesses dans François Coppée, mais quand il demeure dans sa ligne, loin des redondances romantiques, ces faiblesses peuvent passer pour des familiarités, et des familiarités voulues. Il n'a pas toujours trouvé ce qu'il cherchait, mais il cherchait quelque chose. Sully-Prudhomme.... Attendez, je vais vous lire une « page oubliée ». C'est le compte-rendu du *Prisme* donné par *la Vogue* en juin 1886 : « M. Sully-Prudhomme est victime d'une facétie du goût le plus misérable. Profitant de son voyage en Turquie, quelques plaisantins, incapables même de pasticher lointainement la manière de l'éminent académicien, publient sous son nom un volume de vers mornes tenus en laisse par des jocrisseries sentimentales. Soit

173 pages, précédées d'un ridicule... Quelques citations :

Rubens est bien ton maître, ô Van Dyck, c'est bien lui
Dont l'altière influence en ton œuvre s'accuse ;
Ta palette lui doit le prisme dont elle use
Et la fécondité qu'on t'envie aujourd'hui...
L'enfance admire en toi son naïf interprète...
C'est ta mère après Dieu, qui t'a fait ton génie...
Oui, le suprême arbitre en peinture, c'est l'œil.

A M. Emmanuel Lansyer :

Toi qui fais de la brosse et de la lyre usage
Pour célébrer les champs, la mer et le soleil.

Vers lus à un banquet du lycée Condorcet :

Mon office important de président m'impose
Devant vous le devoir de ne parler qu'en prose,
Et... Mais, je crois, bon Dieu ! que je viens de rimer.

M. DEL. — *Onorate l'altissimo poeta.*

M. DES. — Quelquefois, je pense que c'est une sorte de crime social, que d'imposer des choses médiocres à l'admiration publique. Si étrange que cela va vous paraître, je crois, je vous l'avouerai en rougissant, que nous aurions besoin d'un Boileau, oui, d'un critique sans peur qui, sous une forme pittoresque, frappante, remettrait les réputations à leur place.

M. DEL. — Qu'importe, et puis sait-on jamais ?

Boileau obéissait à sa sensibilité littéraire. Il a été souvent juste et souvent injuste. Par hasard. Le goût du jour n'est pas celui du lendemain. Et nous mêmes, en ce moment, qui sait si nous ne disons pas des bêtises ?

M. DESM. — Ou des méchancetés, peut-être.

M. DEL. — Nous suivons notre sensibilité, voilà tout. D'autres...

M. DESM. — C'est de l'anarchie. Il faut des règles. Demandez à Sully-Prudhomme lui-même. Il avait des moyens sûrs de discerner les talents : rimes médiocres et mornes, épithètes plâtreuses et souvent fichées avant le nom, à la Béranger, à la Viennet, impropriété des termes, absence de rythme, culte des mots abstraits, effarement devant un tas de vocables métaphysiques dénués de tout contenu, hommage à notre belle religion qui est peut-être vraie, peut-être pas, oscillation d'une cervelle ahurie entre « le néant et l'espoir chrétien ». A tous ces signes réunis, on reconnaissait le grand poète Sully-Prudhomme lui-même ; épars, ils marquaient ses disciples. Je pense que ses admirateurs ont surtout goûté en lui « l'espoir chrétien ». Une mort édifiante les en tout à fait assurés. Comme le Galiléen, c'est « l'espoir chrétien » qui a vaincu. *Le Gaulois*, journal d'une piété éclairée, et d'ail-

leurs bien fait dans son genre, n'a pas inséré moins de six articles de suite sur l'illustre défunt. On ne saurait croire combien il est encore répandu, cet espoir chrétien. C'est lui qui continue à soutenir le monde et il y a encore des libres-penseurs affichés, sinon avérés, qui n'y renoncent point. N'ai-je pas vu un papier intitulé « Libre-Pensée religieuse » ?

M. DEL. — Des gens en retard de quatre cents ans !

M. DESM. — Mais tout le monde est en retard de quatre cents ans, mon cher ami, et je ne voudrais pas répéter tout haut ce que je viens de vous dire.

M. DEL. — Allons, vous exagérez.

M. DESM. — A peine.

III

16 octobre.

Socialisme.

M. DESMAISONS. — Vous trouvez Hervé absurde ; moi, je le trouve très logique. Le socialisme est une religion qui promet à ses fidèles le bonheur

parfait, comme toutes les religions, dont c'est à peu près la seule fonction. Mais c'est une religion positive, terrestre, et qui doit dénombrer dans ses réformes toutes les institutions attentatoires à la félicité humaine. Or, de ces institutions, en est-il de pires que le service militaire !

M. DELARUE. — En est-il de plus nécessaires ?

M. DESM. — Ce n'est pas la question. En est-il de plus dures ?

M. DEL. — Elle n'est pas très amène, sans doute, mais...

M. DESM. — En est-il qui soit plus clairement pour le peuple un signe et un fait de servitude ?

M. DEL. — Je ne comprends pas bien.

M. DESM. — Vous ne comprenez pas que la caserne, c'est deux ans d'esclavage ?

M. DEL. — Esclavage nécessaire.

M. DESM. — Nécessaire, parce que c'est un fait, soit. Il ne le sera plus, quand on l'aura détruit.

M. DEL. — En voyez-vous le moyen ?

M. DESM. — Il est très simple, et c'est celui que préconise M. Hervé : la révolte.

M. DEL. — Mais la patrie ?

M. DESM. — Qu'est-ce que c'est que cela pour un ouvrier français qui décharge des bateaux allemands dans un port cosmopolite ? La patrie, qu'importe à un ouvrier français d'enrichir le

capitaliste français ou le capitaliste allemand ? La patrie, êtes-vous vraiment de ceux qui sentent leur cœur battre, quand, d'un peloton de coureurs abrutis, c'est un indigène français qui se détache et gagne ? La patrie, qu'est-ce que c'est ? un cycliste, un cheval, une automobile, un transatlantique ?

M. DEL. — C'est le sol, les villes, les paysages les mœurs, l'accoutumance à une beauté particulière.

M. DESM. — Oui, mais nous sommes dans le monde des ouvriers. Du sol, il ne possède rien, pas même un pot de fleurs ; la ville, c'est pour lui les pavés sales de son faubourg ; le paysage quotidien, des murs ; les mœurs, de la misère tempérée par l'alcool ; la beauté, sa triste femelle vieille à vingt-huit ans. .

M. DEL. — Rhéteur ! Vous devriez écrire dans *l'Humanité !*

M. DESM. — Attendez la fin. Mais d'abord avez-vous compris qu'un ouvrier n'a que bien rarement des motifs d'enthousiasme patriotique ? S'il perçoit la grâce de la civilisation française, ce n'est pour lui qu'un spectacle. Il n'y participe que par sa peine. En êtes-vous encore à la légende de la petite couturière heureuse, en sa robe de quatre sous, de voir défiler aux Champs-Ely-

sées les merveilles œuvrées par ses doigts ? La petite couturière d'aujourd'hui pense comme son amant. Elle se dit qu'elle porterait, tout aussi bien que celle qui les paya, les robes qu'elle a cousues.

M. DEL. — Les deux types se peuvent rencontrer encore. Il y a bien plus d'ingénuité que l'on ne pense dans les hommes comme dans les femmes.

M. DESM. — Et bien plus de raisonnement que vous ne croyez. Les amis de M. Hervé raisonnent. Ils ne veulent pas considérer comme des adversaires les Allemands de la caste du travail, soumis comme eux-mêmes à la tyrannie de la richesse. Ils savent qu'un jour ou l'autre, morts les vieux théoriciens du socialisme mystique, ils y trouveront des alliés. Laissez-les faire. Ils devancent de beaucoup d'années peut-être la marche des faits sociaux, mais ils sont dans le bon chemin.

M. DEL. — Cela ne m'amuse pas de jouer au paradoxe.

M. DESM. — Ce jeu m'est inconnu, vous le savez. Je vous expose, non pas mes idées, mais les idées d'un groupe, qui sera peut-être un jour le maître de la vie.

M. DEL. — Un jour, un jour ? Ne prophétisons pas.

M. DESM. — Je m'en garde, et pourtant, c'est une grande tentation, à de certaines heures. Ne sentez-vous pas, et cela d'une façon très nette, que, dans toutes les classes de la société, l'idée patriotique est en décroissance ?

M. DEL. — Cela est certain.

M. DESM. — Et à quoi l'attribuez-vous ?

M. DEL. — Au socialisme, assurément, qui a renversé les valeurs.

M. DESM. — Très bien dit.

M. DEL. — Mais le mal n'est pas encore bien effrayant.

M. DESM. — Laissons les notions de bien et de mal. Nous disons donc qu'une certaine diminution du patriotisme se fait sentir parallèlement à l'accroissement d'un certain socialisme ?

M. DEL. — C'est cela même.

M. DESM. — Il y a donc entre les deux mouvements relation de cause à effet.

M. DEL. — Assurément.

M. DESM. — Et quelle est la cause, à votre avis ?

M. DEL. — Le socialisme, sans aucun doute.

M. DESM. — D'autre part, le socialisme gagne du terrain.

M. DEL. — Sans aucun doute, quoique lentement et avec certains reculs.

M. DESM. — Donc, plus le socialisme gagnera, plus le patriotisme diminuera ?

M. DEL. — Cela ne me semble pas contestable.

M. DESM. — Bien. Concluez vous-même.

M. DEL. — Je vous en prie.

M. DESM. — A quoi bon ?

M. DEL. — Trouvez une formule.

M. DESM. — Si le socialisme est l'opinion de l'avenir, le patriotisme est l'opinion du passé. En d'autres termes, patriotisme et socialisme sont inconciliables, puisque l'un diminue, quand l'autre croît.

M. DEL. — Vous êtes un peu absolu, car enfin il y a des socialistes patriotes, et c'est même, paraît-il, le plus grand nombre.

M. DESM. — Le plus grand nombre, non : quelques ambitieux qui rêvent du pouvoir ; quelques intrigants qui rêvent d'une belle place ; à leur suite, un troupeau qui n'est socialiste que parce que c'est la mode. Socialiste patriote ! Mais cela hurle.

M. DEL. — Il y en a, et si ce n'est pas le grand nombre, ce que j'ignore, il faut pourtant les compter et compter avec eux.

M. DESM. — Oui, il y a aussi des gens qui s'intitulent philosophes chrétiens ou libres penseurs religieux, je le sais ; mais la philosophie et la

pensée libre n'en sont pas moins incompatibles avec le christianisme ou toute autre religion.

M. DEL. — Ce n'est pas la même chose.

M. DESM. — C'est une antinomie plus forte encore. Comment ! M. Guesde osera à la fois vanter la lutte de classe et le patriotisme ? Je prohibe au nom de la raison vulgaire, au nom de l'humble bon sens, de tels incestes de mots et d'idées. Il voudrait donc provoquer à la fois deux ennemis : le capitalisme français et le peuple allemand tout entier ? C'est se déclarer vaincu d'avance. Pour conquérir les positions du capitalisme français, il a besoin du prolétariat allemand...

M. DEL. — Qui ne marche pas.

M. DESM. — Il est un peu lent à s'ébranler, mais il marchera, et d'autant plus sûrement qu'il est discipliné et fort enclin à l'imitation. C'est un admirable troupeau. Mais je continue ;... de même que le socialisme allemand a besoin contre ses maîtres du prolétariat français. C'est ce que M. Jaurès a fini par comprendre. On a dit que c'était son suicide : comme politicien, oui ; et c'est son affirmation comme chef social. Etant données l'activité et la puissance oratoire de cet homme, nulle menace plus grave ne pouvait peut-être se dresser contre la société, contre la civilisation.

M. DEL. — Ah! voici enfin un mot qui me rassure.

M. DESM. — Voyons, vous savez bien que je ne suis pas socialiste.

M. DEL. — On change.

M. DESM. — Je n'ai pas changé.

M. DEL.. — A la bonne heure.

M. DESM. — Mais si je goûte peu le socialisme, je ne goûte pas beaucoup plus le capitalisme. Je trouve que la richesse abuse singulièrement de sa position, à cette heure, en Europe, dans le monde entier. Rien ne compte plus que l'argent. C'est trop. Il faudra trouver un moyen de juguler sa puissance.

M. DEL. — Vous retombez dans le socialisme.

M. DESM. — Du tout. Louis XIV n'était pas socialiste et la Convention n'était pas socialiste. Il y a vraiment un peu longtemps que le crime d'être pauvre est inscrit dans les mœurs. Il pourra faire place quelque jour au crime d'être trop riche.

M. DEL. — Vous me faites peur.

M. DESM. — Je me fais peur à moi-même.

IV

1er novembre.

Peinture d'automne.

M. DESMAISONS. — Eh bien, vous l'avez vue, cette belle peinture ?

M. DELARUE. — J'en arrive.

M. DESM. — Alors ?

M. DEL. — Alors me voici.

M. DESM. — Avec beaucoup de joie ?

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — De trouble ?

M. DEL. — Avec beaucoup de tristesse.

M. DESM. — Quoi ! Ces beaux Cézanne ?

M. DEL. — Ne me parlez pas de cette peinture, elle est si douloureuse ! Dire qu'ils admirent cela ! Vous aussi, peut-être ? C'est à pleurer tout seul, dans un coin, silencieusement. Voilà donc le résultat de cinquante ans d'efforts, de recherches, de rêves, de labeurs ! Est-ce que vraiment Cézanne est pour vous un grand peintre ?

M. DESM. — Un grand peintre ? Un grand enfant laborieux, curieux, tenace et assez intel-

ligent pour se rendre compte de sa faiblesse, voilà comment je vois Cézanne. Avec cela, comprenez qu'il est le maître et la source de presque toute la peinture contemporaine...

M. DEL. — C'est précisément ce que je ne comprends pas.

M. DESM. — Vous pouvez toujours le comprendre comme un fait, comme une évidence.

M. DEL. — Cézanne est partout, au Salon d'Automne. Partout ses gris de terre crue et ses rouges de terre cuite, ses verts déteints, ses blancs crasseux ; partout ses femmes en viande pourrie ! Et dire qu'il peignait en Provence, sous le même ciel que Van Gogh !

M. DESM. — Ne vous emportez pas. Cézanne représente tout de même quelque chose. Il a le génie de l'inachevé, et c'est ce qui a séduit des générations qui voulaient à toute force échapper à cette hébétude de la perfection si bien représentée par les Cabanel, par les Bouguereau. La perfection, sentez-vous l'horreur de ce mot ?

M. DEL. — Je la sens. La perfection est une sorte de néant. Mais la grossièreté de Cézanne est un néant aussi, quoique d'une autre sorte.

M. DESM. — L'esprit d'imitation se mue soudainement, parfois, en esprit de contradiction. Les hommes, par des bonds inattendus, sautent

en avant, ressautent en arrière. Les Cabanel appellent les Cézanne. Nous en sommes à Cézanne. En somme, il n'a manqué à cet homme têtu, pour être un peintre, que d'avoir le goût de la couleur ; car, pour son dessin, il est volontairement maladroit.

M. DEL. — Dire que son idéal était Titien ! Il voulait « réaliser comme les Vénitiens ».

M. DESM. — C'était tout de même un curieux bonhomme et qui regardait la nature avec ses propres yeux et non pas les yeux de l'Académie des Beaux-Arts. Ses yeux étaient maladroits mais ceux de l'Académie sont d'une adresse devenue bien inutile, depuis l'invention de la photographie. La peinture de Cézanne ne vaut rien et il s'en rendait compte lui-même, car il méprisait abondamment ses admirateurs, mais sa méthode était la bonne méthode. C'était, en son humble monde, un philosophe cartésien : comme Descartes, il avait fait table rase des procédés et même des principes, il voulait peut-être faire de la lumière avec de la boue ? C'est drôle.

M. DEL. — Voyons, était-ce un génie ou un pauvre homme ?

M. DESM. — C'était un pauvre homme de génie mais le génie et le pauvre homme ne purent

jamais s'accorder, et Cézanne ne réalisa presque rien. Quand il est mort, il en était à la période d'apprentissage; il aurait eu encore besoin d'un demi-siècle de travail. Le génie est une longue patience. Le génie de Cézanne était trop long; il ne put en atteindre la tête.

M. DEL. — Le génie n'est pas une longue patience. Le génie est un don naturel.

M. DESM. — Il y a des génies de bien des sortes. Mais laissons cette question. Les admirateurs de Cézanne, les enfants de l'esprit de contradiction, crurent donc, malgré Cézanne lui-même, que leur nouveau maître avait réalisé son idéal, et sans plus attendre, ils se mirent à imiter sa manière, moins par amour de ce nouveau que par haine de l'ancien. Le goût pour Cézanne, d'ailleurs, coïncidait avec le mouvement naturaliste. Un besoin d'ordure faisait frémir le monde. Finies, les « culbutes dans le bleu ». On se baigna avec délices dans l'eau plombée des égouts. Cézanne avait dans l'œil les Vénus du Titien et il aurait bien voulu les pouvoir « réaliser ». Emile Zola, qui n'était pas très malin, s'imagina que le goût de Cézanne allait aux informes larves en boue durcie qui peuplent ses tristes toiles, et il exalta cet art. Mais Cézanne jugea cela bête. Qui sait si Zola

lui-même n'avait pas un idéal ? Qui sait s'il ne croyait pas, en pétrissant la crotte des rues et les déchets des cuisines, faire de la beauté ? Cézanne, bien que les apparences le condamnent, était plus délicat : la décoration de son atelier d'Aix le prouve. Il ne put se résoudre à vivre au milieu de larves et, par un effort qu'il ne retrouva plus, il fixa sur les murs, pour charmer son rêve quotidien, de belles figures de femmes grandies et idéalisées par de longues robes presque hiératiques. Mais est-ce du Cézanne, cela ?

M. DEL. — J'ai vu les photographies de ces peintures. Elles déroutent.

M. DESM. — Je crois que la présente exposition donne de Cézanne une idée très incomplète. Ces femmes m'ont paru dans le goût de certains Manet, de certains Goya.

M. DEL. — Peut-être.

M. DESM. — Mais ce n'est pas cela que les admirateurs de Cézanne ont si maladroitement vulgarisé. Ils ont vulgarisé le Cézanne larvaire, le Cézanne inachevé, le Cézanne qui plantait des oignons pour avoir des tulipes qui n'ont pas fleuri. Une pareille aventure arriva aux paysagistes de vers 1820, qui imitaient Poussin. Comme la peinture de Poussin, d'abord claire,

était devenue noire, ils firent de la peinture noire, croyant suivre le génie de Poussin. Le vrai disciple de Cézanne serait celui qui réaliserait la beauté qu'a rêvée, sans l'atteindre, le vieux maître d'Aix.

M. DEL. — On ne le prévoit guère.

M. DESM. — Si Gauguin avait eu plus de patience, s'il était resté en France...

M. DEL. — Vous rêvez d'un Titien, peut-être, comme Cézanne ?

M. DESM. — Hé ! Cela ne serait pas désagréable.

M. DEL. — L'ancien ne vous suffit pas?

M. DESM. — Il me suffit sans doute, mais cela ne m'empêche pas de souffrir de voir mes contemporains s'étioler dans les menues admirations. Berthe Morisot, c'est joli, joli, joli. Du Manet pour jeunes filles.

M. DEL. — Comme Mme de Noailles, du Verlaine pour femmes du monde.

M. DESM. — C'est cela même.

M. DEL. — Mais j'y pense. Le Salon d'Automne, à côté de la petite, offre de la grande peinture. Michel-Ange est revenu parmi nous.

M. DESM. — Corrigé par Robida. Mais je reviens à Cézanne. N'avez-vous pas aimé ses natures mortes ?

M. DEL. — Oui, ce tableautin plusieurs fois répété : une table, une serviette, un vase de fleurs et des pommes qui sont peut-être des oranges ?

M. DESM. — Eh bien, dans ce genre, il a peut-être « réalisé ». Ce n'est pas très loin de Chardin. C'est du Chardin paysan.

M. DEL. — N'est-ce pas ce que Cézanne méprisait le plus dans son œuvre ? N'est-ce pas cela dont il a dit : « C'est donc ça qu'on admire aujourd'hui à Paris ?... Eh bien, il faut que le reste soit joliment bas ! »

M. DESM. — C'est cela même.

V

16 novembre.

Les Figures.

M. DELARUE. — Ce Rouveyre me rend un peu malade !

M. DESMAISONS. — Comment ? Cela ne vous a pas amusé ?

M. DEL. — Puisque je vous dis que j'en suis malade !

M. DESM. — Pauvre ami ! Tenez, pour vous remettre, nous allons considérer les aimables photographies de ces mêmes dames et de ces mêmes messieurs. Tenez ! Sont-ils assez frais ? Sont-elles assez pimpantes? Leurs visages ont-ils assez mariné dans le cold-cream ? Sont-ils assez repassés, assez luisants, assez linge américain ? On se moque des sidonies des coiffeurs, mais ces figurines sont l'idéal de toutes les femmes, et tous les hommes se voient en roses et fringants ténors. Vous ne voulez pas vous reconnaître dans Rouveyre ?

M. DEL. — Mais je n'y suis pas.

M. DESM. — Vous y êtes. Nous y sommes tous. Ne pouvant faire le portrait de chaque homme et de chaque femme en particulier, Rouveyre a choisi ses types. Mais vous y êtes. Ne voulez-vous pas vous reconnaître !

M. DEL. — Je refuse.

M. DESM. — Vous reconnaissez-vous dans Daumier ?

M. DEL. — Pas davantage. A vrai dire, je n'aime pas la caricature. Je n'aime pas la déformation.

M. DESM. — Déformation ! Prenez garde. Voudriez-vous insinuer qu'il n'y a qu'une manière de voir les choses, les bêtes et les gens ! Prenez

garde. S'il y a une vérité en art, ce ne peut être que la vérité académique, la vérité impersonnelle, la vérité propre et bien ratissée de toutes nos délicieuses photographies artistiques : la femme sourit, l'homme pense.

M. DEL. — Avouez cependant qu'il y a un milieu...

M. DESM. — Un milieu et beaucoup de nuances certainement. Il y a non seulement un milieu mais une moyenne. Rouveyre sort de la moyenne. Je vous l'accorde.

M. DEL. — Enfin, qu'a-t-il voulu faire ? Dites-le, puisque vous semblez le comprendre.

M. DESM. — Je pense qu'il a voulu faire la critique de la figure humaine.

M. DEL. — C'est un critique sévère.

M. DESM. — On appelle maintenant un critique sévère celui qui se refuse à être un critique complaisant. On appelle un peintre déformateur celui qui voit dans la nature autre chose que ses précieuses grâces, que ses fades épanouissements. Malgré notre goût prôné, mais très superficiel, pour l'impressionnisme, les tendances secrètes de notre lâcheté vont vers le poncif, vers le traditionnel, vers tout ce qui repose, ce qui rassure, ce qui affirme qu'il y a un ordre éternel et que cet ordre n'est jamais troublé.

Vienne le critique sévère, celui qui voit le défaut, celui qui note la tare, et nous avons peur.

M. DEL. — C'est bien cela, j'ai eu peur.

M. DESM. — Rassurez-vous.

M. DEL. — C'est très difficile. On me trouble ma vision du monde, on déplace les valeurs, je ne sais plus où j'en suis. Est-ce que Réjane, que j'ai tant de fois regardée avec plaisir, est si laide que cela ? Je deviens fou.

M. DESM. — La Réjane de Rouveyre n'est pas laide. Elle est caractéristique. Vous croyez donc qu'une figure humaine peut rester régulière, au moment même qu'elle exprime des passions, des sentiments, ou des goûts, ou les sensations les plus communes ? Ce n'est pas possible, puisque ces divers états sont précisément figurés par des mouvements. Or, ce qu'a fixé Rouveyre, ce sont ces mouvements rapides des muscles de la face. Vous connaissez le cinématographe, mais vous ne connaissez pas l'envers du cinématographe. Les images qu'il donne sont des images recomposées. Avez-vous quelquefois vu les images fragmentaires avec lesquelles l'image totale est obtenue ?

M. DEL. — J'ai vu dans les ouvrages de Marey la décomposition du vol des oiseaux, de la course et du saut du cheval.

M. DESM. — Très bien. Prenons le saut du cheval. Dans les figures qu'en donnent les dessinateurs simplistes, le cheval qui saute est figuré par un arc d'une magnifique courbe. C'est élégant, c'est noble. Après avoir donné sa suprême tension, l'arc va rapprocher ses deux extrémités, le cheval va, d'un souple mouvement, retomber sur ses jambes fléchies. Cette vision idéale correspond nullement aux images successives que cet exercice donnerait à notre œil, si notre œil les pouvait recevoir. Ces images sont gauches, grotesques. Au lieu de l'arc majestueux, c'est un gros corps lourd sous lequel sont ramassés en désordre des membres sans élégance parce que leurs lignes normales sont brisées. Les Réjanes de Rouveyre sont la décomposition des mouvements passionnels de Réjane, comme les chevaux de Marey sont la décomposition des mouvements du saut du cheval. Dans l'un et l'autre cas, nous sommes en présence d'images successives, au lieu que notre humble vision ne nous donne qu'une image totale. L'œil de l'artiste a des souplesses et des rapidités que nous pouvons à peine comprendre. Voyez Claude Monet et ses tableaux minutés des aspects d'un arbre, d'une meule de foin, d'une cathédrale, d'une corbeille de fleurs. Cette Réjane, mais elle

est traitée avec passion, avec furie. Ce n'est pas de l'amour, et c'est presque de l'érotisme.

M. DEL. — Mais tant de grimaces?

M. DESM. — Tout n'est que grimace dans une figure, même une jolie figure de femme. Le rire est une grimace. Le sourire même est une grimace, surtout le sourire joué, celui auquel les yeux ne participent pas. La figure humaine ne peut exprimer un sentiment, ne peut parler, qu'en remuant, qu'en cassant ses lignes de repos et c'est très laid, parce que la beauté, c'est précisément le repos.

Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

M. DEL. — J'aime la beauté.

M. DESM. — Moi aussi j'aime la beauté. Rouveyre, qui est un artiste, aime peut-être la beauté encore plus que nous. Cela ne l'a pas empêché, et c'est fort heureux, car il y a là un enseignement, de décomposer les lignes immuables de la beauté, pour nous montrer de quels mouvements se compose l'immobilité. C'est en cela qu'il est critique sévère, et même satirique. Pour le commun, il paraîtra satirique, quoique son ambition soit toute différente de l'ambition d'un caricaturiste. Il ne veut pas faire rire.

M. DEL. — Je m'en suis aperçu.

M. DESM. — Mais il ne veut pas d'avantage faire peur. Peut-être qu'au fond il ne s'occupe qu'à transcrire de son mieux les visions que lui donne son œil.

M. DEL. — Il y a dans sa galerie des figures qui n'ont subi aucune déformation, le France, par exemple.

M. DESM. — Et le Coppée ? L'aimez-vous? Ne l'aimez-vous pas? Moi, je le trouve très beau. Et le Bourget ? N'est-ce pas à miracle le gros romancier établi, calé par trente volumes? Et le Bergson, quel plus délicieux oiseau métaphysique? Et le Forain? Quel type pour Balzac avec ses yeux de prêtre méchant !

M. DEL. — Le Forain est un chef-d'œuvre.

M. DESM. — Il y en a d'autres.

VI

1er décembre.

L'Amour à l'envers

M. DELARUE. — Je ne suis pas très curieux de ces anecdoctes uranistes.

M. DESMAISONS. — Il faut être curieux de tout.

M. DEL. — Cela me répugne.

M. DESM. — Vous auriez fait un bien mauvais médecin.

M. DEL. — Je le crains. J'aurais voulu choisir mes maladies.

M. DESM. — Pourquoi pas vos malades ?

M. DEL. — Peut-être. Soigner d'hystériques jeunes femmes...

M. DESM. — Croyez-vous que cela soit si ragoûtant, les maladies des femmes ? Mais un médecin ou un moraliste ne doivent avoir ni goûts, ni dégoûts. Leur vertu première sera la curiosité.

M. DEL. — Ma curiosité n'est pas exempte de goût. Elle veut choisir.

M. DESM. — Si vous excluez l'uranisme, votre choix a tort, car c'est un problème qui vaut l'attention des philosophes, aussi bien que des médecins et des naturalistes. Il n'y a pas d'objection plus forte contre ce qu'on appelle vulgairement les lois de la nature. Obéir aux lois de la nature ! Les uranistes, eux aussi, prétendent obéir aux lois de la nature.

M. DEL. — Schopenhauer n'a-t-il pas répondu d'avance à cette objection d'inverti ?

M. DESM. — Il a cru y répondre, mais il a

seulement établi une ingénieuse comparaison entre deux faits également inexplicables avec la théorie des lois de la nature. Il aurait pu dresser une longue liste des erreurs de l'instinct, et plus la liste aurait été longue, plus les lois de la nature auraient été bafouées. Mais l'uranisme est un exemple assez énorme pour nous dispenser des autres. Il y a une évidence, c'est que l'instinct sexuel n'est que rarement un instinct sexuel, ou de reproduction. Il n'aboutit peut-être à la reproduction que par une sorte de hasard...

M. DEL. — Pile ou face ?

M. DESM. — Pile ou face, soit, à condition de ne pas y mettre d'intentions uranistes. Ce que je veux dire, c'est que, chez le mâle, le prétendu instinct sexuel n'est qu'un besoin d'exonération. *Tumescence and detumescence*, comme dit M. Havelock Ellis. La *tumescence* est involontaire et la *detumescence* s'accomplit au petit bonheur. Si le jeune mâle a éprouvé, grâce à un de ses pareils, les premiers bienfaits de la *detumescence*, voilà un uraniste, car on revient toujours à ses premières amours. Voilà aussi pourquoi les collèges, les séminaires, les casernes et les prisons sont des écoles d'uranisme. Il y a aussi, et c'est ce qui est le plus mystérieux et

le plus grave, des uranistes de naissance et qui, même élevés avec des filles, même comblés de faveurs par les femmes, resteront toujours homosexuels.

M. DEL. — Hérédité, car les Moltke se marient.

M. DESM. — Nous avons tous toutes les hérédités. Ce mot n'explique presque rien. Je me borne donc à constater des faits, et je trouve que ces faits contredisent les idées communes sur la sagesse de la nature. La sagesse divague volontiers.

M. DEL. — Vous croyez donc que l'inversion sexuelle est un goût naturel ?

M. DESM. — Il faut bien l'admettre. N'est-il pas la suite de la logique de l'onanisme, universellement répandu non seulement parmi les enfants, mais parmi les adultes de toutes les races ? Quand on parle de l'homme, on parle d'un être exceptionnel et je ne prétends pas que l'inversion soit une loi générale de la nature, mais elle est une loi de la nature humaine, presque au même titre que la loi de reproduction. Si nous voulions ramener l'homme à la stricte observance de la moyenne des mœurs animales, il n'aurait droit qu'à de rares entretiens amoureux, la coutume de la femelle fécondée étant de se refuser à un nouvel exercice. En réalité, la conjonction sexuelle ne

pouvant chez les hommes être fructueuse que tous les neuf mois, il importe fort peu que le mâle se procure l'exonération, le reste du temps, par tel ou tel mécanisme. Voilà par quel argument on pourrait justifier, expliquer au point de vue zoologique, l'uranisme occasionnel. Mais l'uranisme fondamental, celui qui repousse à jamais la femme, comme celui qui, du côté des femmes inverties, repousse à jamais le mâle, demeure, dans ses causes un mystère.

M. DEL. — Je goûte assez la *détumescence*. Cela explique bien des choses.

M. DESM. — Mais cela n'explique pas l'aversion d'un sexe pour l'autre sexe. Il y a toutes sortes d'uranistes. Il y a celui à qui tous les sexes sont bons; il y a celui qui n'a d'amour que pour le sien ; il y a celui enfin qui, à cet amour, joint pour le sexe adverse une haine bizarre où il y a du dégoût et du mépris. Ce qu'il y a de plus simple et de plus logique, c'est de voir dans l'inversion un cas explicite de dégénérescence, au moins spécifique. C'est, comme disent les bonnes gens, la fin du monde.

M. DEL. — Et dire que, parmi ces invertis, il y a des hommes d'une rare intelligence, de beaux artistes ! Dire qu'il y a eu dans cette tribu, des hommes de génie !

M. DESM. — Rien ne montre mieux l'incohérence de la nature, l'absence dans le monde et hors du monde de toute intelligence directrice. Rien ne prouve l'incompatibilité de ce que l'on appelle la morale avec les mouvements de la vie, ce monstre aveugle. Les efforts de l'homme pour mettre un peu d'ordre dans ce chaos de forces, désirs, passions, lâchetés, frénésies, sont un spectacle beau, mais risible aussi. La morale voudrait être la règle du jeu vital, mais elle légifère au hasard, puisqu'elle se refuse à commencer par apprendre le jeu. Elle veut unifier, alors qu'il faudrait diversifier. Elle étend sur les mœurs un voile d'hypocrisie. S'il crève, quel désastre ! Ne devrait-on pas pouvoir s'avouer uraniste comme on s'avoue coureur de jupes ? Les êtres sains sauraient alors à quoi s'en tenir, et l'on ne verrait pas, comme dans le procès de Berlin, un uraniste se venger sur sa femme, le lendemain des noces, de la honte qu'il éprouve d'avoir trahi son bien-aimé !

M. DEL. — J'aime encore mieux l'hypocrisie.

M. DESM. — L'hypocrisie a ses charmes, je le reconnais, et surtout, pour un homme immoral, son utilité. Mais ne trouvez-vous pas que nous traitons les actes sexuels avec trop de partialité ? Il y a entre quinze cents et quinze mille siècles

que l'intelligence humaine existe, et elle n'a pas encore pu considérer froidement son système reproducteur. Elle s'attarde à découvrir dans ses organes imparfaits des abîmes de mystère. Ce mécanisme médiocre la comble d'étonnement. N'a-t-elle pas imaginé d'en faire une sorte de fonction sociale qui ne se peut exercer qu'en vertu d'une patente des pouvoirs publics, tant civils que religieux? Vraiment, s'il y a une constance intellectuelle, je crois qu'il y a aussi une constance inintellectuelle. Le niveau moyen se maintient avec une belle rectitude. C'est pourquoi je ne déteste pas ce qui dépasse ce niveau en un sens ou dans l'autre, en bien ou en mal, comme on dit vulgairement. L'uranisme répugne à ma sensibilité, mais mon intelligence peut le considérer avec intérêt. C'est un refus de soumission qui étonne et fait réfléchir. Mais je le voudrais plus franc. Les sujets de cette passion avouent trop, par leur attitude contrainte, qu'ils sentent, quand on les démasque, toute la honte de leur conduite. Quand on n'a pas le cœur d'être cynique, il faut être normal. Ceux-là méritent d'être punis les premiers qui avouent humblement leur faute. En se mettant à genoux, ils postulent le châtiment. Si M. de Moltke avait dit : « Eh bien, oui, je suis uraniste. Je suis tel que Dieu m'a fait. Il m'a

donné le goût des racines amères, comme il a donné à d'autres le goût des racines sucrées. Que son nom soit béni ! Je suis un bon luthérien uraniste. Je lis la bible, je vais au prêche et je fais l'exercice à la prussienne. Que voulez-vous de plus ?... » S'il avait dit cela, il se sauvait du mépris. Comment personne n'a-t-il encore loué en France l'attitude du Quai d'Orsay en cette conjoncture ? Envoyer là-bas, pour converser avec la *camarilla*, un homme de la carrière, n'était-ce pas reprendre, dans ce qu'elles avaient de plus fin, les habitudes diplomatiques du XVIII[e] siècle ?

M. DEL. — Je trouve tout cela honteux. L'amour à l'envers, non !

M. DESM. — Et moi, je trouve tout cela curieux. Mais l'amour à l'endroit est bien plus curieux encore, je vous le concède.

M. DEL. — A la bonne heure !

VII

16 décembre.

Sports.

M. DESMAISONS. — Mais vous n'êtes donc aucunement sportif, mon cher Delarue ?

M. DELARUE. — Aucunement, je le crains.

M DESM. — C'est être bien peu à la mode.

M. DEL. — Et vous, cher ami?

M. DESM. — Moi, j'aime les petits ballons qui montent, qui montent si haut qu'on ne les revoit plus jamais. J'ai même vu au cinématographe, un grand joujou qui prend son élan, comme quand nous sautions au tremplin, qui fuse un instant, puis retombe. C'est ce que l'on appelle le plus lourd que l'air.

M. DEL. — Il y paraît.

M. DESM. — Profane! Mais c'est peut-être l'avenir, que ce jeu-là, mon cher!

M. DEL. — Puisque ce n'est pas le présent.

M. DESM. — Voyons, si ignorant que vous soyez, vous connaissez Santos-Dumont?

M. DEL. — Celui qui chaque fois qu'il a fait la culbute fait passer une note pompeuse dans les journaux?

M. DESM. — Ne l'admirez-vous pas?

M. DEL. — Je n'ai point l'admiration très facile.

M. DESM. — Un homme doué d'une si belle persévérance et que rien au monde n'a pu encore décourager?

M. DEL. — Il y a des gens qui imitent avant,

comme a si bien dit Rachilde. Lui, il est le précurseur d'Icare.

M. DESM. — Si, un de ces jours, il s'envolait pour tout de bon?

M. DEL. — Et après?

M. DESM. — L'humanité serait très heureuse.

M. DEL. — Hein?

M. DESM. — C'est ce que disent les journaux. Vous ne lisez donc rien? Planer comme un oiseau, gagner les cimes, les franchir, dépasser les nuages, entrer dans le ciel bleu! Excelsior! Vous ne vous sentez donc pas meilleur et plus léger, à cette perspective? Ne partageriez-vous pas le noble idéalisme des marchands de mécaniques? Excelsior!

M. DEL. — Prenez garde, je vais renchérir.

M. DESM. — N'en faites rien, je vous en prie, je vais me tenir tranquille. Tenez, voici des nourritures terrestres. Voici le dernier paquet des littératures automobiles. Voici les derniers romans lancés par nos carrossiers les plus illustres. On part, on arrive, on repart, on arrive, on revient, on repart, et toujours de même. C'est ce qu'on appelle, à cette heure, la vie intense. L'intensité de la vie se mesure par une formule. Elle est en raison directe de la vitesse et de la durée. Il faut aller très vite, et cela pen-

dant le plus long temps possible. Trois semaines de ce manège à travers l'Europe vous transforment déjà en un gaillard d'une belle intensité cérébrale et qui a le droit de jeter sur ses semblables les regards qu'il faut pour être compris.

M. DEL. — Alors, les mécaniciens de trains rapides...

M. DESM. — Cela ne compte pas. Lisez donc les littératures automobiles! Vous y verrez le mépris du chauffeur libre pour le chauffeur esclave, obligé de suivre deux tristes bandes de fer, privé de la joie d'écraser les bêtes, d'ahurir les bonnes femmes, d'épouvanter les enfants. Considérez, mon cher ami, une voiturée de riches bourgeois enfilant les routes à la vitesse des express, et compesez en esprit, si vous l'osez, les six cervelles emportées vers rien par ce magnifique tourbillon. Quelle richesse de pensée, quelle intensité de vie! La poussière, la boue, les canards, les dindons, les chiens, tout cela saute, tournibule, gicle, saigne et hurle. Auréole! Apothéose! c'est la vie qui passe, la vie intense.

M. DEL. — C'est vous qui m'ahurissez.

M. DESM. — Lisez les littératures automobiles.

M. DEL. — A quoi bon? L'automobilisme est une question que je comprends très bien. Les voitures mécaniques sont des voitures comme

toutes les autres, un peu plus dangereuses, mais en compensation un peu plus rapides. Les vitesses folles sont très rares, parce que les routes qui s'y prêtent sont très rares et aussi parce que le sentiment le plus intense qu'éprouvent les véhiculés est la peur de se casser la tête.

M. DESM. — Vous êtes un sage, mon cher ami, et nous allons peut-être finir par dire des choses raisonnables. Laissons donc de côté les oisifs maniaques dont la pauvre ambition est, comme ils disent, de « faire de la vitesse ». Ils sont un peu moins intéressants que la petite fille qui saute à la corde et qui crie : « Du vinaigre! Du vinaigre! » La vitesse n'est pas un but, mais un moyen. J'apprécie la vitesse, même dans les modestes et désagréables autobus, parce que cela me fait gagner quelques minutes dans la journée, et qu'on n'a jamais assez de minutes ; si je n'avais rien à faire, je préférerais de beaucoup un système plus lent, mais plus confortable. Je ne comprends déjà pas très bien ces gens de loisir qui veulent des trains ultra-rapides pour les transporter d'un hôtel terminus à un autre hôtel terminus. Je ne les comprends plus du tout lorsque, libres de divaguer, de s'arrêter pour mieux observer la vie des hommes ou la vie de la nature, ils roulent à toute vitesse, les narines

pleines de poussière et les yeux bouchés par des verres noirs. Ah ! Ils ne peuvent pas dire, ceux-là, ce que disait Stendhal : « Les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme. » Voyager, et ne pas voir. Voilà à quoi l'automobile a réduit les voyageurs. Cela fait pitié et un peu honte. L'automobile aura été l'engin qui ramène le plus sûrement l'homme à sa condition de primate secoué d'un perpétuel besoin d'agitation. Alors, ils pourraient tourner en rond, comme les chevaux de bois (à vapeur) ou comme les derviches ? N'y a-t-il point, d'ailleurs, des autodromes ? La vitesse est un plaisir animal. Les poulains en liberté se livrent à de folles courses, mais dont le but est sans doute physiologique. L'automobilisme n'a même pas ce mérite d'être un exercice musculaire. C'est à peine un jeu. Ce n'est qu'une folie.

M. DÉL. — Ils espèrent sortir du temps peut-être, ou de l'espace.

M. DESM. — Toujours comme les derviches tourneurs.

M. DEL. — Hé ! La comparaison est moins spirituelle et plus juste qu'elle n'en a l'air.

M. DESM. — Vous voulez dire qu'ils obéissent à un rite ?

M. DEL. — Ou à un besoin. Mais laissons ce point de vue.

M DESM. — En effet, car aussi bien on démontrerait la nécessité de la danse de Saint-Guy.

M. DEL. — Vous n'oubliez pas, j'espère, le principe d'utilité? Cela est, donc c'est utile.

M. DESM. — Il y a l'utilité, et il y a l'imitation de l'utilité. Un geste est utile dans une circonstance donnée et les hommes le répètent, par imitation, en des circonstances où il est parfaitement inutile. Il est bien certain que les trois quarts des automobiles qui roulent ne servent à rien qu'à voiturer des oisifs. Il y a là une quantité énorme de force entièrement perdue. Voyez, dans Paris, ces immenses voitures longues comme un wagon, où se prélassent un monsieur somnolent ou une vieille dame : force perdue. Ils devraient prendre le tramway.

M. DEL. — Vous devenez bien démocrate.

M. DESM. — Pourquoi atteler un éléphant à une voiture à âne? C'est ridicule. Pourquoi quarante chevaux pour traîner un sot?

M. DEL. — Ce n'est pas nécessairement un sot.

M. DESM. — Si c'est un médecin, un homme à affaires, un homme pressé, enfin, je lui concède parfaitement la voiture qui lui est nécessaire.

Mais je ne concède rien au delà de la nécessité, au delà de l'utilité stricte. Le gaspillage des forces, croyez-vous que cela soit de la bonne économie sociale?

M. DEL. — Non, mais le luxe a sa place et son rôle dans une société.

M. DESM. — Le luxe est laid, dès qu'il n'est pas beau. Pour avoir une valeur économique, il faut peut-être qu'il ait une valeur esthétique. Or, il n'y a pas de beauté, quand les proportions sont rompues. Ce qui fait la beauté d'un chemin de fer, c'est que sa force est exactement calculée pour cadrer avec le but. Et au point de vue social, c'est vraiment la route qui marche, tandis que l'automobile ne sera jamais que la chose qui marche sur la route.

M. DEL. — Sur la route pour laquelle elle n'a pas été faite.

M. DESM. — Encore une faute esthétique. Mais nous sommes pour la richesse d'une telle indulgence! Quelle apothéose de l'or tout puissant que ce salon de l'automobile, et que le peuple est bête d'aller admirer des engins qui monteront peut-être sur lui, mais dans lesquels il ne montera jamais!

M. DEL. — Amen.

1908

VIII

1er janvier.

Variétés.

M. DESMAISONS. — Eh bien, quelles nouvelles m'apportez-vous ?

M. DELARUE. — Il y en a de toutes sortes. D'abord, l'armée française se couvre de gloire au Maroc. C'est-à-dire que l'on envoie de temps en temps un petit peloton, mi-parti spahis et goumiers, faire un temps de galop à la suite d'ironiques bandits qui ont volé des moutons.

M. DESM. — Nous voudrions bien ne pas le prendre, ce fallacieux empire, mais Allah est grand ! sa destinée est écrite.

M. DEL. — Cela fera bien sur les cartes. Moi, j'ai le patriotisme géographique.

M. DESM. — Vous n'êtes pas le seul. N'est-ce

point ce qui nous a engagés à conquérir le Sahara?

M. DEL. — Ah! Cela fait une si belle tache!

M. DESM. — Les actions des hommes ont parfois des causes bien singulières. Mais voyons, que me direz-vous encore?

M. DEL. — Qu'on a remplacé par un de ses frères le ballon dirigeable qui est allé faire un tour en Ecosse.

M. DESM. — Les ballons dirigeables seront bien intéressants quand ils seront les ballons dirigés.

M. DEL. — Ensuite, la police a découvert un photographe qui aimait les petites filles.

M. DESM. — Il n'y a pas que les photographes.

M. DEL. — Aussi a-t-elle découvert ensuite une matrone qui en fournissait aux autres amateurs, à ceux qui ne sont pas photographes.

M. DESM. — Cela n'est pas très rare.

M. DEL. — Elle a encore découvert un père de famille qui initiait sa fille au péché et à l'amour en présence et même avec l'aide de la maman.

M. DESM. — Le b—l chez soi, quoi! comme disait Jean Lorrain. Enfin, tout cela apprend au public que les goûts sont divers et les mœurs variées. Comme le journaliste ajoute généralement que « les faits dépassent en horreur tout

ce que l'on peut imaginer » et que « la plume se refuse à les décrire » cela fait rêver un instant les plus obtus. Remarquez que ces histoires sont vieilles comme le monde et qu'elles figurent dans les plus anciennes littératures. L'auteur même de la Bible, et c'est Dieu lui-même, ainsi que nous l'enseigne notre excellent pape, s'est empressé de nous conter l'histoire des filles de Loth, afin d'émousser notre indignation future. Filles qui désirent leur père; pères qui désirent leurs filles; mères qui se donnent à leurs fils, et toutes les combinaisons familiales qu'il vous plaira d'imaginer, tout cela n'est devenu monstrueux qu'à la suite de l'établissement de la propriété individuelle et de l'héritage, à la suite de raisonnements que nous ne comprenons plus comme les comprenaient nos ancêtres primitifs. Notez d'ailleurs que ce père, si sa fille, qui a quatorze ans, avait été sa fille naturelle non reconnue au lieu d'être sa fille légitime, il aurait pu l'épouser en justes noces. L'union du père et de la fille n'est donc un fait « monstrueux » que s'il est clandestin.

M. DEL. — Légalement, soit, mais moralement.

M. DESM. — La morale, c'est notre morale. Mais les peuples les plus variés en peuvent dire

autant. Allez-vous tomber dans la naïveté des judéo-chrétiens qui croient que leur morale leur vient de Dieu lui-même? Il n'y a pas qu'un Dieu. Les Dieux sont encore en grand nombre, sans compter ceux qui sont morts, et chacun s'est plu à enseigner une morale particulière. Depuis des temps très anciens les hommes se sont occupés à séparer leurs sentiments en catégories fixes, mais cela est si difficile que le triage n'est pas encore fait. Le sentiment maternel se mêle à l'amour d'une femme mûre pour un jeune homme. Elle aime son amant comme un fils. En l'état de nature, elle aimerait son fils comme un amant.

M. DEL. — Le *Monstre* de M. Chérau expose bien cette confusion de sentiments.

M. DESM. — Oui, et il a eu l'esprit de prendre des êtres très près de la nature. Aussi son écrit n'est pas choquant.

M. DEL. — Combien de frères et sœurs se sont aimés d'amour!

M. DESM. — Beaucoup succombent; beaucoup sans le savoir se rangent sous la loi égyptienne.

M. DEL. — C'est vrai, tout de même, qu'il y eut un peuple, et de la plus haute civilisation, où le frère et la sœur étaient des amants nés!

M. DESM. — Et leurs douleurs d'amour ont

donné naissance à la plus belle peut-être des poésies lyriques.

M. DEL. — Je crois cependant que nous devons nous louer d'avoir réussi à dissocier à peu près nos sentiments les uns des autres.

M. DESM. — Sans doute. C'est une richesse. Dans la confusion primitive, tout sentiment n'avait peut-être qu'une base charnelle. En se civilisant, les hommes ont inventé le désintéressement sentimental. De là des nuances à l'infini, un trésor de la plus grande variété.

M. DEL. — Les Grecs confondaient encore, il me semble, l'amitié et l'amour.

M. DESM. — Très souvent, en effet, l'amitié athénienne était un échange de complaisances charnelles. Les trois cents Spartiates étaient liés par la chair, deux à deux. Nous ne comprenons plus cela. Mais ce n'est pas une perte, c'est un gain. Nos amitiés sont encore souvent d'intérêt matériel, mais de moins en moins d'intérêt charnel. Je laisse de côté l'homosexualisme, qui est une maladie. Il me semble, si je m'occupais de ces questions, que les Allemands ont fort embrouillées, que je distinguerais assez franchement l'homosexualité de l'amitié charnelle. Des deux sentiments, le premier est un choix exclusif nécessité par des tendances physiques; le

second est une simple confusion de sentiments ; il n'est pas absolu, il est passager. L'un est un sentiment spécifique, le second est un sentiment individualiste. L'homosexuel tend vers tous les êtres de son sexe ; l'être soumis à une amitié charnelle tend vers son ami, et vers son ami seul. Une passion hétérosexuelle peut très bien le remettre, à une occasion prochaine, dans la voie que nous appelons normale. Comprenez-vous ?

M. DEL. — Très bien. Vous distinguez ce qui est de la coutume, ou de l'entraînement, ou de l'imitation, et ce qui est d'impulsion physiologique.

M. DESM. — C'est cela même. Mais je ne sais plus vraiment comment nous avons été amenés à reparler de ces choses obscures.

M. DEL. — Ce que j'avais l'intention de vous dire est à cent lieues de tout cela. Vous m'avez fait passer un examen sur les faits-divers de la semaine.

M. DESM. — Eh bien, je vous écoute.

M. DEL. — Voilà ce que j'ai lu, hier, dans un journal. Vous allez voir, c'est énorme.

M DESM. — J'écoute, cher ami.

M. DEL. — Il faut vous dire que...

M. DESM. — Mais allez donc ! Vous êtes

comme Oronte, avant de lâcher son sonnet...

M. DEL. — « On vient d'inaugurer à Abbeville la statue de Boucher de Perthes, bienfaiteur de la ville et archéologue distingué... » Suit une anecdocte inepte, mais qui importe peu.

M DESM. — Ce pays ne mérite pas d'avoir de grands hommes. Archéologue distingué, celui qui découvrit un monde, celui qui lutta quarante ans pour imposer à l'histoire cette introduction prodigieuse, la préhistoire !

M. DEL. — Ces choses me révoltent, je l'avoue.

M. DESM. — Elles me font rougir.

IX

16 janvier.

Miracles.

M. DESMAISONS. — Je suis moins rassuré que vous. Nous sommes à la merci d'un miracle. Qu'il apparaisse au ciel une comète nouvelle, très brillante et menaçante, qu'elle croisse de nuit en nuit, toujours plus grosse et plus lumineuse, et voilà les cervelles à l'envers, Dieu invoqué, des prières, des cris, des dons aux

églises et aux hôpitaux, des vœux, des conversions, des larmes; la physionomie de l'An Mil. Qu'à ce moment la comète rétrograde, pâlisse, et le Nazaréen aura une fois de plus vaincu.

M. DELARUE. — Cela serait curieux. Revoir l'An Mil! Ce que Huysmans aurait été content!

M. DESM. — N'oublions pas d'ailleurs que l'An Mil est une légende. Mais c'est aussi une figure. La raison humaine ne demande qu'à vaciller. Elle est à la merci, comme une mauvaise lanterne, du premier coup de vent.

M. DEL. — Il s'est tout de même passé bien des choses depuis huit cents ans.

M. DESM. — Sans doute. Mais mesurez le chemin parcouru de Leucippe à Platon, d'Aristote à Lactance, de Lucien à saint Thomas d'Aquin, de Spinoza au Sacré-Cœur. Le christianisme, depuis Platon, qui en est l'aurore trouble, répand sur le monde un jour de plus en plus hibernal, malgré des éclaircies, de plus en plus engourdissant...

M. DEL. — Les éclaircies se sont faites bien fréquentes et bien éclatantes.

M. DESM. — Mais combien de fois le rideau de nuages ne s'est-il pas reformé?

M. DEL. — N'y voyez-vous pas clair, aujourd'hui ?

M. DESM. — Oui, moi, j'y vois clair, j'y vois toujours clair. J'ai ma lampe.

M. DEL. — J'ai ma lampe, ma petite lampe, sous laquelle je lis les mauvais livres, ceux qui font palpiter l'intelligence comme un cœur trop ému.

M. DESM. — Il n'y en a pas beaucoup.

M. DEL. — Il y en a.

M. DESM. — Heureusement. Comment vivrions-nous, s'il n'y avait pas d'antidotes au poison journalier? Mais il ne s'agit pas de nous, il s'agit de la masse humaine, de la masse française, si vous voulez restreindre et spécifier. Croyez-vous que cette masse ne vive point, de même qu'en l'An Mil, sous l'attente du miracle ? Ouvrez les journaux. Vous verrez que les partis politiques qui ne détiennent pas le pouvoir ont tous remis leur destinée aux mains de la Providence. Tous béent après un miracle. Les uns s'en cachent, ils ont un peu honte ; les autres l'avouent, et ce sont les moins bêtes.

M. DEL. — Robespierre l'avouait bien.

M. DESM. — Comment cela ?

M. DEL. — Lisez ses discours. Ils se terminent généralement par une invocation à la Providence qui protège la République.

M. DESM. — Vous voyez. Tous les mêmes :

le miracle! C'est l'histoire de la mule de Rabelais, telle que la conte Béroalde de Verville. Vous en souvient-il ?

M. DEL. — Dites toujours.

M. DESM. — Or donc Rabelais, ayant d'autres affaires en tête, laissa sa mule, peut-être cousine de celle du pape, chez son imprimeur Michel Fezendat, qui venait d'achever le quart livre des Faicts et Dicts héroïques du noble Pantagruel. Il pria les garçons d'y prendre garde et de la faire boire à ses heures, comme la truie des carmes, et les garçons n'y manquèrent. Or cette bête était fort altérée et un jour qu'ils l'avaient détachée, la chevauchant en manière de jeu, tous les trois, voilà qu'elle détale et prend son chemin à val la rue Saint-Jacques. S'approchant de l'église Saint-Benoît, elle huma, comme vous auriez fait d'un bon jambon, l'odeur débonnaire de l'eau bénite et, attirée par la conduite magnétique de cette saveur, entra, en dépit des chevaucheurs, dans l'église... Mais ici, je ferais mieux de vous lire le texte. Béroalde n'est jamais très loin de ma main. Voici : « Il était dimanche, heure de sermon, où grand nombre était convenu ; et nonobstant ce peuple et résistance des baudouineux, la mule, dure de tête et oppressée d'altération, donne jusques au bénitier, où elle

mit et enfonça son horrifique mufle. Le peuple, qui voit l'effronterie de ce maudit animal, qui par dépit n'engendrera jamais, pense que ce soit un spectre portant quelques âmes jadis hérétiques, mais ores pénitentes, qui viennent chercher le doux réfrigératoire des bienheureux (laissez-la boire) et déjà chacun pensait qu'il ferait quelque émotion (laissez boire la mule!) ou autres actes merveilleux de commotion spirituelle ; mais la bête fut modeste, si qu'ayant légitimement bien bu, selon sa vocation, se retira sans autre cérémonie. » Vous voyez que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on raille la crédulité aux miracles. Mais comme le bon peuple de Béroalde représente bien notre public d'aujourd'hui! Laissez boire la mule! Elle boit, et voilà tout. Je ferais un long commentaire sur cette parabole. La mule de Rabelais, c'est l'indifférence admirable de la nature qui accomplit son œuvre devant des hommes qui guettent le miracle, sans se douter du miracle perpétuel représenté par la vie.

M. DEL. — A ce propos, je repense à ce Yoghi, dont les singeries ébaudirent la presse pendant quinze jours. La pousse, en dix minutes, d'une tigelle de blé sous les mystérieux effluves d'un charlatan! Et les lecteurs ravis, flattés dans

leur crédulité et dans leur sottise, se congratulaient à ce récit d'un miracle si bien ordonné et qui avait eu pour témoins plusieurs officiers de l'armée française.

M. DESM. — N'est-ce point une garantie, cela?

M. DEL. — Et quelques fortes têtes du grand reportage.

M. DESM. — Il y en a donc un petit ?

M. DEL. — Plusieurs députés et des membres de la police.

M. DESM. — Et dire qu'il a été pris en fraude! Mais les journaux se consolent en déclarant que c'était un faux Yoghi. Quand nous mettrons la main sur un vrai, ce sera autre chose! Attendez. On nous a trompés. Bénarès va nous expédier son plus saint homme.

M. DEL. — A quoi bon, n'avons-nous pas M. le professeur Richet ?

M. DESM. — Annonce-t-il pour cet hiver quelques séances de désincarnation ?

M. DEL. — Je n'ai pas encore vu les affiches.

M. DESM. — J'ai ouï dire que notre excellent pape entendait des voix, comme Jeanne d'Arc et Numa Pompilius, avez-vous quelques notions là-dessus ?

M. DEL. — Aucune.

M. DESM. — C'est intéressant. Cela explique-

rait la profonde sagesse avec laquelle il gouverne l'Eglise.

M. DEL. — Et qui fait l'admiration même des incrédules.

M. DESM. — Y a-t-il des incrédules ?

M. DEL. — Je l'espère.

M. DESM. — Il n'y a que des hommes qui attendent l'occasion de croire. Le jour que, selon les théories de Curie mal interprétées, la physique devint un paradoxe, toutes sortes d'ignorants se mirent à croire à la physique et à adorer le radium. Pensez ! Un corps qui produit de l'énergie sans en recevoir et sans en perdre! Miracle ! Miracle ! Laissez boire la mule. La mule a bu encore une fois et puis elle est rentrée à l'écurie. C'est dommage, les dévôts commençaient à vous démontrer que le radium pourrait bien être une substance spirituelle, la substance même de l'âme, quoi ! Et voyez ce qui arrive au Dr Le Bon avec sa destruction de la matière. Si la matière disparaît, si elle a une fin, elle a donc eu aussi un commencement. Cela corrobore la Bible. Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Mais laissons boire la mule. Si la matière s'évanouit, cherchons bien, nous la retrouverons. La matière, disait Cyrano de Bergerac, « n'est qu'une qui, comme excellente comédienne, joue

ici-bas toutes sortes de personnages sous toutes sortes d'habits. »

M. DEL. — Et qui, nécessairement, s'enferme parfois dans sa loge.

M. DESM. — Car elle est pleine de pudeur.

X

1er février.

Les Mandarines.

M. DESMAISONS. — Ne me parlez pas de toutes ces femmes qui écrivent. Il n'y a rien pour moi dans leurs livres.

M. DELARUE. — Pourtant...

M. DESM. — Je dis pour moi, aujourd'hui, dans l'état d'esprit où je suis présentement.

M. DEL. — Il est un peu rêche.

M. DESM. — Un peu, je le sens, mais c'est l'impudence de cette Cléonice qui m'a crispé contre les femmes à l'encrier.

M. DEL. — On a dit que la lettre au *Temps* était ce que la dame a écrit de mieux, que le reste est d'un mortel ennui, est-ce aussi votre avis?

M. DESM. — Je n'ai point d'avis là-dessus. Je vous répondrai en démarquant Henri Heine : « Je ne connais point les romans de Cléonice Tinayre, mais je crois qu'ils ressemblent à ceux de madame de Peyrebrune que je ne connais pas non plus. »

M. DEL. — D'après ce que j'ai entendu dire, le rapprochement ne serait pas très juste.

M. DESM. — Mettez les noms que vous voudrez. Je ne suis pas d'humeur à me servir du microscope. Vous faites de l'entomologie ?

M. DEL. — Non, soyons galants : de la botanique.

M. DESM. — Ah ! sur le terrain de la galanterie, je ne nous céderai pas un pouce de terrain. Des fleurs ! des fleurs !

M. DEL. — Et des fruits. Pastèques et bananes ! Ananas et mandarines !

M. DESM. — Pommes, poires, prunes...

M. DEL. — Arrêtez ! Ces fruits de nos vergers ne sauraient servir d'emblème à nos belles femmes de lettres. Les soucis du ménage, fi !

M. DESM. — C'est juste. Respectons la noblesse de l'encre. Voulez-vous que nous fixions le type de la femme de lettres, d'après les grands modèles, les Sand, les Louise Colet, les Hortense Allart ?

M. DEL. — Elle sera jeune.

M. DESM. — Jolie.

M. DEL. — Spirituelle.

M. DESM. — Galante.

M. DEL. — Comment l'entendez-vous?

M. DESM. — Comme au grand siècle.

M. DEL. — Alors tout est sauvé. Sera-t-elle riche ?

M. DESM. — Innocent ! Toutes les jeunes femmes jolies, spirituelles et galantes sont riches.

M. DEL. — C'est juste. Sera-t-elle mariée ?

M. DESM. — C'est indispensable, mais un amant régulier peut tenir l'emploi.

M. DEL. — Que doit-elle écrire ?

M. DESM. — Des romans, des romans et encore des romans. Les hommes, quand ils lisent un roman écrit par une femme jeune, jolie, spirituelle et galante, croient tous coucher un peu avec l'auteur, et cela assure le succès.

M. DEL. — Voilà une sensation, ou une demi-sensation que je n'ai jamais éprouvée.

M. DESM. — Ni moi non plus, je l'avoue.

M. DEL. — Peut-être que nous manquons d'imagination.

M. DESM. — Ou que nous sommes trop bien renseignés.

M. DEL. — Vous voulez dire qu'il y a peu de

femmes de lettres qui répondent à notre type idéal ?

M. DESM. — Précisément.

M. DEL. — Mais il reste pour nous enchanter la qualité de l'œuvre.

M. DESM. — Vous y revenez.

M. DEL. — Je n'aime pas à vous voir si injuste.

M. DESM. — Il y a des moments où l'injustice est un grand soulagement. Suis-je injuste? Si je le suis, c'est pour la raison que je vous ai dite. Vous pensez bien que je ne reproche pas à cette muse d'avoir blagué la Légion d'honneur. C'est de mauvais goût, parce que c'est trop facile, mais cela ne me choquerait pas beaucoup, si c'était sincère. Ce qui m'a exaspéré, c'est le ton de parvenue qu'a pris ce petit auteur de rien du tout, sitôt après une distinction qui, en somme, la classait, en la faisant sortir de la foule où s'agitent soixante bas-bleus qui ont peut-être au moins une des qualités qu'elle n'a pas, qui sont peut-être: l'une, jeune ; l'autre, jolie ; l'autre, spirituelle ; l'autre, galante. Il y a des femmes de peu qui, le jour qu'elles deviennent marquises morganatiques, ont l'air de l'avoir été toute leur vie ; il y en a d'autres qui en perdent la respiration et éclatent en lazzis, de peur de mourir d'orgueil rentré. Il y a des écri-

vains, de l'un ou l'autre sexe, qui ont devant le succès une pareille attitude. Vous reconnaîtrez ceux qui méritaient la gloire à ceci qu'ils n'en sont pas plus étonnés que de voir fleurir les fleurs ou mûrir les fruits. Le contraire, d'ailleurs, ne les étonnerait pas davantage, car il y a des accidents dans la nature, et l'ordre des choses est souvent contrarié par l'intempestivité des éléments.

M. DEL. — Moi, je n'ai pas été exaspéré. J'ai savouré avec joie le trait final de la lettre qui vous irrite. Mais, dites donc? Est-ce que nos rôles vont se renverser? Est-ce vous qui allez vous mettre en colère, pendant que je philosopherai?

M. DESM. — Non, non, je renonce à la colère et je garde ma philosophie. J'y tiens plus qu'à tout. Philosophons, mon ami, philosophons. Tenez, ma seconde faute fut d'admettre deux catégories parmi les écrivains, les mâles et les femelles. Sans doute, une femme qui écrit est une femme, et un homme qui écrit est un homme; mais tous les deux, selon leur sexe, leurs nerfs, leur circulation sanguine, leur force, la qualité de leur cerveau, peuvent remuer, avec un égal mérite, la terre du vaste champ des lettres, y semer de bon grain et y faire de nobles moissons. Nous n'avons pas encore eu l'exemple

d'un grand génie féminin, et la physiologie s'y oppose peut-être. Le sperme est peut-être le sel nécessaire. Mais dans la région moyenne, la femme vaut l'homme et souvent le surpasse. Semblable en cela au Juif, elle triomphe et triomphera de plus en plus dans tous les genres et à l'étiage où l'originalité créatrice n'est pas une condition de vie.

M. DEL. — Arrêtez-vous, de grâce, sinon je vais finir par vous trouver trop juste.

M. DESM. — N'abusons pas de la vertu. Je me tais. Je craindrais d'attribuer à l'idée que je me fais du juste une importance exagérée. Probablement que la justice est conditionnée par l'injustice, comme disent les philosophes autorisés, et réciproquement. Manières de voir, de sentir, de penser. Si nos jugements ne différaient pas selon les heures de la journée et l'état de notre tension artérielle, aurions-nous même conscience de juger? Or, je vous le demande, que serait la vie si les hommes cessaient de se juger les uns les autres, au petit bonheur? Mais j'y pense, que disait-elle donc, à la fin de sa lettre célèbre et qui vous a tant réjoui, notre mandarine?

M. DEL. — Mandarine?

M. DESM. — Oui, celle que le gouvernement a décorée du bouton de corail?

M. DEL. — Ah ! oui. Elle a dit qu'au lieu de porter son bouton de corail, elle allait faire un beau livre.

M. DESM. — Mazette! Il me semble qu'elle ferait mieux de porter son corail.

M. DEL. — Oui, cela serait plus sûr.

XI

16 février.

Divorce.

M. DELARUE. — Avez-vous remarqué que chaque fois que l'on suit dans les journaux une discussion sur un sujet grave, à la troisième gazette on n'y comprend plus rien du tout ? Ainsi le divorce...

M. DESMAISONS. — Cela tient à ce que les hommes, et même les plus sages, sont presque toujours trop engagés dans la vie pour considérer froidement la vie. Le divorce ? Croyez-vous que sur cette question le mal marié et l'amoureux de sa femme puissent s'accorder avec sincérité ? Et le divorcé, a-t-il, devant la raison, devant l'observation, un avis valable ? Autant interroger

un prêtre ou un dévot sur l'existence de Dieu ? Mais il est bon, je crois, qu'il en soit ainsi. Si la raison gouvernait la vie et si les problèmes sociaux se résolvaient comme les problèmes de géométrie, il y aurait peu d'agrément dans l'existence. Ce qui vous trouble m'amuse, moi qui ne songe pas à résoudre les grandes questions. J'observe les hommes à travers leurs écrits, et leur diversité m'enchante alors que l'unanimité m'épouvanterait. M. Bourget répugne au divorce. Cela prouve qu'il est un fidèle sujet de l'Eglise. Quels arguments voulez-vous qu'il donne qui ne soient dictés par plusieurs soucis religieux dont le plus grave est le salut de son âme ? L'incrédule qui repousse le divorce me donnerait davantage à réfléchir. Encore voudrais-je connaître son âge ; s'il est marié, sa femme ; s'il l'aime ou s'il la tolère seulement ; s'il a des enfants ; s'il est riche ou pauvre, libre ou fonctionnaire ; quelle est sa parenté, le monde où il fréquente ; quelle fut son éducation ; et encore beaucoup d'autres détails dont l'ensemble achèverait la figure de mon bonhomme : ses mœurs passées et présentes ; s'il a eu des maîtresses, de nombreuses passades ; s'il est brun ou blond, beau ou laid, éloquent ou terne, mondain ou solitaire. L'opinion d'un homme sur

le divorce dépend de tout cela et encore de certains petits secrets que nous ne saurons jamais et qui sont peut-être plus déterminants encore que tout ce que je vous viens d'énumérer. La raison est une invention, curieuse après tout, des professeurs de philosophie. On ne peut en faire état dans la vie courante. Les hommes sont menés par l'intérêt ou le sentiment, mais le sentiment n'est qu'un des masques de l'intérêt, le plus joli, d'ailleurs. Maintenant voulez-vous connaître mon opinion sur le divorce ?

M. DEL. — Je vous en prie. Vous avez tout ce qu'il faut pour cela.

M. DESM. — Remuez les cendres ; il n'y a pas de danger : elles sont bien froides.

M. DEL. — Alors, en vrai philosophe dégagé des contingences, votre opinion (1)?

M. DESM. — C'est celle de Panurge sur le mariage.

(1) On voudra bien se souvenir que M. Desmaisons a usé du divorce, formalité qui ne semble avoir été qu'un incident futile dans son existence. Cela n'en donne que plus de piquant à ses regrets, avouons-le, un peu romantiques, en ces temps où le mariage, contrat de louage, selon l'opinion apocryphe de M. Briand est devenu, pour M. Paul Hervieu, contrat de vente. Le marché aux esclaves n'est pas si loin qu'on le croirait de notre mentalité. Mais je m'égare, comme dit Stendhal. Je voulais seulement indiquer que le divorce de M. Desmaisons est avoué par lui-même dans un premier dialogue sur le Divorce : *Dialogue des Amateurs sur les choses du temps* ; Paris, 1907, page 65.

M. DEL. — Vous songez à vous marier ? cher ami ?

M. DESM. — Nullement. Je me mets seulement dans une situation imaginaire adéquate à me fournir des arguments.

M. DEL. — Restez ce que vous êtes et dites-moi quelle est pour vous, en ce moment, dimanche 2 février, à 4 h. 35 du soir, votre opinion sur le divorce ?

M. DESM. — Diable !

M. DEL. — Enfin, êtes-vous, oui ou non, tel M. Bourget, partisan de l'indissolubilité du mariage ?

M. DESM. — Indissolubilité ? C'est de la métaphysique, cela ! Qu'y a-t-il donc de plus soluble que l'homme même, et ses goûts, et ses besoins, et ses désirs, et ses amours ? Comment peut-on être partisan de ce que vous dites ? Regardons autour de nous. Faisons une petite statistique.

M. DEL. — Je vous parle loi et vous me répondez chimie, psychologie et statistique, dans la même phrase.

M. DESM. — C'est pour prendre le temps de réfléchir.

M. DEL. — Alors ?

M. DESM. — Alors, je trouve que le divorce

gâte l'idée que je me faisais du mariage quand j'avais vingt ans.

M. DEL. — Gâte-t-il aussi l'idée que vous en avez maintenant ?

M. DESM. — Hélas !

M. DEL. — Mais enfin ?

M. DESM. — Peut-être encore un peu.

M. DEL. — Je voulais vous le faire dire ; c'est aussi mon sentiment.

M. DESM. — Si le mariage n'est pas éternel, il perd presque toute sa valeur. Au moins doit-il être éternel dans l'idée de ceux qui s'y réfugient. Il est évident que, avec ou sans divorce légal, il peut arriver qu'il soit rompu de bien des manières, mais il serait indécent, il serait bas d'y songer d'avance. C'est la beauté du mariage qu'il soit tragique : on franchit une porte qui mène on ne sait où, peut-être au bonheur (on le doit croire), peut-être au désespoir (il n'y faut point penser), et cette porte franchie, on ne pourra jamais sortir de l'enceinte. Je crois que les femmes surtout ressentent à ce moment une grande émotion. Celles qui ne la ressentiraient pas, d'ailleurs, seraient indignes de participer à la tragédie.

M. DEL. — Même avec le divorce, la tragédie demeure. Ne le croyez-vous pas ?

M. DESM. — Fort amoindrie, sinon peut-être pour les femmes. Une femme divorcée n'est guère jamais que la maîtresse de son second mari.

M. DEL. — Et les veuves ?

M. DESM. — Il en est de même. Les veuves font aussi d'excellentes majordomes.

M. DEL. — L'état de maîtresse et même celui de majordome vaut-il pas mieux que celui de femme malheureuse ?

M. DESM. — Je ne déprécie pas les maîtresses. C'est près d'elles souvent que l'homme trouve les meilleures joies. Mais ce n'est plus la même question. Nous quittons le social pour considérer l'individuel.

M. DEL. — Qui a son importance.

M. DESM. — Qui est peut-être seul important. La société doit travailler pour l'individu, et non l'individu pour la société. Ce qui existe dans le monde, c'est l'individu. La société n'est qu'un appareil à protéger l'individu, et une société n'est prospère que si tous ses membres le sont un à un.

M. DEL. — Alors vous admettez le divorce, moyen, pour l'individu, de corriger son malheur et d'essayer de refaire sa vie ?

M. DESM. — De ce point de vue-là, oui, et même l'union libre. Mais c'est peut-être de l'u-

topie. Et à quoi bon l'utopie? Croyez-vous qu'un bavardage de théâtre ou de journal va changer la face du monde? Voulez-vous que je vous dise que je ne conçois pas bien l'ingérence de l'Etat dans l'union de l'homme et de la femme ? Et après ? Le mariage se pourrait réduire à une déclaration qu'un homme de loi enregistrerait ; et le divorce serait la révocation de l'acte initial. Mais non, c'est trop facile de construire des sociétés selon ses goûts ou ses besoins logiques. Il y a une réalité ; il y a du moins un ensemble de figures et de mouvements que nous percevons comme réalité. Demeurons-y, bien sagement. D'ailleurs, l'union libre est à la portée de tous, il me semble ?

M. DEL. — Il me semble.

M. DESM. — Mais les hommes ne la pratiqueront que le jour où elle sera imposée par la loi.

M. DEL. — Ce qu'il leur faut, c'est l'union libre légale.

M. DESM. — Car ils ne conçoivent de libertés que celles qu'on leur enfonce dans la tête à coups de maillet, comme le montre dans les journaux populaires un célèbre marchand de poudre de perlimpimpin.

XII

13 mars.

Promenades

M. DESMAISONS. — Eh bien, cher ami, que pensez-vous des affaires du temps ?

M. DELARUE. — J'aperçus hier un peu de soleil cela me fit songer au plaisir des promenades. Je vais bientôt vivre dehors.

M. DESM. — Vagabond !

M. DEL. — L'hiver, de plus en plus, m'ennuie. Les plaisirs sociaux me semblent mornes, la lecture me déçoit, la peinture me fatigue et les nouvelles m'indiffèrent.

M. DESM. — Seriez-vous malade ?

M. DEL. — Peut-être, si l'ennui est une maladie.

M. DESM. — C'en est une, et des plus fâcheuses.

M. DEL. — Soit, mais je connais le remède.

M. DESM. — Qui est ?

M. DEL. — Je vous l'ai dit, ou plutôt c'est vous : vagabonder.

M. DESM. — Moi ! je considère cela comme un

malheur, et non comme un remède. J'ai rarement du plaisir à sortir de chez moi et j'ai toujours du plaisir à y rentrer.

M. DEL. — Casanier !

M. DESM. — Où est-on mieux que chez soi pour méditer sur les grands problèmes que les journaux, chaque matin, nous soumettent ? Quoi vous vous ennuyez quand vous avez à résoudre la question du divorce, la question des omnibus la question du Maroc, la question de l'impôt sur le revenu, la question Jeanne d'Arc et plusieurs belles propositions, qui, pour le moment, ne me reviennent pas à l'esprit ? Comment, cela ne vous agréerait-il pas de faire le tour du monde en automobile à la suite de ces héros dont l'entreprise grandiose...

M. DEL. — Oui, ceci, je l'avoue, me déride un peu.

M. DESM. — Dame ! Il y a de quoi. Je ne parle pas des hommes, qui tentent avec courage une aventure absurde, mais de l'aventure elle-même. Dire que le monde entier admire de telles extravagances !

M. DEL. — N'ont-ils pas prouvé, déjà, qu'on pouvait aller de Pékin à Paris en deux mois ?

M. DESM. — Ils l'ont prouvé.

M. DEL. — C'est un résultat cela, alors que

le chemin de fer y met le commun peuple en huit ou dix jours.

M. DESM. — Vous verrez qu'ils traverseront l'Alaska.

M. DEL. — J'en doute.

M. DESM. — Mais des chercheurs d'or ou des chasseurs de fourrures le font tous les jours.

M. DEL. — Oui, mais ils n'ont pas la bêtise de traîner avec eux une locomotive ! Ces braves gens me rappellent Blondin, qui traversa la Seine sur un câble, alors qu'il était si simple de prendre le pont de la Concorde.

M. DESM. — Ou ceux qui veulent traverser la Manche à la nage.

M. DEL. — Ou ceux qui vont de Paris à Marseille à cloche-pied.

M. DESM. — Mais l'Alaska, le détroit de Behring c'est plus grandiose.

M. DEL. — Est-ce que le détroit est vraiment traversable ? Est-ce qu'il forme, l'hiver, un chemin de glace ?

M. DESM. — Il y a des blocs de glace qui se soudent ou se disloquent selon la température. Prétendre passer par là en automobile me semble tout à fait hors du sens commun.

M. DEL. — C'est pour cela que c'est un peu amusant.

M. DESM. — Mais comme elle est curieuse, tout de même, l'activité humaine ! Ce besoin de tourner dans sa cage, en tous les sens, de remuer tout, de mordre à tous les barreaux, et de s'y casser les dents, car ils sont en fer ! Vous aimez à faire des promenades ; moi, j'aime à lire les voyages et les plus extravagants sont ceux qui me plaisent d'abord. Croyez que j'en suivrai sur les cartes, avec le plus grand soin, le fantasque jeu. Je m'instruis. J'ai déjà appris qu'il n'y a guère de routes aux Etats-Unis, même entre les grandes villes.

M. DEL. — Et leurs chemins de fer ?

M. DESM. — Ils sont grands comme l'Europe, et n'en ont guère plus que l'Europe, moitié moins, en proportion, que l'Europe centrale. Figurez-vous une Europe sans routes ! Voilà ce pays qui se croit à la tête de toutes les civilisations. Ce n'est encore, en certaines parties, qu'une grande colonie.

M. DEL. — Si des Américains vous entendaient, ils vous arracheraient les yeux !

M. DESM. — Ils hausseraient les épaules, tel est leur mépris pour le vieux monde qui a gaspillé des milliards à se parer, à se sarcler, à se ratisser comme un parc.

M. DEL. — Il paraît qu'on les entretient fort

mal, nos belles routes de France, et que, si cela continue, les chemins des environs de Paris seront bientôt pareils à ce qu'ils furent du temps qu'ils n'étaient pas encore.

M. DESM. — Ce serait dommage. Mais notre civilisation est si compliquée qu'elle devient difficile à surveiller. L'équilibre se fait mal. Cependant que l'on travaille sur la gauche, la droite décline et menace de se rompre. C'est peut-être trop que d'avoir à la fois deux systèmes de circulation intense. Il n'est pas impossible que, d'ici quelques années l'automobilisme ne s'avère comme un fléau, détruisant les routes sans être capable du rendement qui permettrait de les entretenir. Mais quand l'individualisme devient aussi frénétique, c'est à lui de payer. Ils veulent, au lieu de la locomotive commune, en avoir une chacun à leur service, à leur caprice, qu'ils soient au moins condamnés à réparer les dommages de leur fantaisie.

M. DEL. — Cela m'est égal. Je déteste les voitures particulières. Moi qui aime tant la solitude chez moi, je ne puis pas la supporter dehors.

M. DESM. — Il y a de ces contradictions. L'inverse n'est pas très rare. Mais ne faites pas comme ces braves gens qui ont répondu à l'enquête du *Matin* sur le divorce.

M. DEL. — Expliquez-vous.

M. DESM. — Ne vous considérez pas ainsi qu'un des éléments capitaux de la question.

M. DEL. — Je comprends. Non, croyez-le, je suis loin d'un pareil état d'esprit.

M. DESM. — Cela corrobore-t-il assez ce que je disais l'autre jour ? Il n'y a ni questions sociales, ni questions économiques, ni questions politiques, il n'y a que des questions personnelles. « Je suis heureux en ménage : donc le divorce est absurde. » — « Je suis heureux grâce au divorce : donc le divorce est parfait. » — « Je suis heureux dans une union libre : donc l'union libre est l'idéal. » Voilà à quoi peuvent se résumer la première série des réponses. Pour la seconde série, substituez malheureux à heureux, et interchangez les conclusions. De telles enquêtes sont bien amusantes. Elles prouvent à quel point le commun des hommes est incapable d'une idée générale et combien ont tort ceux qui croient que le sentiment et la raison sont différenciés, je ne dis pas dans le peuple, mais dans le public, mais dans l'élite même.

M. DEL. — Avions-nous besoin de cette preuve?

M. DESM. — On n'a jamais trop de preuves. Il y en a tant qui ne valent rien. Allez-vous un peu mieux ?

M. DEL. — Heu !

M. DESM. — Voulez-vous que nous allions voir des images qui remuent ?

M. DEL. — Au cinématographe ?

M. DESM. — Vous avez compris.

M. DEL. — Heu !

M. DESM. — Un journal conservateur m'a appris qu'il y en a quelques-uns, qui font voir des choses affreuses, immorales, antipatriotiques, gaillardes...

M. DEL. — Oh ! oh ! Je vous accompagne. Il n'y a que les bons journaux où l'on apprenne de bonnes nouvelles.

XIII

16 mars.

Dieux et Martyrs.

M. DESMAISONS. — Eh bien, vous avez le livre?

M. DELARUE. — Je suis arrivé trop tard.

M. DESM. — C'est dommage.

M. DEL. — Pour moi, j'en ai rêvé toute la nuit et depuis ce matin je ne décolère pas que ce soit

aujourd'hui dimanche. Demain, à sept heures, je serai chez Alcan.

M. DESM. — Faites-m'en porter un aussitôt.

M. DEL. — Je viendrai moi-même,

M. DESM. — Cela sera très aimable.

M. DEL. — Nous passerons une bonne journée. Hein! quelle nouvelle!

M. DESM. — Lui-même, mon cher, Lui-même! Et sous le nom de Monod. Un huguenot émancipé me donna hier soir quelques renseignements.

M. DEL. — Dites vite.

M. DESM. — Oh! fort imprécis. Enfin, il se souvient de l'avoir vu et entendu. Grande barbe blanche, il prêchait, probablement sur soi-même. Après, des femmes vinrent l'adorer et lui baiser les mains.

M. DEL. — Enorme!

M. DESM. — Ce Monod, né à Copenhague, je crois, en 1800, se fit pasteur, vint à Paris et reçut un beau jour la révélation qu'il était Jésus même incarné pour la seconde fois. La mère Monod avait été, comme la femme de Joseph, l'objet des complaisances du Saint-Esprit. On ne sait pas bien comment le père Monod accueillit cette visitation secrète. Il est probable qu'il n'en sut jamais rien, car il continua de s'adonner avec

ferveur au devoir conjugal. Il foula, sans vergogne, les voies du Seigneur et procréa beaucoup. L'un de ces rejetons cependant était la seconde personne de la Sainte-Trinité, Dieu lui-même.

M. DEL. — Enorme !

M. DESM. — Pas plus que la première fois. Ces histoires-là, ça peut arriver à tout le monde. Jésus-Monod (c'est ainsi qu'on l'appelle) l'a fort bien démontré. Jésus-Christ, disait-il, s'est incarné en ma mère, à Copenhague, l'année 1800 : est-ce plus extraordinaire que sa première incarnation à Bethléem, dans le ventre de Marie, l'an 754 de la fondation de Rome ? Sa première mère était vierge ; la seconde ne l'était pas : soit, mais qu'est-ce que cela prouve ?

M. DEL. — En effet, les goûts changent, même chez les dieux.

M. DESM. — Ne blasphémez pas. Ecoutez la parole de Jésus-Monod. Je reprends. Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'après avoir voulu honorer la virginité, Jésus a voulu honorer la fécondité.

M. DEL. — Ensuite ?

M. DESM. — Je ne sais pas grand'chose de plus. Il semble, comme disait Tallemant du célèbre Arnauld, qu'il était « grand abatteur de bois ». Il se maria et, devenu veuf, s'empressa de convoler à nouveau.

M. DEL. — Oh ! le dimanche ! C'est irritant de n'en pas pouvoir apprendre plus long.

M. DESM. — Soyons patients. Demain nous pénétrerons joyeusement dans ces sublimes ténèbres de la bêtise humaine. Je crois qu'il devint Dieu, parce qu'il était prophète. Les prophètes sont exposés à cela. Ces fils de Dieu finissent par prendre au vrai la métamorphose. C'est d'ailleurs un des penchants de l'esprit humain. *Primus in orbe Deos fecit timor*, et leur mère fut la bonne vieille Trope. Nous aussi, nous créons des dieux et aussi féroces que Baal ou Jéhovah, des dieux qui veulent leurs victimes et leurs martyrs.

M. DEL. — Jésus-Monod a-t-il eu ses martyrs?

M. DESM. — Peut-être, ou pas encore. Mais il en aura. Les dieux frappent d'insanité leurs fidèles. Les martyrs, quelle race ! Vous connaissez le mot de Proudhon ?

M. DEL. — Dites.

M. DESM. — « Après les persécuteurs, je ne sais rien de plus haïssable que les martyrs. »

M. DEL. — C'est dur.

M. DESM. — Oui, c'est dur, mais il faut être dur pour les hommes qui perpétuent l'affreuse idée du sacrifice. Il faut être inhumain pour les inhumains.

M. DEL. — Peu de personnes aujourd'hui pensent comme vous et Proudhon. Moi-même...

M. DESM. — Mon cher ami, je me moque parfaitement de l'opinion, même unanime. L'unanimité est un triste signe. Mais je ne l'aurais pas contre moi, en ce moment, si je parlais au peuple.

M. DEL. — Voyez cependant comme toute la presse vanta cet homme qui a perdu une main en étudiant les Rayons X et qui s'apprête à perdre l'autre, avec sérénité.

M. DESM. — La sérénité est la marque des martyrs. Ils vont les yeux rivés à une vision et rien ne les trouble. Un martyr que l'on traîne n'est plus un martyr. Il doit marcher au supplice le front serein et défier les bourreaux par son insolence ou par son indifférence. Cela dépend des caractères. Mais quelle bêtise, quand il n'y a qu'un mot à dire, qu'un geste à faire pour rentrer tranquillement chez soi. Votre médecin anglais aurait montré de l'intelligence en cessant de lutter contre une force qu'il a été impuissant à comprendre.

M. DEL. — Soit. Mais on ne peut pas le trouver haïssable. « Après les persécuteurs... » Il n'y a pas ici de persécuteurs.

M. DESM. — Et la foule, la foule lâche et amu-

sée qui applaudit à la belle agonie du gladiateur ? Un martyr, mon cher, ce n'est jamais qu'un gladiateur. Il y en eut des milliers avant les chrétiens. J'y fais une différence : gladiateurs et chrétiens exerçaient un métier également dangereux, mais les uns le subissaient et les autres l'avaient choisi. Oui, mettons des nuances : on peut avoir pitié des gladiateurs. Voyons, Delarue, vous voyez-vous martyr de vos idées ?

M. DEL. — Moi ? Oh ! pas du tout. D'abord, j'ai très peu d'idées. Ensuite, je n'y tiens nullement. J'ai assez réfléchi pour me rendre compte que des idées toutes contraires auraient fort bien pu m'agréer, si j'avais reçu un cerveau différent. Martyr, parce que l'on a quelques cellules de plus ou de moins dans une case que dans l'autre ! Martyr ! Mais je suis prêt à adorer tous les dieux, même Jésus-Monod, quitte à prendre un bain après en Spinoza.

M. DESM. — Voilà de bons sentiments. Pourquoi donc défendez-vous les martyrs ?

M. DEL. — Comme spectacle émouvant, peut-être. Je vois souvent de ma fenêtre des couvreurs évoluer sur la pente d'un toit fort élevé. Je les regarde avec peur, en fermant les yeux de temps en temps, avec plaisir aussi. La foule lâche et amusée... Eh bien, je crois que j'en suis.

M. DESM. — Oui, on en est toujours à quelque moment. Le martyre nous plaît d'abord comme un exercice très héroïque et très difficile, mais il s'agit de réfléchir, il s'agit de nier ses sensations, de mettre sa raison d'aplomb. Enfin, donner sa tête à couper pour défendre les idées qu'on a dans la tête ?

M. DEL. — Oui, cela va un peu loin, mais c'est peut-être beau tout de même.

M. DESM. — Vous avez trouvé le mot qui concilie tout : les martyres, c'est de l'esthétique. « Point de raison ! » comme disait le P. Canaye au maréchal d'Hocquincourt. Point trop de raison, de l'esthétique, de l'esthétique...

XIV

1er avril.

Panthéon.

M. DELARUE. — Hein, cela vous embête que Zola soit au Panthéon ?

M. DESMAISONS. — Moi ? j'en suis ravi.

M. DEL. — Comment cela ?

M. DESM. — Je veux dire que cela m'est parfaitement égal.

M. DEL. — Pourtant?

M. DESM. — D'abord, pour avoir une opinion à ce sujet, il faudrait savoir qui on panthéonise. Est-ce l'auteur de *Nana?* Est-ce le bonhomme *J'accuse ?*

M. DEL. — Mais les deux, sans doute.

M. DESM. — Eh bien, mettons qu'ils en sont dignes tous les deux, quoique pour des raisons diverses.

M. DEL. — Vous êtes bien conciliant, aujourd'hui!

M. DESM. — Conciliant? Dites plutôt indifférent. *Nana*, c'est si loin! *L'Affaire*, c'est si loin! Zola, c'est si loin!

M. DEL. — Oui, tout cela est un peu désuet. Où est le temps où nous lisions *Nana* en feuilleton dans *le Gil Blas ?*

M. DESM. — Etait-ce dans *le Gil Blas?*

M. DEL. — Qui le sait?

M. DESM. — C'était plein de gros mots qui nous ahurissaient.

M. DEL. — Moi, j'étais très choqué.

M. DESM. — Oui, mais c'était pour nous l'image de l'audace, de la puissance, du génie!

M. DEL. — Quel effet cela nous ferait-il, maintenant ? J'en tenterai l'expérence.

M. DESM. — Pour moi, je suis fixé, j'ai relu *Nana*.

M. DEL. — Eh bien?

M. DESM. — Je crois que cela peut encore amuser un étranger qui ne connaît rien de Paris. Du reste, on vend ce livre avec succès dans les boutiques secrètes du Palais-Royal. Mis en anglais dans la série des *Realistic Novels*, cela doit être assez curieux.

M. DEL. — Mais sur vous, quel effet ?

M. DESM. — Un effet d'ennui. C'est trop de morale pour moi.

M. DEL. — Que voulez-vous dire ?

M. DESM. — Que Zola est un moraliste.

M. DEL. — Un moraliste?

M. DESM. — Vous ne vous en étiez jamais aperçu? Voyez donc comme, dans *Nana*, le vice est puni avec soin. C'est un livre que les patronages pieux devraient faire lire aux petites ouvrières en chômage.

M. DEL. — Vous plaisantez !

M. DESM. — Je plaisante si peu que je vous avouerai que c'est ce que je déteste le plus dans Zola. Tous ses livres sont conçus comme « le bon Fridolin et le méchant Thierry ». Dans sa

naïveté optimiste, il croyait que les méchants ne jouissent jamais que d'un triomphe passager et que le bonheur final appartient aux bons bougres qui font bien leur devoir. Je ne connais pas son œuvre d'assez près pour vous donner beaucoup d'exemples; je m'en tiens à *Nana*, et je prétends que ce livre est exemplaire à l'égal d'un sermon. L'Académie française eut bien tort de ne pas en accueillir l'auteur. C'était le seul homme de son temps capable de rédiger avec conviction un discours sur les prix de vertu. Voyez, quand il a jeté son masque naturaliste, voyez *Fécondité*, l'histoire de cet homme qui augmente, à mesure qu'il fait un enfant, et c'est par demi-douzaine, sa fortune et son bonheur. La simplicité du raisonnement étonne. Il est du devoir d'un citoyen de faire beaucoup d'enfants; or, quand on fait son devoir, on est heureux; donc, plus on fait d'enfants, plus on est heureux. Dire qu'il y a encore des gens pour qui Zola représente l'immoralisme!

M. DEL. — Ce que vous venez de dire est curieux, cela me fait réfléchir.

M. DESM. — Vous n'êtes pas convaincu?

M. DEL. — Presque. Reste la licence de ses tableaux, la crudité de son langage.

M. DESM. — C'est vous qui plaisantez, à cette

heure ! Avez-vous jamais trouvé dans Zola un tableau de luxure qui approche de ce qu'on voit, je ne dis pas même dans Rétif de la Bretonne, mais dans Diderot, dans Huysmans, dans Pierre Louys? Il n'avait pas le sens de la volupté. Ses suprêmes imaginations, en ce genre, vont au geste du gars qui « renverse une fille dans les blés », ou dans les escaliers, ou sur les tables, ce qui est encore un peu moins aguichant. Il n'avait même pas le sens de l'amour, quoiqu'il ait écrit *Une page d'amour*, ce roman froid, terne, ennuyeux. Quant à son vocabulaire, il est modeste auprès de celui de Rabelais. Les gros mots ne sont d'ailleurs, chez Zola, qu'un signe de mauvaise éducation. Il les emploie, sans mesure, comme les emploient, sans penser à mal, les gens du peuple parmi lesquels il passa une partie de sa jeunesse. C'est par là seulement qu'il est naturaliste. Ne lui ôtez pas la scatologie : il resterait Daudet.

M. DEL. — Je vous retrouve.

M. DESM. — Mon sentiment littéraire sur Zola n'a jamais varié, mais, je l'avoue, c'est tout récemment que j'ai découvert en lui le moraliste.

M. DEL. — Cela peut passer, en effet, pour une découverte.

M. DESM. — Je l'espère bien.

M. DEL. — Et voilà son lit tout fait à côté de nos meilleurs Jules Simon, de nos Quinet les plus distingués.

M. DESM. — Il y est, Edgar Quinet?

M. DEL. — Sans doute.

M. DESM. — Un bien brave homme. Et Simon?

M. DEL. — Pas encore.

M. DESM. — C'est dommage. On aurait pu, par la même occasion, vider de son effigie la place de la Madeleine.

M. DEL. — Mais voyons, selon vous, à quoi cela répond-il, ces mises au Panthéon?

M. DESM. — A rien. Cela n'aurait de sens que si, comme en Angleterre, tous nos hommes illustres, ou presque tous, y étaient réunis, si on y voyait Lamarck non loin de Bossuet, et Baudelaire près de Boileau, et Helvétius pas très loin de Joseph de Maistre, et ainsi de suite. Le culte des héros m'agrée beaucoup, mais je ne veux pas qu'on m'impose un culte particulier : c'est à moi de choisir dans le catalogue ou dans le calendrier, selon mon goût. Il serait sot d'exclure Emile Zola. Il eut beaucoup d'admirateurs, il en a encore, son nom représente un parti littéraire qui fut puissant et son œuvre, d'ailleurs, a de curieuses parties de force; il a remué les foules avec autant de succès dans ses livres que

dans la réalité. Pour tout cela, il est représentatif et sa place est bien dans un Panthéon complet. Elle ne l'est plus du tout dans un Panthéon choisi.

M. DEL. — Et l'homme politique?

M. DESM. — En ce genre aussi, il fut un remueur de foules, et cela aussi mérite attention. Mais alors, où est Retz, où est Danton, où sont Mirabeau et Lamartine?

M. DEL. — Si nous parlions d'autre chose?

M. DESM. — Je n'osais vous le proposer.

M. DEL. — Car c'est bien funèbre, ces histoires de Panthéon.

M. DESM. — De cercueils que l'on s'en va extraire du fond de leurs trous.

M. DEL. — D'ossements vénérés.

M. DESM. — De putréfactions béatifiées.

M. DEL. — En somme, c'est très sale.

M. DESM. — Cette idée de conserver les morts dans des boîtes!

M. DEL. — On ne fera donc jamais rentrer dans les mœurs l'habitude de brûler les défunts?

M. DESM. — Et cela devrait se faire sans cérémonies, comme une besogne de salubrité publique. Mais le four crématoire est encore une superstition.

M. DEL. — Alors?

M. DESM. — Le bain d'acide sulfurique à 60°.

M. DEL. — Et cela donne?

M. DESM. — Un très beau résultat.

XV

16 avril.

Champagne.

M. DELARUE. — Si nous parlions un peu de choses sérieuses ?

M. DESMAISONS. — Mais nous ne faisons que cela. Tout n'est-il pas sérieux aux gens sérieux? Ou bien, tout n'est-il pas, également et à la fois, sérieux et frivole?

M. DEL. — J'entends. N'importe qu'il y a des choses particulièrement sérieuses et d'autres particulièrement frivoles, de l'avis commun.

M. DESM. — Oui, mais de notre avis?

M. DEL. — Mettons-nous un instant à la place de ceux qui ne sont pas de notre avis.

M. DESM. — Pourquoi faire ?

M. DEL. — Pour voir, par jeu.

M. DESM. — Je n'aime pas la comédie.

M. DEL. — Si nous parlions du Maroc?

M. DESM. — Mais je ne connais rien à cette question.

M. DEL. — Qu'est-ce que cela fait, ça?

M. DESM. — Sans doute, mais elle ne m'amuserait pas beaucoup.

M. DEL. — Du rachat de l'Ouest?

M. DESM. — Cela serait peut-être moins ennuyeux, encore que d'un intérêt modéré. J'y vois un fait banal de psychologie élémentaire : du mauvais vin qui va aussitôt être cru de premier ordre, parce qu'on aura collé sur la bouteille une sévère étiquette.

M. DEL. — Hein? Vous voyez que les grandes questions ne sont pas si ennuyeuses qu'il vous semblait ?

M. DESM. — C'est qu'il ya une manière de les prendre, comme les chats, par la peau du cou.

M. DEL. — Nous avons aussi les retraites ouvrières.

M. DESM. — Passons, je ne suis pas ouvrier ; mais, si je l'étais, je voudrais faire mes affaires moi-même, entre compagnons. Les retraites ouvrières, mais c'est le rétablissement du livret, avec une prime, il est vrai, une prime bien due à qui aura supporté sans broncher pendant quarante ans la tutelle et la surveillance de l'Etat. Allons-nous revoir les castes? Les parias, désor-

mais, auront une pâtée de vieillesse: douze sous par jour (dix centimes pour le timbre). Avez-vous lu le livre de M. Bouglé sur les castes ?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Et moi pas encore. Je vais m'y mettre; je crois que c'est le moment.

M. DEL. — Vous exagérez.

M. DESM. — J'exagère quoi ?

M. DEL. — Enfin, ce mot de castes !

M. DESM. — Non pas le mot, le fait. Il y aura désormais, dans le Code, deux sortes de Français, ceux qui sont ouvriers et les autres.

M. DEL. — Ce qui est la vérité même.

M. DESM. — Oui, devenue légale. Ce qui pourrait arriver de pire aux ouvriers, c'est que cette retraite fût portée à sept ou huit cents francs, avec commodité de soins médicaux et pharmaceutiques, d'hospitalisation. A ce moment la caste serait bouclée.

M. DEL. — Et pourquoi ?

M. DESM. — Parce qu'il serait avantageux de n'en pas sortir.

M. DEL. — Et vous croyez trouver des arguments pour de pareilles idées dans le livre de M. Bouglé ?

M. DESM. — Je ne pense pas. J'espère m'y instruire, et voilà tout.

M. DEL. — Ce sera déjà quelque chose.

M DESM. — Je suis étonné de voir comment, sous l'influence des idées socialistes, nous revenons peu à peu à l'idée et à la pratique des « privilèges ». Le repos hebdomadaire : privilège; les grèves : privilège; les retraites : privilège. Mais ne m'en demandez pas plus aujourd'hui. C'est une question sur laquelle je n'ai pas encore réfléchi beaucoup. Je vois seulement que la logique sociale exige qu'à un moment donné la liberté commune se divise en toutes sortes de libertés particulières. La liberté commune, le privilège universel (si ces deux mots peuvent aller de pair) veulent que je puisse user des services postaux un jour comme l'autre. C'est à l'administration à établir, comme pour les chemins de fer, un roulement adéquat. Mais la liberté particulière, le privilège spécial interviennent et me privent d'une liberté générale. La France d'ancien régime était tellement pleine de libertés particulières qu'il n'y avait plus aucune place pour la liberté générale. J'ai peur que nous n'en revenions là. Les principes de la Révolution m'agréent fort. Je suis, comme elle l'a désiré, individualiste.

M. DEL. — Elle ne l'a pas désiré longtemps.

M. DESM. — Cela a été un idéal peu durable, mais cela a été un idéal.

M. DEL. — Il est défunt.

M. DESM. — Sans doute, et j'en prends mon parti. Quoi qu'il arrive, la société sera toujours habitable, parce que sans cela elle ne serait pas une société. Je prendrai mon bonheur où le prendront les autres hommes. On s'arrange toujours. Rien d'ailleurs n'a changé fondamentalement depuis la civilisation lacustre. Il y a trois ou quatre libertés dont tout le monde a toujours joui et même un esclave égyptien et même un serf chrétien.

M. DEL. — Vous êtes optimiste.

M. DESM. — Oui, il y a des jours. Et puis, je tiens à si peu de choses! Et puis je sens si bien que ces choses auxquelles je tiens, ce sont elles plutôt qui me tiennent. Si j'en avais le courage, je serais d'un détachement nietzschéen.

M. DEL. — Vous n'avez ni l'esprit d'ordre, ni l'esprit de progrès, ni l'esprit de conservation.

M. DESM. — Je proteste pour l'esprit d'ordre. Je vis trop dans la nature pour ne pas en sentir et parfois en comprendre un peu les enchaînements logiques. Pour l'esprit de progrès, attendez que j'aie assisté à l'éclosion d'une espèce nouvelle, qui vaille un peu mieux que l'homme.

Quant à l'esprit de conservation, il est incompatible, je l'avoue, avec le détachement auquel j'appète.

M. DEL. — Ainsi la gloire de la France, le succès de nos armes, la préservation de nos grands hommes...

M. DESM. — Du contact de ce bon M. Zola ?

M. DEL. — Précisément.

M. DESM. — J'ai beaucoup goûté le mot de M. Pelletan sur cette famille conservatrice des grandes traditions qui a fait, du nom d'une des célèbres victoires françaises, une marque de champagne.

M. DEL. — Et goûté peut-être un peu plus que ce champagne doré ?

M. DESM. — Un peu plus, en effet. Mais je crois que la teinture grand'paternelle leur a monté à la tête. N'y a-t-il pas un teinturier dans l'œuvre de Zola ? Alors le compagnon Lannes trouvera avec qui causer de son premier métier.

M. DEL. — On en ferait un curieux dialogue des morts.

M. DESM. — A la Scarron. L'ombre d'un mannezingue avec sur l'ombre du zinc l'ombre d'une Montebello à six sous le verre, et l'ombre de Zola trinquant avec l'ombre du teinturier (à la tienne, Emile !).

M. DEL. — Le petit teinturier raconterait comment il est devenu un grand sabreur et Zola lui expliquerait, en feuilletant « Zola en images », comment la gloire, c'est du sang ou de la boue.

M. DESM. — Et on vide l'ombre de la bouteille, et chacun rentre dans sa boîte, qui n'est pas une ombre, mais la seule réalité, la seule vérité et la seule morale de cette histoire.

M. DEL. — Amen.

XVI

1er mai.

Nudités.

M. DESMAISONS. — Mais vous savez bien, mon cher ami, que pour ces gens-là une belle femme nue, c'est le diable en personne ! Le soir que le Sénateur alla constater la nudité d'Eve en quelque Olympia, il avait dans sa poche un petit brin de buis bénit qu'il touchait de temps à autre. Car cet homme est pieux, d'une piété inamovible et fort adonné à l'oraison jaculatoire, non moins qu'à la dénonciation évangélique.

M. DELARUE. — C'est un coquin.

M. DESM. — Mais non, c'est un dévot très honnête et assidu aux sermons du carême.

M. DEL. — Je dis un coquin, dans le sens que Baudelaire donnait à ce mot, « un coquin à la Franklin ».

M. DESM. — Comme cela, je veux bien. Pourtant, je le vois sous d'autres espèces.

M. DEL. — Et lesquelles?

M. DESM. — Sous les espèces d'un malheureux.

M. DEL. — Sans doute, mais odieux.

M. DESM. — Tant de nos compatriotes sentent comme lui, pensent comme lui!

M. DEL. — Et après?

M. DESM. — Je me sens porté à l'indulgence. Il ne me sont pas odieux, ils me sont fâcheux. Ils m'affligent, mais je ne veux pas les diffamer. Ce sont des fidèles d'une autre religion. Nous revenons de Corinthe et ils reviennent du Calvaire. Ce sont des voyages un peu différents. Pour nous, l'idéal c'est la beauté, la force et l'intelligence.

M. DEL. — Oui, c'est notre trinité.

M. DESM. — Eh bien, leur trinité à eux, c'est la chasteté, la soumission et l'ignorance. Saint Jérôme a exprimé cela très bien, en quelques mots dont je n'ai plus, malheureusement, le

texte latin dans la tête. Enfin, il dit que pour la femme la propreté du corps est aussi dangereuse que la propreté de l'intelligence. Sa devise, son *motto*, est le mot CRASSE, dans tous les sens. Et saint Jérôme a parfaitement raison.

M. DEL. — Goncourt dit quelque chose de semblable dans son *Journal*, que le tub et la douche ont tué la pudeur chez la Parisienne.

M. DESM. — C'est-à-dire que la pudeur se sent fort aguerrie, quand elle se sait nette. L'*immunditia* de saint Jérôme est encore la meilleure garantie de la vertu féminine, et c'est pourquoi il l'imposait à ses vierges chrétiennes.

M. DEL. — C'est répugnant.

M. DESM. — Pas pour tous. Vous connaissez le mot de Henri IV.

M. DEL. — Oui, ne le répétez pas.

M. DESM. — Il eut aimé les épouses du Seigneur. Je crois, d'ailleurs, qu'il s'en offrit quelques-unes, parmi beaucoup de vachères, de sabotières et de filles d'auberge.

M. DEL. — On vient de publier une nouvelle vie de Benoît Labre, devenu saint pour s'être laissé, sans protester, manger par les poux.

M. DESM. — Vous voyez qu'il y a toujours des clients, et distingués, pour la doctrine de l'*immunditia*. L'Eglise a tenu bon et elle a vaincu.

A ceux qu'elle n'a pu soumettre à la crasse, elle a imposé l'admiration de la crasse : ce saint Benoît Labre, il date d'hier. Avec son culte, nous avons dans toute sa rigueur le troisième terme : soumission.

M. DEL. — On peut trouver des choses déplaisantes dans les doctrines politiques du jour, la flatterie du populaire, l'apothéose de l'ouvrier, on ne découvrira rien qui approche, de très loin, en bassesse, de la canonisation de Labre.

M. DESM. — Qui ne fut peut-être, en effet, que de la politique : s'assurer l'assentiment des loqueteux du monde entier. Mais quel exemple ! Si l'immoralité est quelque part, elle est là. Si j'étais le tyran, je n'aurais aucun scrupule à interdire ce culte. Cependant, qu'interdit le tyran du jour, qui est le Sénateur très obéi dont on n'ose plus prononcer le nom haïssable, c'est le spectacle d'une belle fille se montrant au peuple selon la beauté tout entière que Dieu lui donna ! On peut vénérer, dans les églises, les statues du Labre, où grouille la vermine, on ne peut plus lever les yeux sur Vénus Aphrodite, sinon en peinture et ratissée. Car, si la forme vivante est immorale, son immoralité réside surtout, paraît-il, dans le système pileux.

M. DEL. — C'est drôle.

M. DESM. — Oui, la logique ferait supposer le contraire.

M. DEL. — Le parquet ne s'est pas montré, je crois, très ardent à poursuivre.

M. DESM. — Non, un peu de sagesse a fini par entrer dans la tête des magistrats. Ils ont fini par comprendre qu'il faut laisser chaque catégorie humaine prendre son plaisir où elle le trouve. L'idée de protéger la vertu des spectateurs de l'Olympia leur a paru funambulesque. Ils se sont amusés un peu à l'odeur de cette affaire, et tout se sera terminé par des compliments à la dame, sur la fermeté de ses appas. Diable! mettre une femme en prison parce qu'elle est assez bien faite pour laisser voir comment elle l'est! Nous n'en sommes plus là. C'était bon au temps de Louis XVIII.

M. DEL. — Mais au nom de qui, en effet, ou d'après quel principe pourra-t-on défendre cela?

M. DESM. — Mais au nom de saint Jérôme, mon cher, et d'après les principes les plus purs de l'éternel christianisme.

M. DEL. — Oui, mais c'est entièrement dénué de sens.

M. DESM. — Entièrement.

M. DEL. — Alors?

M. DESM. — Alors, il faut espérer que la législ-

lation des mœurs se mettra d'accord, quelque jour, avec l'absence de principes qui désormais nous guide. Il y a autant de raison à défendre à une femme de se montrer nue sur la scène qu'à lui défendre de s'y montrer en robe rouge. On n'a qu'à rédiger des affiches et un programme avertissant du genre de spectacle. Y va qui veut. Etes-vous forcé d'entrer dans les maisons de prostitution, pourtant presque aussi voyantes qu'un théâtre?

M. DEL. — Les bourgeois ont le Théâtre Français, où ils peuvent se délecter aux pièces de M. Brieux, cela ne leur suffit donc pas?

M. DESM. — Ils ne sont pas ennemis de la demi-obscénité, de celle où ils peuvent mener, sans qu'elles comprennent, leurs obtuses épouses. Ce qui les chagrine, c'est la belle liberté sexuelle qui fauche tous les préjugés. Il leur faut l'équivoque, le presque, le médiocre.

M. DEL. — Ah! par exemple s'ils ne sont pas saturés de médiocrité!

M. DESM. — Mon ami, retenez ce principe de chimie esthétique : En présence du médiocre, le bourgeois n'arrive jamais à saturation.

XVII

16 mai.

L'Etale.

M. DELARUE. — Eh bien, nous avons eu de bonnes petites élections.

M. DESMAISONS. — Oui, c'est l'étale, comme disent les marins. La mer politique étale, elle ne monte plus, elle ne baisse pas encore.

M. DEL. — En effet. Avez-vous remarqué aussi que le nombre des votants est presque partout moindre que la dernière fois?

M. DESM. — Rien n'est venu secouer les opinions. C'est toujours ainsi dans les temps de calme.

M. DEL. — Il y eut quelque oscillation vers les idées du gouvernement présent.

M. DESM. — Ce qui est bien naturel. Toujours un effet du calme.

M. DEL. — Les socialistes, qui croient toujours qu'ils vont tout avaler, m'ont l'air d'être presque arrivés au bout de leur ficelle.

M. DESM. — Le syndicalisme leur a porté un coup assez dur et leur en assénera d'autres. Or,

le syndicalisme est raisonnable et le socialisme ne l'est pas. Il s'appuie sur une réalité puissante, la corporation et l'intérêt individuel de ses membres. Le socialisme n'a jamais pu sortir du vague ; il affirme des désirs aussi originaux que celui du bonheur universel, et quand on le met en demeure d'en formuler les moyens, il répond : « Vous verrez, vous verrez ! » C'est comme dans l'Apocalyse. Il y a dans le ciel des signes qui annoncent de grandes révolutions. Le lendemain, il arrive quelque chose, en effet : il pleut. Je trouve fort sages les ouvriers et les employés et tous les hommes qui veulent travailler moins et gagner plus. C'est logique, cela se tient. Ils pensent à eux-mêmes, ils avouent l'égoïsme le plus éclairé, le plus humain, le plus digne. Mais qu'un monsieur se présente avec la prétention de faire le bonheur de l'humanité tout entière, je devine du coup ou la bêtise ou l'hypocrisie. Le collectivisme? Du fatras métaphysique. La solidarité des intérêts, voilà ce qui se mesure, ce qui se comprend.

M. DEL. — Je ne réponds rien là-dessus, je ne suis pas bien au courant de la question, mais je déteste comme vous la métaphysique humanitaire. Je vois qu'à ces dernières élections elle n'a pas fait de progrès, et cela me réjouit.

M. DESM. — Aucune opinion ne s'y est montrée en progrès. C'est bien l'étale. Il semble que d'ici longtemps les partis ne gagneront pas beaucoup l'un sur l'autre. Ils sont tous arrivés à leurs limites. Quant au parti extrême de gouvernement, le parti radical-socialiste, je crois qu'il sent très bien sa responsabilité, et qu'au delà de ses idées il n'y a plus rien que la désorganisation universelle. Il est d'ailleurs très fort, dans la période peut-être de la plus grande force possible. Dès qu'un collectiviste met le bout du doigt dans ce puissant engrenage, il est happé et disparaît tout entier. Vous en avez des exemples. Je crois que cela durera autant que nous.

M. DEL. — Et après nous le déluge!

M. DESM. — Oui, selon le mot admirable de ce mélancolique Louis XV. Le déluge, c'est-à-dire un moment de ténèbres, pendant lequel s'élabore un nouvel ordre de choses.

M. DEL. — Ces élections ne me semblent guère présager ni un déluge ni un renouveau.

M. DESM. — Ne dirait-on pas qu'il se forme chez les électeurs une tendance à considérer leurs élus d'un jour comme des élus de droit? Ils leur confèrent une sorte d'inamovibilité, ils leur reconnaissent quelque chose comme la propriété militaire de leur grade, administrative de

leur fonction. Tendance syndicaliste, assurément. Oui, c'est à croire qu'un élu, un de ces jours, changeant d'opinion bout pour bout, serait suivi encore par la majorité de ses électeurs. C'est bien du reste : ainsi s'obtient la stabilité intérieure des Etats.

M. DEL. — Mais j'y pense. Nous avons cependant eu du nouveau : les suffragettes?

M. DESM. — Ah! oui, cette demoiselle? Elle est jolie, d'après ses portraits, et encore, paraît-il, élégante; et sans nulle éloquence, ce qui convient à une femme. Je ne m'étonne pas de son petit succès. Chaque fois que les féministes se feront représenter par une jolie fille de vingt-cinq ans, elles auront du succès. Chacune des jolies actrices de Paris a son millier d'amoureux, muets autant que passionnés, pleins de flamme et dénués d'espérance. Mlle Laloë a eu son millier, et du premier coup. C'est joli. Maintenant, elle aurait dit une chansonnette au lieu d'une profession de foi, que le résultat eût été pareil. A sa place, Mlle Z..., que je connais, qui est peut-être doctoresse de quelque chose, qui serre en un pantalon de troubade des fesses d'éléphant, comprime d'un gilet ses seins mous, coiffe d'un canotier ses cheveux rêches et d'un lorgnon son nez bourbonien, Mlle Z... eût fait

un vide prompt et quasi-scientifique, dans la salle où la jolie fille émouvait le sexe politique. Le dilemme féministe est tel : la dame est laide et l'électeur opte pour le café-concert; elle est jolie, et il la regarde en souhaitant obscurément de coucher avec elle.

M. DEL. — Vous avez vu? Les amies ont promené une bannière avec écrit : *Tout pour les femmes !*

M. DESM. — Elles ont déjà bien trop de nous, les femmes. Tout? Est-ce qu'elles n'ont pas tout? C'est le seul revers de la liberté des mœurs, que la femme y devient la reine absolue de la vie.

M. DEL. — J'ai un moyen de résoudre la question du suffrage des femmes.

M. DESM. — Vraiment?

M. DEL. — C'est comme je vous le dis.

M. DESM. — Expliquez-vous.

M. DEL. — Non, il n'est pas galant.

M. DESM. — Et vous voulez rester dans la galanterie.

M. DEL. — Oui, le plus longtemps possible.

M. DESM. — Tenez, vous êtes amoureux de Mlle Laloë.

M. DEL. — Eh, eh !

XVIII

1er juin.

Politique.

M. DESMAISONS. — Bonjour, cher ami, vous avez l'air assez égayé ?

M. DELARUE. — C'est que je viens de la Sorbonne où j'ai assisté à de juvéniles manifestations. On chahutait un professeur, et c'est toujours drôle.

M. DESM. — C'est vous qui êtes juvénile.

M. DEL. — Non, hélas ! Je suis très vieux, puisque je ris de l'enthousiasme et de l'indignation.

M. DESM. — Ah ! cette histoire de patriotisme électoral ! Mais c'est ridicule. Pauvres enfants ! On avait arrangé cet incident en vue des élections et, les urnes vidées et remisées, ils continuent en toute naïveté... Bonne réclame pour M. Andler, dont le nom jusqu'ici n'était point sorti des ténèbres sorbonniques. Est-ce qu'ils croient vraiment que ce professeur est allé vendre au roi de Prusse les secrets de la Sorbonne ?

M. DEL. — Peut-être. Il faut certes qu'il ait

commis quelque crime, car l'indignation était contre lui véhémente.

M. DESM. — Ne serait-il point allé, avec quelques jeunes amis, faire une excursion en Allemagne, tout simplement ?

M. DEL. — Je l'ai entendu dire.

M. DESM. — Il n'en faut pas davantage pour être un mauvais Français.

M. DEL. — Et qu'est-ce que c'est que d'être un bon Français ?

M. DESM. — Pour cela, il faut rester chez soi, ou du moins dans son quartier, naviguer du Pascal à la Lorraine...

M. DEL. — Taverne symbolique !

M. DESM. — ... et... Mais c'est à peu près tout. L'important est de ne pas aller en Allemagne.

M. DEL. — Est-ce qu'il y a des gens qui disent cela sérieusement.

M. DESM. — Il y en a. Le patriotisme est en train de redevenir le délire qu'il fut au temps de feu M. Déroulède. Mais le neveu d'Emile Augier, et incontestable héritier de son génie lyrique, avait le mérite d'être un brave homme, un ancien soldat et un croyant. M. Barrès, notre Déroulède d'aujourd'hui, ne réclamera, je crois, aucune de ces épithètes.

M. DEL. — Il est supérieur à cela.

M. DESM. — Sans doute, mais cela fait aussi qu'il manque d'autorité.

M. DEL. — Il a bien mobilisé trois douzaines d'étudiants.

M. DESM. — C'est quelque chose.

M. DEL. — Nous n'en ferions pas autant.

M. DESM. — Je l'avoue.

M. DEL. — Et si vous les aviez entendus ! Ils faisaient du bruit comme trois cents.

M. DESM. — Ainsi s'affirme la puissance des convictions. Et puis, quand on a vingt ans, c'est si amusant de faire du tapage. Je n'en voudrai jamais aux étudiants. Je crois que presque tout leur est permis. Ceux qui abusent de cette jeunesse et de l'élasticité de ses muscles sont moins respectables. Tous ces vieux routiers électoraux, ces exploiteurs d'opinions et de tempéraments ne m'inspirent pas des sentiments d'une grande mansuétude.

M. DEL. — Enfin, tout cela, c'est des histoires nationalistes.

M. DESM. — Evidemment. Il s'agit de faire croire qu'il n'y a en France que deux partis, les Français ou nationalistes, ou les Prussiens ou les autres. La politique, comme l'art, comme la science, qui se pare de beaux sentiments, m'afflige profondément. On n'a pas le droit d'acca-

parer la vertu. Tout le monde a ses petites vertus, sans quoi la société ne durerait pas trois ans. On n'a pas le droit d'accaparer le nationalisme. Tout le monde est nationaliste, comme tout le monde tient à son lit, à son jardin, à sa ville, à son hameau, à son chien, à ses enfants, à sa pipe, à sa femme, à sa maîtresse, à tout ce qui fait les habitudes de la vie. Le nationaliste à la Barrès, c'est le monsieur qui s'en irait par le monde en portant des défis, en criant : « Messieurs, j'aime ma maîtresse plus que personne au monde ne peut aimer la sienne, et celui qui s'aviserait de me contredire, je me verrais obligé à le pourfendre ! » Ce sont des scènes comme on n'en voit que dans le plus humble théâtre romantique. Elles ne sont pas convenables. Leur mauvais goût contriste un honnête homme, celui qui aime sa maîtresse pour un bonheur mutuel et qui lui garde un silence sacré. Fi ! Les vilains matamores et les sots vantards ! Le clergé, naturellement, pour rentrer en grâce près de l'opinion, se vante d'un nationalisme frénétique. Eux qui ne sont qu'une poignée de glaise dans la main d'un grand curé italien, eux qui glanent, oh ! avec un désintéressement parfait, l'argent français pour entretenir cet illustre ultramontain, de quelle sainte

vigilance ne surveillent-ils pas la pureté du sentiment national ! Les entendez-vous dénoncer les Francs-Maçons dont le grand maître, lui aussi, paraît-il, est italien ? Et avec quelle fougue ne prêche-t-il pas, ce chœur de soixante mille célibataires, le devoir de la procréation, tristes eunuques d'Assuérus, toujours prêts à frotter d'essences pieuses les reins sacrés d'Esther, la concubine prédestinée ! Voilà l'armée dont M. Barrès voudrait être le général et dont il n'est que l'acteur favori. Il a beau, nous dit son biographe, M. Henri Brémond, ancien jésuite, préparer le « Génie du catholicisme », ouvrage qui en ferait, à coup sûr, un nouveau Chateaubriand (position que M. de Vogüé a ratée et que M. Maurras ne convoite plus), il a beau avoir mis ses œuvres expurgées et blutées à la portée intellectuelle et morale des séminaires, il n'arrivera pas, car il manque d'onction ; il ne sait pas, comme M. de Mun, manier les calinotades évangéliques et sa tenue à la messe laisse à désirer, disent les experts.

M. DEL. — Est-ce que sa conversion est aussi avancée que cela ?

M. DESM. — M. Brémond, ancien jésuite, a tout lieu de croire qu'elle est en très bonne voie. Les lettres chrétiennes, qui en ont grand besoin,

posséderont bientôt un maître, et les foules (de Lourdes) un nouveau sujet d'édification. Voilà pourquoi, bien informé, le cercle du Luxembourg manifesta contre M. Andler.

M. DEL. — Comme tout se découvre !

M. DESM. — Vous ne croyez pas à mes pronostics ?

M. DEL. — Moi, vous savez, pourvu que nous ne soyons gouvernés ni par les nationalistes ni par les unifiés (et cela ne peut pas arriver), je me moque de tout le reste.

M. DESM. — Et moi donc !

M. DEL. — Vous voyez bien !

M. DESM. — Cela ne m'empêche pas de m'amuser aux petites intrigues sociales. Et puis, j'étais précisément dans la question. Je vous parlais des prétentions nationalistes.

M. DEL. — C'est vrai. Et c'est vrai aussi que le mot contient les deux grands dangers : le danger militariste et le danger religieux.

M. DESM. — Vous faites bien de dire religieux au lieu de clérical. Peut-être faudrait-il, pour être tout à fait exact, dire le danger chrétien, le danger d'un retour offensif de l'esprit judéo-chrétien. Les cérémonies d'un culte, c'est sans importance. Cela peut même servir de récréation ; cela peut même, dans les circonstances

majeures de la vie, avoir son utilité sociale et décorative. Les Romains vivaient dans le décor religieux, et cela n'avait aucune influence sur leur esprit, parce que leur religion nationale ne comportait qu'un culte et pas de doctrine. Le mal s'établit à Rome avec les religions asiatiques qui étaient pourvues d'un catéchisme, qui imposaient des croyances où la liberté civile et la liberté intellectuelle se trouvèrent captives. Ces religions, quand elles meurent physiquement, laissent une âme, leur morale, et des siècles peuvent en être empoisonnés. Mais nous parlerons de cela une autre fois.

M. DEL. — Nous en avons déjà parlé bien souvent.

M. DESM. — Oui, mais ma pensée oscille beaucoup sur ces questions.

M. DEL. — Heureusement.

M. DESM. — Heureusement. Le grand point est de ne pas croire, de n'avoir aucun principe, ou plutôt de n'en avoir qu'un, si vaste que toutes les contradictions s'y meuvent à l'aise.

M. DEL. — C'est commode.

M. DESM. — Il faut chercher en tout la plus grande commodité. A quoi bon compliquer les problèmes en posant d'abord des principes dont

on ne sait pas si la solution permettra de les maintenir ?

M. DEL. — L'hypothèse est scientifique.

M. DESM. — A condition qu'on en ait par avance fait le sacrifice. Comment leurs lecteurs ne vomissent-ils pas des journaux qui leur crient tous les jours que depuis l'Affaire il n'y a plus d'armée française, des journaux qui n'ont pas eu le cœur de faire amende honorable au spectacle de ces jeunes gens qui mènent au Maroc un train si valeureux ? Les soldats et leurs officiers, tous semblent là-bas de premier ordre. Cependant, le nationaliste, éperdu dans le mensonge qui est sa condition de vie, conclut : Il n'y a plus d'armée française.

M. DEL. — Il est difficile de faire de l'opposition honnêtement.

M. DESM. — Plus difficile encore que de gouverner honnêtement.

M. DEL. — Et ce n'est pas peu dire.

XIX

16 juin.

Morale

M. DELARUE. — Réjouissez-vous, mon cher

ami, on va pendre tous les pornographes et brûler tous leurs livres, enfin!

M. DESMAISONS. — Mais je ne me réjouis pas du tout, attendu que j'aime la pornographie.

M. DEL. — Comment, vous osez?...

M. DESM. — Oui, j'ose dire que la belle pornographie me réjouit, celle de la Bible, celle celle d'Aristophane, celle de Martial et de tous ces solides Romains qui vitupérèrent la débauche avec une précision merveilleuse, la nôtre enfin, celle qui amusa le moyen-âge, celle de Rabelais, celle de Ronsard, celle dont Henri IV se plaignait qu'on ne lui en donnait pas assez, la pornographie éloquente du président Maynard, qui mène le train bacchant du grand siècle, et tout ce qui suivit, jusqu'à nos derniers grands écrivains que la justice bourgeoise, comme il sied, persécuta. J'aime aussi l'italienne, d'un si beau style, d'un si noble réalisme, et l'espagnole, dont l'expression touche au mysticisme, et la vénitienne dont Baffo fut le Pétrarque délirant. La pornographie tient une grande place dans toutes les littératures, et je me demande même si un écrivain chez lequel on ne sent pas un peu de pornographie est un véritable écrivain.

M. DEL. — Vous n'allez pas un peu loin?

M. DESM. — Du tout. Mais il est bien entendu

que, par ce mot stupide de pornographie, j'entends la libre expression du sentiment sexuel. Je m'en sers parce que tout le monde s'en sert, mais il ne vaut rien. Le mot qui convient, c'est peut-être le mot érotisme, avec son équivoque sensuelle ou sentimentale. Il y a de fort plates poésies érotiques et il y en a de furieuses. Je reprends donc ma proposition : pas de poésie sans érotisme, pas de roman sans érotisme, pas de philosophie sans érotisme...

M. DEL. — Oh !

M. DESM. — Quelle serait donc, je vous prie, cette philosophie qui prétendrait faire abstraction du grand ressort vital, l'instinct de reproduction? Cela serait la philosophie de la niaiserie. Vous avez lu Spinoza? N'a-t-il pas fait à l'érotisme sa part normale ?

M. DEL. — C'est vrai.

M. DESM. — Un Bossuet n'a pu s'en défendre. L'érotisme chez lui s'appelle concupiscence. Sans érotisme, pas de pensée. Loin de croire qu'il y ait antinomie entre les deux termes, il faut, je crois, les lier étroitement. Ce qui nous trompe parfois, c'est le masque banal que prend l'expression de l'érotisme. L'accoutumance fait que nous ne percevons plus le sens réel des mots. Il y a un symbolisme inconscient qui transforme en

formules les affirmations physiologiques les plus nettes et les plus claires.

M. DEL. — Je ne comprends pas bien.

M. DESM. — Oui, il vous faut un exemple. A moi aussi, il me faut des exemples pour comprendre l'abstrait. En parlant, j'en avais un dans l'esprit ; le voici.

M. DEL. — A la bonne heure.

M. DESM. — Iriez-vous dire à une petite fille : Mon enfant, tu es le fruit du ventre de ta mère?

M. DEL. — Non, je lui demanderais plutôt combien les bébés valent au marché ou, à la campagne, si on en trouva beaucoup sous les choux, cette année.

M. DESM. — Sans doute, et cependant, depuis bien des siècles, les petites filles, s'adressant à la Sainte Vierge, répètent, avec moins d'innocence qu'on ne le croit sans doute : Béni est le fruit de ton ventre, Jésus. Cette petite leçon physiologique est excellente, mais on pourrait, si on avait le caractère d'un démocrate chrétien, la prendre de travers. Quelle tête ferait-il, le démocrate chrétien, si on disait à sa petite fille : « Tu n'es pas venue sous un chou, mon enfant, tu es tombée du ventre de ta mère, comme on te le fait répéter deux fois par jour dans tes prières. Tâche de comprendre ce que tu récites. » Admet-

tez-vous maintenant que l'érotisme est partout, jusque dans la plus modeste prière? Toute l'histoire du christianisme, qui passe pour la religion la plus chaste, n'est qu'une suite de tableaux érotiques. Il ne peut pas en être autrement : supprimer l'érotisme, ce serait supprimer la vie. Je ne connais aucune grande manifestation sociale qui ne soit une manifestation érotique, et la plus libre est encore le mariage cérémoniel, cette exposition préalable du couple, au moment même qu'il se prépare aux ébats amoureux. Pour moi, je ne fais aucune différence entre le mariage de la Vierge, de Raphaël, et la peinture de ce vase grec qui représente un homme et une femme en accouplement. C'est le même acte, à deux phases différentes. Qui peint la première phase me suggère la seconde. Tout n'est qu'érotisme.

M. DEL. — C'est vrai, mais l'érotisme latent diffère tout de même de l'érotisme avéré. Puis, il y a les coutumes, la mode.

M. DESM. — Je le sais et je tiendrai toujours compte de cela dans un raisonnement. Il ne faut rien brusquer, il faut laisser faire. C'est précisément la coutume que j'invoque pour demander dans les écrits et dans les arts plastiques la liberté d'expression. Il y a des tempéraments divers. Aux uns une expression modérée suffit;

d'autres en exigent une plus forte. Evidemment l'homme qui écrivait à Maxime du Camp : « En publiant cette *Madame Bovary*, vous déshonorez la France aux yeux de l'Europe », cet homme n'avait pas besoin de *Mademoiselle de Maupin*. Il satisfaisait très facilement son besoin d'érotisme. Pourquoi le prendrions-nous comme type ? Pourquoi ne pas concéder à un tempérament différent des lectures d'une sensualité plus forte ? C'est ce qui se fit, je pense, dans tous les temps. Les hommes eurent toujours le choix de leurs livres. Qu'on ne touche pas à cette tradition. Toutes les époques ont produit de ces livres que le vulgaire appelle aujourd'hui pornographiques, en même temps que de ces livres qu'on appelle édifiants. Choisissez, mais laissez-nous choisir également.

M. DEL. — On dirait que vous faites un discours, vous ne me laissez pas placer un mot.

M. DESM. — Pardon, cher ami, parlez, je vous en prie.

M. DEL. — Je ne sais plus ce que je voulais dire.

M. DESM. — Vous n'êtes pas de mon avis.

M. DEL. — J'en suis à peu près.

M. DESM. — Alors?

M. DEL. — M'y voici. Ils disent que les livres

pornographiques, ce sont les livres érotiques écrits sans talent.

M. DESM. — Et à quoi reconnaissent-ils cela, les cuistres?

M. DEL. — Je l'ignore.

M. DESM. — Quel est pour eux le talent?

M. DEL. — Que sais-je?

M. DESM. — Est-ce l'édification, le moralisme, l'ignorance?

M. DEL. — Pas tout à fait.

M. DESM. — Quoi donc?

M. DEL. — Peut-être une certaine manière de peindre la vie sous des nuances azurées, de présenter l'amour comme une des formes les plus nobles de l'idéal, de ne faire aux passions que des allusions générales, abstraites, lointaines, de respecter toutes les conventions, tous les préjugés, toutes les hypocrisies...

M. DESM. — Non, ce n'est pas tout à fait cela. Sans doute, ce genre fleurit toujours, avec l'approbation des salons, mais ce qu'ils appellent le talent est tout matériel, tout extérieur. C'est le style.

M. DEL. — Croyez-vous?

M. DESM. — J'en suis sûr. Tenez, si M. René Bazin voulait écrire un livre pornographique, il vaincrait toutes les pudeurs. Il écrit si bien!

Vous souvenez-vous de ce passage d'un voyage en Angleterre où, décrivant un chemin creux fait de terre molle et de gazon, il disait : On avait la sensation de marcher dans un vaste sorbet panaché, pistache et chocolat?

M. DEL. — Le c.....!

M. DESM. — Vous êtes vif.

M. DEL. — C'est peut-être que je ne suis pas styliste, mais j'aime les images propres.

M. DESM. — Lisez les pornographes. Vous n'y verrez jamais que de jolies femmes, soigneusement lavées, parfumées et poudrées. Rien de répugnant. Des images de volupté. La vie est une fête amoureuse et l'on joue nu à nu sur les tapis de fleurs et les tapis de soie. Des roses, des jets d'eau et des violons :

Monsieur, ce sont des masques
Qui portent des crincrins et des tambours de basques,

Des seins se gonflent, des arcs se bandent, des bouches se trouvent, des corps se ploient.

M. DEL. — Vous poétisez peut-être un peu?

M. DESM. — Du tout. Je vous esquisse le tableau des divertissements qui inspirent aux anti-pornographes la plus forte haine.

M. DEL. — Et cela se comprend bien.

XX

1er juillet.

Crimes.

M. DESMAISONS. — Pour moi, je crois que les crimes n'ont jamais été rares.

M. DELARUE. — Sans doute, mais tout de même, ne le furent-ils pas un peu plus autrefois?

M. DESM. — Quel autrefois? C'est vaste, autrefois. Et puis, avez-vous des statistiques?

M. DEL. — Dieu merci, je n'ai point de statistiques, ni anciennes, ni modernes.

M. DESM. — Alors vous raisonnez sur des impressions, sur des sentiments, sur des désirs, sur quoi?

M. DEL. — Il me semble. Oui, c'est cela, il me semble...

M. DESM. — Quand on a de bons chiffres bien assurés, de bonnes preuves bien claires, c'est alors qu'on doit dire : Il me semble. Quand on n'a rien de tout cela, il faut affirmer bravement comme un dévot, qui sait que deux et deux font cinq. « Tout le monde sait que deux et deux font cinq. » Affirmez-vous?

M DEL. — Non, je ne me lancerai jamais dans les affirmations, mais j'ai bien le droit de me poser des hypothèses auxquelles je crois provisoirement. Donc je crois, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, que les crimes augmentent.

M. DESM. — Et si je vous répondais : Je crois que les crimes diminuent ?

M. DEL. — Je penserais que vous désirez croiser le fer. Si vous voulez.

M. DESM. — Vous êtes d'humeur bien hardie, aujourd'hui !

M. DEL. — Non, car je ne défends qu'une opinion commune, très commune.

M. DESM. — En effet.

M. DEL. — Mais qu'il n'est pas aisé de réfuter.

M. DESM. — Les opinions ne sont jamais aisées à réfuter.

M. DEL. — Les miennes s'y prêtent, je suis sensible à la logique.

M. DESM. — Eh bien, admettez-vous d'abord que les mœurs des hommes n'ont pas sensiblement changé depuis que nous en connaissons l'histoire ?

M. DEL. — Je l'admets, nous sommes d'accord là-dessus. C'est notre philosophie même.

M. DESM. — Mais, malheureux, sentez-vous

que du premier coup vous abandonnez votre opinion ?

M. DEL. — Nullement, je réserve les nuances. J'admets la constance, mais sous la forme de Protée. Il y a le dieu et il y a les apparences qu'il prend selon les nécessités de sa vie.

M. DESM. — Très bien, je n'ai jamais conçu la constance autrement. Mais savez-vous si les formes que prend Protée, il ne les prend pas nécessairement ?

M. DEL. — Vous abusez de moi. J'ai dit les nécessités de sa vie, comprenez les circonstances.

M. DESM. — Les circonstances nécessaires, puisqu'il est dans la vie, puisqu'il la subit et qu'il ne la crée pas. Encore, la créerait-il, que cela serait selon une nécessité plus haute et plus générale.

M. DEL. — Nous voilà bien loin du but.

M. DESM. — On est toujours à la fois très loin et très près du but.

M DEL. — Enfin, nous en sommes à ce point : Que Protée, qui est l'homme, change et demeure tout à la fois.

M. DESM. — Je réserve aussi les nuances : Que Protée a l'air de changer, mais qu'il reste toujours le même, et cela nécessairement. Revenons

d'un saut brusque à notre point de départ : les mœurs des hommes, comme les formes de Protée, cachent leur identité sous des formes dont la la série est assez courte.

M. DEL. — Je ne comprends plus du tout.

M. DESM. — Vous ne comprenez pas que quand les hommes ont l'air vertueux (un bien vilain mot), ils ne le sont pas beaucoup plus que quand ils ont l'air criminel. L'homme n'a jamais eu qu'un but, depuis qu'il est conscient, et il ne peut en avoir qu'un seul : être heureux. C'est pour cela que Protée, dans son impatience, change si souvent de forme et si volontiers. Et alors, croyez-vous que, lorsqu'il se fait poisson dans la mer bleue, il hésite, ayant faim, à manger les poissons, ses frères ? Plus heureux que nous, quand il va devenir proie à son tour, il se fait très vite touffe de varech et rit dans sa barbe verte. Voilà pourquoi il est éternel.

M. DEL. — Et vous croyez vraiment avoir résolu l'honnête question posée ?

M. DESM. — Je l'avoue, vous m'avez fait dérailler avec votre Protée. C'est votre faute si nous avons tout doucement divagué. Et voilà que maintenant je ne suis plus du tout d'humeur à me mettre en peine de plus humbles arguments. Mais voyons, ne comprenez-vous pas

qu'il y eut de tout temps des malades, des fous, des criminels, et que leur nombre est proportionnel d'abord au nombre, ensuite à la densité de la population ? Je pense que vous avez lu les « Causes célèbres » ? Je pense que vous fûtes édifié par l'ingéniosité de ces criminels du bon vieux temps, celui qui finit avec le règne de l'horrifique Louis-Philippe ? On ne peut même pas dire que les crimes de jadis étaient plus régulièrement punis que ceux d'aujourd'hui. Deux ou trois assassinats heureux ne prouvent rien. De tout temps le meurtrier un peu moins bête que les autres échappa aux curiosités. Mais ce qui vous donne surtout l'impression que les crimes augmentent en nombre et en ingéniosité, c'est l'insistance, c'est le commentaire des journaux. L'un d'eux n'avait-il pas établi cette rubrique : « Le Crime du jour ? »

M. DEL. — Celui-là, il en inventait. Mais ne croyez-vous pas que justement cette insistance des journaux puisse déterminer au mal certains criminels hésitants ?

M. DESM. — J'ai quelquefois réfléchi là-dessus, mais sans résultat appréciable. Cette mauvaise influence des journaux n'est pas impossible. Elle n'est pas certaine. Il faudrait interroger là-dessus les criminels enx-mêmes. Il est bien évident

que c'est la seule classe d'hommes sur laquelle cette influence peut porter.

M. DEL. — Les jeunes gens ?

M. DESM. — Des jeunes gens déjà bien contaminés, peut-être.

M. DEL. — Et la peine de mort, n'était-elle pas un frein ?

M. DESM. — Encore une chose que j'ignore, mais cela serait bien peu conforme à la psychologie humaine. Quand le crime qui doit donner le bonheur est là, sous la main, la crainte d'un châtiment incertain est bien peu de chose. Quand on pendait les voleurs, ils n'abondaient pas moins que depuis qu'on les traite avec déférence. Toutefois, je reconnais que l'idée de passer quelques mois à Fresnes n'est pas très bien faite pour arrêter les mauvais désirs. En somme, neuf fois sur dix, le voleur trouvera dans la prison moderne une vie qui ressemble beaucoup à celle de l'ouvrier pauvre, sage et rangé. La chambre même sera plus confortable, plus propre, son atelier mieux aéré, sa nourriture peut-être plus saine et plus variée. Je ne suis pas, je l'avoue, philanthrope, c'est-à-dire ami du criminel. Je pense que la prison devrait être un enfer. Cela suppose, il est vrai, une justice impeccable

et peut-être une société plus que la nôtre clémente aux bonnes volontés.

M. DEL. — Avouez que si les criminels n'augmentent pas, c'est qu'ils y mettent de la mauvaise volonté.

M. DESM. — Mon cher, on n'est pas criminel à volonté. C'est un don, comme une bosse ou un pied-bot. C'est la bonne nature qui de la même main pétrit les hommes sociaux et les anti-sociaux ; comme de la même main aussi elle pétrit les cœurs loyaux et les traîtres, les hommes de génie et les idiots.

M. DEL. — Nous voilà dans une belle doctrine !

XXI

16 juillet.

Le Certificat.

M. DELARUE. — Est-ce que ça vous a beaucoup intéressé, le procès de cet ancien homme politique ?

M. DESMAISONS. — Moi ? Nullement. Il voulait un certificat de bonne conduite, il l'a obtenu, j'espère qu'il va se tenir un peu tranquille.

M. DEL. — Il voulait aussi un peu d'argent.

M. DESM. — Rien ne lave l'honneur comme un peu d'argent.

M. DEL. — J'approuve cela. C'est pratique. Soyons pratiques.

M. DESM. — Voilà donc un honnête homme, enfin ! Le jury l'a déclaré, que demandez-vous de plus ?

M. DEL. — Je ne demande rien, cher ami.

M. DESM. — Un honnête homme qui gagne quatre-vingt mille francs par an à écrire dans les journaux, ce qui est peut être la sorte d'honnête homme la plus rare qui soit. Nous autres, humble public, il nous reste à admirer tant de génie et tant de mystère.

M. DEL. — Je croyais précisément que le mystère était éclairci par le génie.

M. DESM. — Sans doute, et tout le monde tombe d'accord qu'un tel génie ne saurait être payé trop cher, mais il reste tout de même quelques petits points obscurs.

M. DEL. — Le génie a ses caprices.

M. DESM. — Rien n'est négligeable dans la psychologie d'un grand homme et ce sont justement les caprices qui permettent de comprendre un peu son caractère.

M. DEL. — A parler sérieusement, ces histoires

sont au-dessous de tout, et je regrette vraiment d'avoir fait une allusion qui ne peut nous induire qu'à des futilités.

M. DESM. — Et voilà les conducteurs d'hommes.

M. DEL. — Conducteurs de moutons !

M. DESM. — Bravo ! C'est un mot qu'ils oublièrent à l'audience. Mais ce n'est qu'un mot, car nous en sommes, malgré tout, de ces moutons qu'ils mènent. Ils nous forcent à nous occuper d'eux. Nous les regardons et ils ne nous voient pas. Ils nous bousculent pour se frayer un chemin à travers notre masse. Ont-ils besoin d'argent, ils le prennent dans notre poche. Si vous payez trop cher une course en automobile, c'est que le constructeur a dû verser à l'un de ces maîtres une élégante commission. Il ne se vend pas un camion, il ne se concède pas un tramway, sans que l'impudente main ne se tende et ne reçoive l'aumône opportune. C'est l'histoire de l'antique brigand espagnol. On sait que l'escopette se dissimule sous l'ample manteau, et l'on donne parce que l'on a peur.

M. DEL. — Peur de quoi ?

M. DESM. — Mais je vous l'ai dit : peur de l'escopette.

M. DEL. — Ce n'est pas une explication, cela,

M. DESM. — Il n'y en a pourtant pas d'autres.

M. DEL. — Tous brigands ! C'est trop, je ne le crois pas.

M. DESM. — Je ne le crois pas non plus. Ces brillants écumeurs sont rares, et bon nombre d'hommes politiques vivent une vie médiocre et parfois presque misérable. Ceux-là n'ont pas besoin de certificat.

M. DEL. — La vie médiocre, ce n'est pas un idéal. Auriez-vous une crise de moralisme ?

M. DESM. — Pas d'injures, hein ? Même en riant... Me croyez-vous capable de m'indigner contre l'homme d'Etat qui ferait le bonheur du peuple, travaillerait heureusement à la grandeur de sa patrie, — et mettrait parfois quelques millions chez son banquier ?

M. DEL. — Non, je ne vous en crois pas capable.

M. DESM. — C'est avec ces idées basses qu'on a empêché l'achèvement par la France du canal de Panama. Nous tenions les portes d'un monde.

M. DEL. — Non, non, je ne vous soupçonne pas... Calmez-vous.

M. DESM. — Il est vrai que je supporte mal le profiteur médiocre, dont l'activité inutile et absurde rôde partout et n'accomplit rien.

M. DEL. — Je crois que nous aurions fait bien

mauvaise figure dans le monde politique

M. DESM. — Pour moi, c'est assez probable. Ce n'est pas d'ailleurs un signe de supériorité. Je ne suis pas de ceux qui méprisent à tort et à travers les hommes politiques. Gouverner les hommes reste encore, à mon avis, l'idéal d'un homme.

M. DEL. — Il vaut mieux gouverner indirectement, en Eminence Grise.

M. DESM. — Peut-être, il doit y avoir dans cet état des joies sombres et profondes. Cependant, il y manquera toujours un élément, la responsabilité. Le pouvoir sans responsabilité, c'est l'amour sans résistance. De là l'ennui des tyrans. Quand on peut tout et qu'on ne craint rien, on n'ose même plus désirer. On se trouve dans la situation de ces héros de contes de fées, qui ne peuvent rêver sans que leur rêve aussitôt se réalise. C'est fastidieux. Il faut construire soi-même son rêve.

M. DEL. — Y aurait-il en vous, cher ami, un ambitieux caché ?

M. DESM. — Non, mais je comprends l'ambition de dominer. C'est pourquoi je me ris de ces petits dominateurs de coulisses dont l'ambition est satisfaite à faire croire qu'ils gagnent honnêtement quatre-vingt mille francs par an à écrire

dans les journaux la même prose éphémère que leurs confrères qui n'en gagnent que six. Si j'avais eu de l'ambition, elle aurait eu d'autres besoins que celui de passer à la caisse des fabricants d'automobiles.

M. DEL. — Eh! C'est quelque chose, c'est un commencement.

M. DESM. — Ne croyez pas cela. C'est une fin.

XXII

1er août.

Plages.

M. DELARUE. — Je viens vous faire mes adieux cher ami.

M. DESMAISONS. — Je m'attendais à cela. Toujours à Trouville?

M. DEL. — Hélas!

M. DESM. — Qui vous commande?

M. DEL. — L'habitude.

M. DESM. — Avez-vous l'intention de vous ennuyer beaucoup?

M. DEL. — Beaucoup, comme tous les ans, mais d'un ennui salutaire.

M. DESM. — L'ennui n'est jamais salutaire. Il déprime.

M. DEL. — Il repose.

M. DESM. — Tout le monde dit cela. Je ne le crois pas.

M. DEL. — L'ennui à Paris est terrible ; mais l'ennui est charmant, les pieds dans le sable.

M. DESM. — Avouez que vous n'aimez pas la mer.

M. DEL. — C'est bien pour cela que je vais à Trouville. Là, au moins, on lui tourne le dos, ou bien l'on se tapit derrière un épais rideau. Ne faut-il pas se garantir contre le soleil et le vent ? Ah ! les bonnes après-midi sous la tente. On se croirait au désert. Mais il y a des spectacles : les femmes montrent leurs jambes et les enfants leurs fesses, comme dans des tableaux de l'Albane. Je venais, cher ami, vous convier à ces joies.

M. DESM. — Comme tous les ans.

M. DEL. — Et, comme tous les ans, vous allez refuser.

M. DESM. — Pourquoi pas ? Je désire rarement revoir ce que je connais. Quand je me

mets à sortir, c'est en vagabond. J'irais vers des sites nouveaux.

M. DEL. — Y en a-t-il ?

M. DESM. — En réalité, non. En imagination, oui. C'est toujours la même chose, et pourtant ce que je n'ai pas encore vu, je l'aime pendant quelques heures. Quand mon imagination se rendort, il me semble que je suis là depuis des années, et je fuis. C'est très fatigant. Ma vraie vocation serait peut-être de ne jamais sortir de ma chambre, ainsi que l'homme rêvé par Pascal.

M. DEL. — Avez-vous toujours été ainsi ?

M. DESM. — Autrefois plus que maintenant. Je sens souvent, à l'heure présente, des impatiences. J'use à les feuilleter plus de livrets de chemins de fer, que le voyageur le plus effréné, et puis je reste là. Mon tour est fait.

M. DEL. — C'est économique.

M. DESM. — C'est triste. Croyez-vous que je n'envie pas ces gens heureux qui, dans les gares, hurlent après leurs bagages ? On dirait que les billets qu'ils serrent en leurs doigts vont leur ouvrir le palais des enchantements. Et pourtant leur famille les entoure et ils n'auront pas fait cinquante lieues qu'ils éprouveront la sensation de ne pas avoir bougé de place. Le vrai voyage,

ce serait le changement de personnalité, avec le souvenir.

M. DEL. — Mais le voyage donne cela, un peu.

M. DESM. — Un peu, au premier contact. Mais ensuite? Et puis, il y a des personnalités si tenaces qu'elles tiennent comme une peau. C'en est une.

M. DEL. — Vous réfléchissez trop. Moi, je vais vivre trois semaines à l'état de brute et je reviendrai tout rajeuni.

M. DESM. — Vous pouvez réellement cesser de penser.

M. DEL. — Réellement.

M. DESM. — Je ne sais pas si je vous plains ou si je vous envie.

M. DEL. — Enviez plutôt, cela me sera une flatterie.

M. DESM. — J'hésite.

M. DEL. — Allons, décidez-vous.

M. DESM. — Après tout, ne pas penser, c'est dormir. Rien de rare.

M. DEL. — Cela n'est pas cela, du tout.

M. DESM. — Cependant.

M. DEL. — J'entends un état où on ne perçoit que des sensations, et où on les perçoit successives et distinctes les unes des autres. C'est l'état qu'on suppose aux animaux, et dans lequel

vivent aussi, du moins je le croirais volontiers, la plupart des hommes.

M. DESM. — Un état où il n'y a plus de futur, où tout est au présent. Je l'ai éprouvé quelquefois. C'est agréable. Evidemment, si on pouvait en arriver là on aurait trouvé une sorte de bonheur. C'est la notion du futur qui gâte la vie des hommes. Or, moins ils ont de futur devant eux, plus ils y pensent. L'insolente jeunesse, qui a une longue route à parcourir, ne regarde même pas où elle met les pieds.

M. DEL. — C'est bien cela que je vais éprouver pendant un mois. Mais je serai mieux qu'un jeune homme, je serai un enfant. Vous enviez?

M. DESM. — Pas encore.

M. DEL. — Que vous faut-il donc ?

M. DESM. — Je voudrais penser, mais que cela fût agréable. Les raisonnements s'entrelaceraient avec une harmonieuse logique, s'avançant d'un pas rythmé vers la conclusion favorable. Il ne serait question ni de présent ni d'avenir, mais d'un temps intermédiaire qui contiendrait ces deux termes et en abolirait la contradiction.

M. DEL. — Et voilà. Cher ami, vous vous exaltez vers la pataphysique.

M. DESM. — La pataphysique est une belle chose pour les gens qui s'ennuient.

M. DEL. — Vous vous ennuyez ?

M. DESM. — Pas précisément, mais il y a des moments où j'éprouve un peu trop fort le sentiment de la profonde inutilité de toutes choses.

M. DEL. — Nous appelons cela neurasthénie. Depuis que Molière est mort, on ne se gêne plus.

M. DESM. — Ce gros mot ne m'est pas applicable.

M. DEL. — Tant mieux, mais je crois tout de même qu'un peu de vie dans les sables vous ferait du bien. Rien n'est mauvais pour la sensibilité, comme des mouvements de l'âme qui ne correspondent à rien. Venez à Trouville. Là, au moins, votre sentiment de l'inutilité de tout correspondra à quelque chose. Et alors, il sera reposant, étant logique. Vous raisonnerez sur cette matière avec une grande facilité et la conclusion, toujours favorable, se fera sous vos yeux. Vous n'aurez pas même la peine de la formuler. Elle coulera le long de vous, comme un ruisseau de sable. Vous fermez les doigts et vous en retenez assez pour vous satisfaire.

M. DESM. — C'est tentant.

M. DEL. — Et puis vous verrez des jambes, des forêts de jambes, pareilles à des forêts de jeunes bouleaux. C'est joli les jambes, et on n'en voit jamais à Paris. .

M. DESM. — Ah ! je comprends maintenant pourquoi vous allez sur les plages!

M. DEL. — ...

XXIII

16 août.

Le Sable.

M. DELARUE. — Avouez, cher ami, que vous vous ennuyez beaucoup moins que vous ne l'auriez cru.

M. DESMAISONS. — En effet, le sable, le sable..., je prends goût au sable.

M. DEL. — N'est-ce pas? On peut se vautrer.

M. DESM. — Ce qui est le plus beau dans le sable, c'est sa stérilité. Oui, j'ai fini par tirer du sable l'idée qu'elle contient. Ça valait le voyage.

M. DEL. — Il n'était donc pas stérile.

M. DESM. — Allez-vous jouer sur les mots? S'il n'était pas stérile, je n'en aurais rien tiré. Je sais ce que contient la terre, je ne savais pas ce que contenait le sable : rien.

M. DEL. — La stérilité, est-ce donc beau; plus beau que la vie ?

M. DESM. — C'est moins prétentieux. Cela n'a pas d'intentions, cela ne fait pas de vilains mouvements. Cela dort, cela rêve peut-être. Et puis c'est propre. D'où je conclus que la partie noble de l'univers, c'est le minéral. Le reste n'est que corruption.

M. DEL. — Voyons!

M. DESM. — L'eau aussi serait propre et noble, si elle était suspendue dans l'espace, mais il faut qu'elle repose, et elle repose sur le minéral. Alors, ces deux éléments s'empruntent des éléments hétérogènes à leur nature, et cela les rend malades. Conséquence : la vie. La vie est donc une maladie des éléments simples de notre triste globe.

M. DEL. — Voilà une belle physique.

M. DESM. — Elle n'aurait peut-être pas dégoûté Empédocle ou Pythagore. Cela me suffit.

M. DEL. — Les deux éléments vont bientôt se rencontrer. Le sable devient malade.

M. DESM. — Hein ?

M. DEL. — C'est-à-dire que la mer monte et qu'à la prochaine vague nous aurons peut-être les talons dans l'eau.

M. DESM. — Diable! alors il faut se relever?

M. DEL. — Je crois qu'il est temps.

M. DESM. — Vous êtes bien certain? Si le flot

s'arrêtait, j'aurais du regret d'avoir bougé, car je ne retrouverai pas une aussi belle position philosophique. Ma tête et mon corps se sont creusé un lit dans le sable, et je me sens plus à mon aise qu'une momie de chat sacré dans le désert de Lybie. Je ne bouge pas.

M. DEL. — Là, ça y est. J'en ai jusqu'aux genoux.

M. DESM. — Moi, un peu plus.

M. DEL. — Nous allons nous sécher au soleil.

M. DESM. — C'est ça, recouchons-nous.

M. DEL. — Non, il faut marcher.

M. DESM. — Seul, je me serais peut-être laissé ensevelir. Quelle solution élégante !

M. DEL. — J'ai pensé à cela, un jour, sur le petit Bé, mais un pêcheur qui rentrait m'a si bien secoué et tancé, me prenant pour fol, que j'ai filé devant lui, tout penaud, à travers les flaques. Se périr ! Non, il y a de trop jolies femmes sur la plage.

M. DESM. — Je me sens déjà sec. Allons de ce côté.

M. DEL. — Hé ! Philosophe.

M. DESM. — La parole non moins que la vision ou le contact, détermine le désir. Vous parlez de jolies femmes. Cela guide mes pas.

M. DEL. — Croyez-vous que je vous reproche

ce que j'éprouve moi-même? Ni votre philosophie, ni la mienne (qui se ressemblent) ne nous interdisent, je suppose, les spectacles agréables et les actes qui peuvent s'en suivre.

M. DESM. — Non. Pas d'hypocrisie. Si quelqu'une de ces demi-nudités nous inspire, nous tâcherons de leur plaire par les moyens convenables, et cela sera très bien.

M. DEL. — C'est évident.

M. DESM. — S'éloigner d'un plaisir, d'un vrai plaisir pour des motifs de morale, de vertu, de convenance, quelle sottise!

M. DEL. — Oui, qui ne se pratique qu'en paroles.

M. DESM. — C'est déjà un sacrifice que je réprouve. On est presque chrétien quand on s'incline devant l'hypocrisie chrétienne, et il ne faut pas être même presque chrétien.

M. DEL. — Croyez-vous que cette attitude soit du christianisme? Les anciens, mon cher ami, avaient comme nous leurs béjaunes.

M. DESM. — C'est assez juste, mais dès que le christianisme parut, il n'y eut plus que deux partis, les béjaunes et les autres, les chrétiens et les païens. Donc, j'ai raison aussi.

M. DEL. — Je le veux bien.

M. DESM. — Notez que je ne réprouve pas le

christianisme intégral, c'est-à-dire l'ascétisme. Il a sa beauté froide et cruelle. Ce qui me dégoûte c'est le pécheur, c'est ce chien qui sait qu'il ne faut pas manger le gigot, car la raclée est au bout, et qui le mange quand même, reçoit la raclée et recommence.

M. DEL. — La raclée n'est jamais qu'une médiocre pénitence.

M. DESM. — Oui, mais la raclée éternelle?

M. DEL. — Elle est loin.

M. DESM. — Alors, comment ne pas sentir l'absurdité d'une législation qui ne sert à rien?

M. DEL. — Elle en arrête quelques-uns.

M. DESM. — Les timorés. Ceux-là on peut les plaindre. Mais les pécheurs endurcis me font rire.

M. DEL. — Ces idées, allez, ont bien peu d'importance pour les hommes, qu'ils croient à la sainte Table ou la Table tournante, ou aux deux. Ils ne se laissent guider que par leurs sensations ou leurs intérêts financiers.

M. DESM. — Très bien, mon cher. C'est vous, aujourd'hui, le vrai philosophe, Cependant, je vous avertis qu'au point de vue de la liberté pratique, il est nécessaire de tenir tête par des paroles aux paroles adverses. Il ne faut accorder la liberté aux ennemis de la liberté que dans

la mesure où la liberté ne court aucun danger. Au moindre péril, il serait nécessaire d'arrêter leurs expansions, et même il est bon de devancer le péril. Voyez ce que les libéraux ont fait de la Belgique. Gouverner, c'est empêcher les hommes de « se ruer vers la servitude ».

M. DEL. — Cependant nous ne gouvernons pas. Alors.

M. DESM. — Nous ne gouvernons rien, pas même nos passions, et c'est l'état le plus heureux. Mais il nous est bien permis de donner des leçons au gouvernement.

M. DEL. — Des leçons inutiles.

M. DESM. — Sans doute, mais notre plaisir ?

M. DEL. — Je n'ai pas de plaisir à cela.

M. DESM. — Vous perdez. La chose sociale m'intéresse. J'aime, par exemple, à constater que les couvents se dénomment, à cette heure, *Maison sociale* ou *Pensionnat laïque*. Vous pas?

M. DEL. — Je trouve cela drôle !

M. DESM. — Drôle ! Mais c'est terrible. Cela démontre l'inutilité de tout, de tous les efforts, de toutes les lois..

M. DEL. — Cela m'amuse.

M. DESM. — Je ne dis pas que, d'un certain côté, ce ne soit comique, mais de l'autre ?

M. DEL. — Mon cher ami, je crois que vous

avez besoin de quelques sensations violentes, afin de faire mieux circuler votre sang et d'éclaircir un peu la tonalité de vos idées.

M. DESM. — C'est bien possible. Que me conseillez-vous, l'alcool, la volupté?

M. DEL. — Dosez,

M. DESM. — La proportion?

M. DEL. — Ah! Je vois que vous ne désirez rien, malheureux!

M. DESM. — Qui vous fait croire? Tenez, nous voici à l'Eden. Commençons par l'alcool. Ces sables, d'ailleurs, sont altérants.

M. DEL. — Je dois vous laisser, on m'attend.

M. DESM. — A tantôt?

M. DEL. — Non, à demain.

M. DESM. — Que de choses dans un mot? Mais cette astuce de me monter la tête, pour que sa disparition me soit agréable! Soit.

XXIV

1er septembre.

Chapeaux.

M. DESMAISONS. — Si nous restions encore une quinzaine?

M. DELARUE. — Comment vous, que j'ai eu tant de mal à faire partir!

M. DESM. — Précisément. J'ai une remarquable tendance à l'inertie. Difficile à mettre en mouvement, je m'arrête au plus tôt, et ne sens nul besoin de repartir. Partout où j'ai dormi, je me demande : Pourquoi ne pas rester ici, pourquoi remuer encore une fois?

M. DEL. — Il est vrai que l'on vit partout à peu près la même vie.

M. DESM. — Surtout quand on ne se mêle pas plus que nous au monde extérieur. Flâner sur le sable ou flâner dans sa chambre, la monotonie. au bout d'une semaine, est toute pareille, au moins pour la douceur que l'on trouve à cette habitude.

M. DEL. — Peut-être. Cependant, je pars.

M. DESM. — Vous n'allez pas me laisser tout seul ici?

M. DEL. — Vous penserez être chez vous, dans votre cabinet.

M. DESM. — Ce ne serait pas tout à fait la même chose, j'en conviens. Franchement, je crois que je ne serais pas longtemps à m'ennuyer.

M. DEL. — Dois-je prendre cela pour un éloge de mon esprit?

M. DESM. — Sans doute. Mais aussi de votre complaisance à m'écouter et à me contredire. Car j'aime par-dessus tout que l'on me contredise.

M. DEL. — Pourvu que l'on finisse par vous céder.

M. DESM. — Oh! je tiens de moins en moins à l'assentiment final.

M. DEL. — Votre combativité diminue.

M. DESM. — Non. Elle se raisonne. Ainsi, tenez, je viens de lire un discours de distribution de prix prononcé par M. Lavisse et je n'ai pas bronché. J'ai même constaté que cet académicien écrit un peu mieux que la plupart de ses confrères. Ses idées sont plates, mais son style est fleuri.

M. DEL. — Une prairie.

M. DESM. — C'est cela. Beaucoup d'herbe et et quelques pâquerettes. La chose se passe en Thiérache, dans un patelin qui se dénomme Nouvion et qui est peut-être un charmant paysage. Or, dit M. Lavisse, quand je reviens là, « il me semble être une figure égarée qui rentre, pour s'y reposer, dans son cadre retrouvé ». N'est-ce point joli ?

M. DEL. — Très joli, on en ferait un conte fantastique. Votre lecture n'a pas dû vous ennuyer.

M. DESM. — Connaissez-vous cet auteur?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Alors, il y a une nuance du médiocre que vous ignorerez toujours. Ça rappelle assez Mme de Genlis, d'autant plus que tous les deux débitent leurs puérilités avec une conviction admirable. Ils croient, cela est sublime, se mettre à la portée des enfants et ils ne se mettent, sans l'être eux-mêmes, qu'à la portée des sots. M. Lavisse n'a jamais acquis qu'une idée au bazar des idées, celle du progrès. Il vit là-dessus, il écrit là-dessus, il parle là-dessus depuis les premières lampes à pétrole qu'il a vues naître et dont il est demeuré tout ébloui. Pensez, dit-il, tout ému aux petits Thiérachois, pensez, mes enfants, à l'époque de ténèbres où l'on ne connaissait que la chandelle! M. Lavisse, qui est historien, sait que la civilisation du dix-septième siècle, qui a quelque valeur, fut une civilisation à la chandelle; il sait que les civilisations antérieures, la romaine et la grecque, aussi de quelque valeur, furent encore moins « éclairées » ; il sait tout cela, mais il ne le dira pas, car sa religion le lui défend. Où serait le progrès, Messieurs, si l'on admettait que tout est relatif et que les ténèbres de la chandelle furent pour Mme de Sévigné de féeriques illuminations?

M. DEL. — Mon cher, pour établir de tels rapports, il faut une autre intelligence que celle des Lavisse.

M. DESM. — Non, il ne faudrait que de la loyauté dans l'esprit, et les Lavisse n'en ont pas, parce qu'ils sont affiliés à une religion. Concevez-vous un chrétien qui rendrait justice au paganisme? Il ne serait plus chrétien. Les Lavisses qui admettraient la relativité du progrès ne seraient plus des Lavisses. Ils seraient des Gœthe ou des Flaubert, ou de leur école. Ils vivraient dans un autre monde. Notez maintenant une ironie du progrès que M. Lavisse est incapable de sentir. Cette même chandelle, perfectionnée sous la forme de bougie, est demeurée, jusqu'à l'électricité, le luxe suprême, l'éclairage des délicats.

M. DEL. — Il doit vanter aussi le pain blanc, comme un des signes les plus sensibles du progrès. Aucun Lavisse n'y manqua jamais.

M. DESM. — Notre Lavisse n'y manque point. Cette ironie-là lui échappe aussi que l'antique pain bis, délaissé par le peuple, se vend maintenant aux riches et au prix des gâteaux?

M. DEL. — Vous souvenez-vous comment, à propos du linge, Michelet, qui ne fut parfois

qu'un grand Lavisse, tomba dans le panneau du progrès ?

M. DESM. — Dites.

M. DEL. — Il célèbre quelque part, ainsi qu'un des grands monuments du progrès, l'époque où l'on commença à porter sur la peau des chemises de toile, et cela dans les mêmes années où les médecins imposaient la laine, la flanelle, comme premier vêtement.

M. DESM. — Ces contradictions sont d'autant plus amusantes que nul ne les voit. C'est au point que M. Lavisse qui déplore le temps des plumes d'oie, écrit peut-être avec une plume d'oie !

M. DEL. — Elle est devenue un luxe aussi, la plume d'oie, ou du moins un raffinement.

M. DESM. — J'avoue que je les aime, mais on n'en trouve plus guère.

M. DEL. — Je ne partage point ce goût, mais enfin on peut reconnaître que nous devons à la plume d'oie quelques chefs-d'œuvre.

M. DESM. — Je vous prêterai le discours de M. Lavisse. Il renferme encore plusieurs drôleries que j'ai oubliées. Vous verrez son couplet sur les chapeaux des « dames » de Nouvion-en-Thiérache, chapeaux dont l'élégance fait prendre en pitié le bonnet de dentelles des bonnes fem-

mes de jadis. Voyez-vous cela d'ici, les chapeaux de Nouvion-en-Thiérache? Voyez les albums de Huart. Les chapeaux! Mais on n'en voit pas, à Paris même, un sur mille qui ne fasse mal au cœur! Je pense que l'immuable bonnet était un bienfait pour les femmes de la campagne. Il leur épargnait le ridicule de ressembler à des perroquets en délire. Ce qui convient le mieux au commun des femmes et des hommes, c'est l'uniforme, car le goût personnel est presque aussi rare que la beauté. Une paysanne en costume de son pays ne fait jamais rire. Donnez-lui deux cents francs pour s'habiller à la mode de Paris, vous verrez quelle caricature!

M. DEL. — Il est en effet bien plat, votre Lavisse.

M. DESM. — On pourrait cependant tirer de belles choses de l'idée de progrès.

M. DEL. — Croyez-vous?

M. DESM. — Oui, en montrant qu'il n'est qu'un seul progrès, celui de la liberté : liberté de l'esprit, liberté des mœurs.

M. DEL. — C'est dimanche. Allons donc voir les chapeaux à Pont-Lévêque. Cela nous aidera à pénétrer dans le génie de M. Lavisse.

M. DESM. — Allons. C'est une bonne idée, et

puis je pense à autre chose : nous aurons quelque plaisir, je crois, à voir le pays où vécurent Félicité et Loulou.

M. DEL. — Loulou, il sera sur les chapeaux de ces dames !

XXV

16 septembre.

Le Retour.

M. DESMAISONS. — Eh bien, je sais une fois de plus à quoi servent les voyages, même les tout petits voyages : à goûter la joie du retour, à se retrouver tel que l'on était avant de partir, à se figurer que l'on n'a pas remué, que l'on a persisté à vivre, comme un arbre, à la même place dans la forêt humaine.

M. DELARUE. — C'est toujours cela. De quelque côté que vous le regardiez, le voyage n'est donc jamais indifférent.

M. DESM. — Je l'avoue, et je ne suis pas fâché de m'être absenté un peu. Paris m'est apparu plus frais, plus souriant et mon intérieur plus accueillant encore qu'aux pires jours d'hiver,

après la neige et le verglas. C'est en effet un résultat.

M. DEL. — Vous êtes méchant pour vous-même, vous feriez mieux de reconnaître que vous avez passé là-bas trois agréables semaines.

M. DESM. — Je n'en ai plus aucun souvenir.

M. DEL. — Cependant!

M. DESM. — C'est ainsi.

M. DEL. — Voyons!

M. DESM. — Aucun, vous dis-je.

M. DEL. — Vous ne savez plus si vous fûtes vers le nord ou vers le midi?

M. DESM. — Ni vers l'est ou l'ouest.

M. DEL. — Ni vers la montagne ni vers la mer?

M. DESM. — Heu!

M. DEL. — Un léger effort, et vous y êtes. Allons.

M. DESM. — Ne vous moquez pas de moi.

M. DEL. — C'est vous qui vous moquez. Quelle humeur!

M. DESM. — Depuis mon retour, excellente. Je n'ai pas été, de toute l'année, aussi heureux.

M. DEL. — Il n'y paraît guère.

M. DESM. — Vous voudriez me voir danser, comme David?

M DEL. — Cela serait plus gai.

M. DESM. — Cela serait trop gai.

M. DEL. —Puisque vous n'avez jamais été aussi heureux.

M. DESM. — Ma joie ne se traduit point par des gestes. Je me concentre.

M. DEL. — Cela se voit.

M. DESM. — Mais, vous ? Si nous parlions de vous ?

M. DEL. — Moi ? Le retour aussi m'est agréable, mais il ne me fait pas oublier tout le reste, je me souviens, et longtemps. Longtemps je garde un désir imprécis, mais tentateur, des paysages que j'ai quittés. Je refais mon voyage, je rouvre mon indicateur aux pages fripées et tout un mouvement de gares m'entoure,un bruit de trains sautant sur les plaques me sonne dans les oreilles.

M. DESM. — Et c'est tout?

M. DEL. — Ce n'est jamais tout. Mille détails me reviennent et me plaisent, même quand ils me furent dans la réalité désagréables. Ainsi, la bonne femme qui me bouscula si fort à Honfleur avec son panier de canards ! Eh bien, je lui pardonne. C'était une gaillarde.

M. DESM. — Vous étiez bien en colère.

M. DEL. — Tiens, vous vous souvenez de quelque chose?

M. DESM. — Oui, cela me revient, à mesure que vous parlez.

M. DEL. — Je continue donc. Je ne crois pas que j'oublie jamais le plaisir que me donna en ce même Honfleur, sur l'amas de cailloux qu'ils nomment peut-être une plage, l'adolescente qui se baignait en un si étrange costume de bain, avec son petit frère.

M. DESM. — Son costume était une longue chemise.

M. DEL. — Ah! Ah! Vous n'oublierez pas cela, non plus! Une longue chemise qui, je ne sais comment, se fendit tout du long. Le vent, quand elle revint, la faisait voltiger autour d'elle, car elle courait, par pudeur ou par froid, et elle nous apparut toute nue, toute rose, toute svelte, nymphe marine ingénue et rieuse. Le petit frère suivait en sautillant dans une culotte trop longue où il s'embarrassait. La fillette se retournait comme pour nous montrer toutes les faces de sa grâce impubère et le vent jouait avec le linge mouillé, qui claquait comme un drapeau autour du jeune corps sans honte. Cependant, quand elle nous aperçut, au coin de la petite hutte de douaniers, elle poussa un cri et s'engouffra sous l'ouverture.

M. DESM. — Et nous reprîmes le sentier qui

monte sous les charmilles. Oui, c'était joli. Vous avez raison, on ne peut oublier cela.

M. DEL. — Je la vois encore ramenant sur son giron un des pans de la chemise humide, ce qui découvrait sa hanche légère et tout le profil délicat.

M. DESM. — Et elle était si rose de l'aisselle aux jambes qu'on n'oserait jamais peindre une fillette d'une si tendre couleur.

M. DEL. — Que donneriez-vous pour que le hasard d'une promenade vous rendît la vision d'un pareil tableau?

M. DESM. — Beaucoup. Mais ce sont là des fortunes sans lendemain, des hasards, en effet. Ce que l'on voit d'ordinaire est prévu et même tout indiqué, tout analysé dans les guides.

M. DEL. — Vraiment? Et les deux jeunes femmes qui remettaient si maladroitement leurs bas, à Villers, renversées sur le dos à chaque mouvement et riant comme des déesses?

M. DESM. — Oui, c'était joli aussi, mais moins émouvant qu'à Honfleur.

M. DEL. — Plus excitant. Que ne fus-je un satyre en cette occasion!

M. DESM. — C'est un vœu qu'il n'est plus temps de faire, mon ami.

M. DEL. — Qui sait si le satyre n'eût pas été

bien accueilli? L'endroit était désert. Avec un peu d'audace...

M. DESM. — Une pièce d'or aurait peut-être suffi?

M. DEL. — Ne me gâtez pas une illusion.

M. DESM. — En quoi Jupiter lui-même usait de ce moyen. L'or est un lest avec quoi on fixe les désirs féminins, trop légers et instables.

M. DEL. — Oui, cela aurait pu faire, tout de même une jolie fin de journée.

M. DESM. — La fin se trouve toujours. Et, au fait, ne la trouvâtes-vous pas?

M. DEL. — Il est fâcheux que les chapitres de roman, dans la vie, se suivent d'une manière si illogique. Le même livre vous donne rarement le nœud et la conclusion.

M. DESM. — C'est peut-être notre logique qui est mal faite, et non la vie. Quand on est très jeune ou qu'on réfléchit moins, une idylle en deux tomes ne nous effraie pas. D'ailleurs, à cet âge, tous les tomes sont bons, même ceux que l'on commence par la fin.

M. DEL. — ...

M. DESM. — A quoi pensez-vous?

M. DEL. — Je les verrai longtemps tirant maladroitement sur leurs bas couleur de sable...

M. DESM. — Couleur de sable?

M. DEL. — Exactement.

M. DESM. — Je crois que vous rêvez. Les uns étaient rouges et les autres, noirs.

M. DEL. — Du tout, les uns beiges et les autres jaunes.

M. DESM. — Et voilà les souvenirs de voyage.

XXVI

1er octobre.

Morale de Café-Concert.

M. DESMAISONS. — Cela sera toujours ainsi, mon ami. Chaque fois que l'on fait intervenir la morale, il advient quelque chose de très malpropre, de très triste, de très nocif. La vie des nations, des groupes, des individus est une lutte contre la morale, c'est-à-dire contre le poison. L'homme tend vers la liberté, et il ne peut accepter de discipline que celle qui lui assure, au prix d'un assujettissement passager, un exercice plus agréable et plus complet de ce bien suprême. Toute discipline qui n'est point fondée sur la liberté est caduque, et c'est pour cela que la civilisation a toujours réussi à surmonter les

morales. Le jour où la morale triompherait, j'entends la morale chrétienne, vous auriez une société qui tomberait, avec une rapidité variable, en poussière ou en pourriture... Cependant, de quoi parlions-nous? Il me semble que j'ai légèrement oublié notre point de départ.

M. DELARUE. — Oui, vous vous lancez volontiers dans les généralisations. Un fait, et vous voyez tous les faits possibles, leurs conflits nécessaires et l'irrésistible conséquence. Nous parlions du café-concert et des règlements nouveaux qui sont en train de condamner à la misère ou à la prostitution de carrefour quelques milliers de chanteuses fortes ou légères, surtout légères. Y êtes-vous?

M. DESM. — On leur interdit, au nom de la morale chrétienne, la quête parmi les spectateurs.

M. DEL. — C'est cela même.

M. DESM. — Afin de préserver leur pudeur des pelotages furtifs et des trop précis compliments.

M. DEL. — Fort bien.

M. DESM. — Alors, cette ressource tarie, elles ont d'abord été enchantées, se disant : le tenancier de la boîte sera forcé de nous payer.

M. DEL. — Parfaitement.

M. DESM. — Et le patron a répondu : « Impos-

sible, je n'ai pas d'argent et si je doublais le prix des boissons, personne ne viendrait plus. Alors, je ferme. »

M. DEL. — Nous y sommes.

M. DESM. — Et les petites chanteuses pailletées, les grosses aussi, demeurent sur le pavé, seules avec leur pudeur.

M. DEL. — Telle est la question.

M. DESM. — Mais la morale triomphe. Et quand la morale triomphe, il se passe des choses très vilaines.

M. DEL. — Le fil est renoué. Parfait.

M. DESM. — D'avoir repassé cette histoire, cela me l'a fait voir sous une autre lumière. Ne serions-nous pas en plein dans le temple de la Bêtise?

M. DEL. — Cela se pourrait fort bien, car la pudeur des femmes de café-concert...

M. DESM. — Elles ont leur pudeur, comme toutes les femmes, comme toutes les femelles, car c'est une loi de nature que la pudeur sexuelle, mais je ne pense pas qu'elles puissent être choquées d'un mot leste, puisque leur métier est d'en débiter ni d'un jeu de main un peu appuyé, puisque leur rôle est précisément de pousser des paroles aux actes et même d'esquisser publiquement les gestes qui se poursuivront dans l'om-

bre. Si elles ne vivent pas nécessairement de faire l'amour, elles vivent de provoquer à l'amour. Elles sont la cantharide, qui se présente sous la forme d'un bonbon. On sait ce qu'il y a sous leurs paillettes et leurs papillons brodés, et d'ailleurs elles en cachent le moins possible. C'est un métier qui n'est point malhonnête, puisque c'est le métier même de la femme. Si la mondaine le fait avec plus d'élégance, la chanteuse de café-concert le fait avec plus de franchise et moins de préjugés. Que peuvent-ils attoucher, d'ailleurs, les buveurs qui frôlent l'étoile dédorée ? La baleine d'un corset, la jupe renforcée sur la hanche? Ils mettent quelque monnaie dans la soucoupe, et cela est bien naïf. Quant aux mots qui se peuvent prononcer à cette occasion, on les connaît tous et je n'en vois pas un, même le plus vif, qui puisse choquer cette habituée des gaudrioles. Vous savez ce qu'on chante en ces endroits, vous vous souvenez des couplets que nous entendîmes au Havre ?

M. DEL. — Je me souviens même de la mâtine qui les lançait à un peuple ivre de luxure. Si celle-là avait fait la quête, la quête eût été tumultueuse.

M. DESM. — Cela allait loin, aussi loin de la morale qu'on peut le désirer, et c'était charmant.

M. DEL. — Oui, très agréable, vraiment.

M. DESM. — Et c'est dans ce monde chantant et ballant que l'on veut jeter cette grosse oursonne qu'on appelle la morale!

M. DEL. — Il y a un autre point de vue. On a dit que ces quêtes marquaient peu de dignité.

M. DESM. — Sans doute, et c'est le seul point presque défendable du règlement. Cependant, je crois qu'il faut laisser les personnes juges de la dignité de leurs propres actes, puisqu'il ne s'agit que de cela. Même en ces petites choses, ne touchons pas à la liberté. Et puis les usages sont presque toujours fondés sur une nécessité. Vous avez-vu le résultat de l'interdiction, quatre mille personnes dans la misère? Cela est à considérer.

M. DEL. — A bien peu d'exceptions près, le spectacle qu'elles peuvent donner est si misérable ! Il vaudrait peut-être mieux, même au prix de quelque souffrances passagères, que les cafés-concerts, ou bien disparaissent, ou bien s'élèvent à quelque esthétique.

M. DESM. — Je suis de votre avis, pourvu que la question soit examinée en dehors de toute préoccupation morale.

M. DEL. — C'est entendu.

M. DESM. -- Le café-concert est assurément

très bas, mais il restera tel tant que, pour respecter sa destination, il laissera la prédominance au chant. Le chant qui n'est point parfait est une souffrance pour qui a un peu de goût. Des danses, même médiocres, seraient beaucoup moins pénibles, et quelques jolies filles, en robe diaphane, suffiraient même pour leur donner une petite valeur esthétique. Je crois que le nu, le nu chaste, voilé d'une gaze flottante, n'est jamais un mauvais spectacle. Il donne au peuple un respect de lui-même qui n'est pas sans avoir une valeur sociale. Le christianisme a vraiment trop enseigné le mépris du corps humain. Il faut maintenant apprendre aux foules qu'il n'y a rien de plus noble, et, quand cela est beau, rien de plus beau. Le cinématographe déploierait ensuite l'image des grands spectacles de la nature et nous verrions peut être diminuer l'empire malsain de la gaudriole. Mais chez le peuple, l'éducation de l'œil est très en retard sur l'éducation de l'oreille. Le bruit lui agrée et les couleurs le laissent insensible, ainsi que les formes.

M. DEL. — Deux choses surtout sont odieuses au café-concert : la grivoiserie et le sentimentalisme.

M. DESM. — Il n'y a de spectacles propres que ceux qui suscitent l'émotion ou l'admiration.

XXVII

16 octobre.

La Carte d'Europe.

M. DESMAISONS. — Eh bien, voilà de bonnes nouvelles pour les géographes?

M. DELARUE. — Quoi donc ?

M. DESM. — Justus Perthes exulte.

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — Et Schrader se gondole.

M. DEL. — ?...

M. DESM. — Vous ne comprenez pas ?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Vous savez pourtant que l'on va remanier la carte d'Europe.

M. DEL. — En effet. Les Balkans s'agitent.

M. DESM. — Mais sérieusement.

M. DEL. — Croyez-vous?

M. DESM. — J'en suis certain.

M. DEL. — On nous a conté cette histoire si souvent!

M. DESM. — C'étaient des histoires de printemps. Aujourd'hui c'est une histoire d'automne.

La situation est grave et les planches de cuivre sont déjà à la gravure.

M. DEL. — Et il va se passer ?

M. DESM. — Une nouvelle édition des Atlas les plus en vogue.

M. DEL. — Profiteront-ils de l'occasion pour améliorer leurs médiocres cartes ?

M. DESM. — Je l'espère, mais la question n'est pas là.

M. DEL. — Cependant, c'est un point de vue.

M. DESM. — Je ne le nie point, cher ami, mais l'aspiration des peuples, les coupons des actionnaires, l'uniforme des douaniers, la couleur des drapeaux, comptez-vous ces choses pour rien ? On voit bien que vous n'êtes pas Bulgare.

M. DEL. — Vous employez des mots honnêtes. Merci.

M. DESM. — Ils vont avoir un tzar.

M. DEL. — Les Bougres?

M. DESM. — Précisément. Cela nous en fera deux, avec celui qui s'est fait bénir de ses nombreux peuples.

M. DEL. — C'est beaucoup.

M. DESM. — Oui, il semble qu'il y en avait assez d'un, de par le monde, mais cela fera tant de plaisir à Ferdinand.

M. DEL. — Soit, il ne faut pas trop contrarier

les enfants. Je prévois cependant que dès qu'il sera tzar, Ferdinand aura envie de la Macédoine, et que cela fera de la peine aux Grecs, ces autres enfants. Comment sortirons-nous de là ? Et les Jeunes Turcs, qui tettent encore les mamelles de la liberté, va-t-on les laisser dépouiller ainsi ? Car l'Autriche s'en mêle, et la Serbie pourrait bien se jeter dans la danse, non moins que le petit Monténégro, si drôle avec ses grandes moustaches.

M. DESM. — Vous avez raison. Nous n'en sortirons jamais. Pourtant, de quoi parler ? Il est de notre devoir, comme à tout bon Français, de résoudre en quelques vives paroles la question d'Orient.

M. DEL. — C'est évident.

M. DESM. — Avez-vous acheté une carte du théâtre des opérations ?

M. DEL. — Pas encore.

M. DESM. — Hâtez-vous.

M. DEL. — Hélas !

M. DESM. — Cela veut dire ?

M. DEL. — Que je n'arrive pas à m'intéresser bien cordialement à ces anecdotes orientales.

M. DESM. — Hélas !

M. DEL. — Vous non plus ?

M. DESM. — Pas beaucoup. Pourtant, cela

nous change un peu de la question de l'antimilitarisme.

M. DEL. — Ils m'amusent, ces gaillards, avec leurs idylliques imaginations.

M. DESM. — Ils me navrent, car enfin leur bêtise est aiguë. Il ne s'agit point, à ce moment de l'histoire et, en ce qui nous concerne, d'être ou de n'être pas soldat. Il s'agit d'être soldat français ou soldat allemand.

M. DEL. — Sans doute, mais ne peut-on supposer que les antimilitaristes allemands...

M DESM. — Il ne s'agit point de supposer. Pour admettre ce mouvement en France, il faudrait être certain qu'il se déroule en Allemagne un mouvement parallèle, aussi fort, aussi profond. En avez-vous la certitude?

M. DEL. — Permettez, je ne prends point parti, j'observe, et je me dis seulement qu'il serait curieux que d'obscurs ouvriers eussent raison contre les politiciens patriotes.

M. DESM. — Je ne souhaite point de devenir Allemand.

M. DEL. — Ni moi, je pense.

M. DESM. — Alors, soyons raisonnables. Vous iriez couper, vous, dans la fraternité des peuples ?

M. DEL. — Elle est désirable.

M. DESM. — L'histoire vous en donne-t-elle des exemples ?

M. DEL. — Il y a commencement à tout.

M. DESM. — Ne vous servez pas de ces trop commodes aphorismes, quand il s'agit précisément de faits strictement liés aux faits anciens et dont nulle force ne peut les disjoindre. Il n'y a de commencement à rien, voilà la vérité, et c'est bien de l'orgueil à l'homme de vouloir rompre la chaîne des événements. Comme s'il n'en faisait point partie lui-même ! Notez que, par sentiment, je suis antimilitariste, mais je ne puis l'être par raison.

M. DEL. — Si tous les sentiments étaient universellement d'accord ?

M. DESM. — Cela ne suffirait pas encore à assurer la paix universelle. La situation du faible devant le fort sera toujours celle de l'agneau devant le loup. Il ne faut point tenter les appétits.

M. DEL. — Toutes les idées sont fécondes, disait Renan, hormis les idées raisonnables.

M. DESM. — Mais précisément l'idée de la paix universelle semble à ceux qui la professent une idée raisonnable.

M. DEL. — Mais vous jugez qu'en réalité elle ne l'est pas, et c'est pour cela que vous la reje-

tez. Si vous acceptez le mot de Renan, vous êtes battu.

M. DESM. — Je ne crois pas que vous ayez cité Renan exactement. N'a-t-il point dit, plutôt : « Tout est fécond, hormis le sens commun. » Cela serait assez différent. Renan était trop attaché à la raison pour en faire si bon marché. Ensuite, les idées générales, même justes, ne me serviront jamais de guide. Je raisonne d'après les faits connus et vérifiés, non d'après des opinions. Renan, après tout, a peut-être dit là une bêtise ? Ce serait à voir.

M. DEL. — Le bon sens commnn est plat. Il a le ventre creux. Il est eunuque.

M. DESM. — Oui, si vous entendez par sens commun la moyenne des opinions. Non, si vous lui attribuez la signification de raison humaine.

M. DEL. — C'est ici comme de la question d'Orient, nous n'en sortirons jamais.

M. DESM. — J'en ai peur.

M. DEL. — Retournons à la carte d'Europe.

M. DESM. — C'est cela, et vous y trouverez de beaux arguments pour la paix universelle.

M. DEL. — Comment cela ?

M. DESM. — En comparant de siècle en siècle la place des peuples et des frontières.

M. DEL. — Cela c'est le passé, et je songe à l'avenir.

M. DESM. — Vous aussi ?

M. DEL. — Quand il fait beau temps.

XXVIII

1er novembre.

Education.

M. DELARUE. — C'est une belle chose que la géographie, je l'avoue! Ainsi, tenez, j'ai passé toute une matinée sur les cartes d'un atlas historique, et cela m'a plus instruit que tous les livres. Avec un tel atlas, on n'apprend pas l'histoire, on la voit. Pourquoi ne l'enseigne-t-on pas d'après cette méthode dans les collèges, les écoles?

M. DESMAISONS. — Hein?

M. DEL. — Ai-je émis une idée déraisonnable?

M. DESM. — Tout à fait déraisonnable.

M. DEL. — Ah!

M. DESM. — C'est ainsi.

M. DEL. — Expliquez-vous.

M. DESM — Mon ami, si l'on enseignait d'a-

près des méthodes sensées, non seulement la géographie, mais tout le reste, le cycle des études secondaires serait complet en cinq ou six ans. Que deviendraient les professeurs, que deviendraient les parents, si les lycées ne renfermaient plus aucun enfant de plus de quatorze ans ? Vous voulez donc révolutionner à la fois la famille et l'Université?

M. DEL. — Je ne comprends toujours pas.

M. DESM. — Croyez-vous, par hasard, que les programmes, les célèbres programmes, aient jamais été rédigés pour les enfants?

M. DEL. — Cependant...

M. DESM. — Croyez-vous que ce soit pour leur bonheur que les enfants sont clos pendant huit ou dix ans dans les internats ?

M. DEL. — Cependant...

M. DESM. — Les familles n'ont guère qu'une idée : se débarrasser de leurs enfants le plus tôt et pour le plus longtemps possible. L'Université, profitant de ce bon vouloir, rédige un programme de huit, dix, douze ans. Elle en rédigerait de cinquante ans, si l'on si prêtait un peu. N'est-elle pas arrivée déjà à maintenir sur les bancs, oui, sur les bancs, jusque vers la trentaine, plus ou moins, les candidats aux plus hauts grades? Les méthodes lentes, confuses, sont merveilleu-

sement adaptées à un pareil système. Avez-vous admiré, puisque vous parlez de géographie, qu'il y ait des géographies pour la huitième, la septième, la sixième et ainsi de suite jusqu'à ce que les écoliers, ayant décidément la barbe et les idées trop longues, on se décide à les lâcher par les brasseries? Que de géographies! J'en ai vu la collection. C'est admirable. La première année on apprend ce que c'est qu'une île, ce que c'est qu'un volcan. M. Foncin ne dévoile qu'à bon escient le Vésuve et il faut voir les précautions raffinées avec lesquelles il lâche successivement les cinq parties du monde! Il est un âge pour apprendre l'existence de l'Amérique et un autre auquel, sans danger, on peut acquérir la notion de l'Asie. Songez qu'il existe des livres de géographie ainsi énoncés : L'Europe sans la France!

M. DEL. — Enorme!

M. DESM. — Pratique. M. Foncin sait bien ce qu'il fait, et tous les autres Foncins, car ils pullulent, cette méthode du découpage géographique étant à la fois aisée et lucrative. La France, c'est pour l'année suivante. On obtient alors la France sans l'Europe. Plus tard on essaie de rassembler les morceaux du jeu de patience, on les recolle comme on peut. Notez que l'histoire s'enseigne à côté, de sorte qu'on obtient une géo-

graphie abstraite, vide de tout contenu historique ou stable, et une histoire qui ne se passe nulle part, qui évolue dans les espaces infinis.

M. DEL. — Ils n'ont pas l'esprit très synthétique.

M. DESM. — Non, pas beaucoup. Mais croyez qu'ils ne songent ni à l'analyse, ni à la synthèse. Ils suivent le programme, et le programme est ordonné pour satisfaire les familles. Elles le sont, dès que débarrassées de leur progéniture, elles savent aussi qu'on occupe sa jeune activité à d'honorables et innocentes études.

M. DEL. — Vous n'exagérez pas un peu?

M. DÉSM. — Je généralise voilà tout. Mais l'examen des exceptions empêche de résoudre les problèmes. Et c'est encore un problème que nous allons résoudre, n'est-ce pas?

M. DEL. — Quel problème?

M. DESM. — Celui de l'éducation.

M. DEL. — Oh! non, je vous en prie.

M. DESM. — Il est pourtant fort à la mode.

M. DEL. — Cela m'est égal.

M. DESM. — Il est fondamental.

M. DEL. — Je n'en doute pas, mais...

M. DESM. — L'avenir de la patrie en dépend.

M. DEL. — Croyez-vous ?

M. DESM. — On le dit.

M. DEL. — Dans ce cas, je me résigne. Il ne sera pas dit que je me serai dérobé à l'étude...

M. DESM. — A la solution.

M. DEL. — A la solution d'un problème dont dépend l'avenir de la France.

M. DESM. — A la bonne heure.

M. DEL. — Commencez, cher ami.

M. DESM. — Après vous, cher ami.

M. DEL. — Hein!

M. DESM. — Quoi donc!

M. DEL. — C'est que je n'ai pas beaucoup d'idée sur la question.

M. DESM. — Moi, j'en ai une.

M. DEL. — Bravo! Dites.

M. DESM. — Eh bien voilà. Le premier article de mon programme serait la suppression pure et simple de tous les livres élémentaires. Si j'avais un enfant à instruire et qu'il sût lire et, qu'il s'agisse par exemple de l'histoire de France, je le lancerais tout d'abord dans Michelet. Je ferais soigneusement abstraction de tous les manuels de première, deuxième, troisième années, de tous ces petits guide-âne dont les auteurs, pour se mettre à la portée des intelligences enfantines, font assaut de puérilité. Il se trouverait, à sa première rencontre, face à face avec un grand écrivain, un grand évocateur des civilisations,

et je crois que mon élève garderait éternellement le souvenir de cette confrontation avec le génie. Quoi, j'ai à mes ordres, comme éducateurs, les éducateurs même de l'humanité, et j'irais choisir des régents de collèges aux idées étroites, au style humble, aux manières douteuses?

M. DEL. — Mais votre enfant comprendrait-il Michelet?

M. DESM. — Pourquoi pas? Il comprend bien Jules Verne. Il comprend bien Walter Scott. J'ai lu, à huit ans, des Chroniques de l'histoire de France que je n'ai jamais relues, et j'en vois encore tous les personnages. Il y avait, il est vrai, des images. J'approuve les images, j'en voudrais beaucoup, et des plus belles, des plus exactes.

M. DEL. — Il y a du vrai, dans ce que vous dites. Et puis, comprendre! On apprend à comprendre.

M. DESM. — C'est peut-être même tout le bénéfice d'une bonne éducation.

M. DEL. — On ne retient bien que ce qu'on a appris à la fois difficilement et avec passion.

M. DESM. — C'est pourquoi il faudrait proscrire le livre élémentaire, le livre qui prépare d'avance toutes les bouchées. Il faut mordre à même le pain.

M. DEL. — Savez-vous que c'est une idée, cela, une vraie idée?

M. DESM. — Je l'espère bien, et qu'elle n'en restera pas là.

XXIX

16 novembre.

L'aérobus.

M. DESMAISONS. — Alors, vous aussi, vous voulez aller « dans le ciel »?

M. DELARUE. — Pourquoi pas ?

M. DESM. — En quoi serez-vous « dans le ciel », quand vous traverserez l'air à cinquante mètres de hauteur?

M. DEL. — Mais il me semble...

M. DESM. — Y serez-vous plus qu'au sommet de la Tour Eiffel ?

M. DEL. — Non sans doute comme hauteur, mais comme liberté, comme allègement, oui.

M. DESM. — Je le veux bien. On ne conteste pas des sensations, surtout quand elles sont imaginaires, quand elles sont futures. Mais après?

M. DEL. — Après, je ne sais pas. On volera. N'est-ce point quelque chose ?

M. DESM. — Cela peut amuser une fois ; ensuite on s'y fera et cela semblera banal, ou énervant. Croyez-vous que M. Wright s'amuse beaucoup ?

M. DEL. — Cela ne doit pas être très drôle de tourner en rond autour d'un champ, mais quand il voudra s'élancer à travers les espaces, quelle ivresse !

M. DESM. — Voyons, prenez-vous l'invention au point de vue pratique ou au point de vue théorique ?

M. DEL. — Je ne suis nullement mécanicien. Je me mets au seul point de vue pratique, et je me réjouis d'être bientôt affranchi de la terre et de ses bruyants et sales moyens de locomotion.

M. DESM. — Vous êtes plaisant.

M. DEL. — Et pourquoi donc ? Vous devez être de ceux qui ont nié l'avenir de l'automobilisme.

M. DESM. — Certes, et qui le nient encore.

M. DEL. — Vraiment, c'est trop fort !

M. DESM. — Mon cher, considéré comme un auxiliaire du chemin de fer, l'automobile est un petit progrès, qui n'est point, dans tous les cas, sans valeur. Considéré en soi, c'est un recul.

La grande limousine, que vous voyez passer avec envie, c'est la berline de voyage du temps de M. de Talleyrand. Berline rapide, mais berline. L'autobus, que vous voyez également passer, mais sans envie, je pense...

M. DEL. — En effet.

M. DESM. — C'est, à la ville, l'ancien omnibus, encore un peu moins confortable ; c'est, à la campagne, la vieille diligence gravissant les côtes avec plus d'entrain. L'automobile eût été un progrès social en 1820 ; après les chemins de fer, c'est une régression.

M. DEL. — Si vous le prenez ainsi, je ne dis pas. Mais l'utilité sociale est-elle tout ?

M. DESM. — A peu près, car il y a bien des chances pour qu'elle soit aussi l'utilité individuelle. Profitez-vous beaucoup des limousines de quarante chevaux ?

M. DEL. — Je les connais de vue.

M. DESM. — Les possesseurs de ces limousines profitent-ils aussi des chemins de fer ?

M. DEL. — Assurément.

M. DESM. — Concluez.

M. DEL. — Il est certain que le chemin de fer est social et que l'automobile est particulariste.

M. DESM. — C'est tout à fait cela. Eh bien, l'aéroplane sera encore bien plus particulariste

que le chemin de fer. Le nombre de ses passagers sera toujours très limité.

M. DEL. — Je le crois aussi.

M. DESM. — Mais je vous concède l'aérobus à cent kilomètres à l'heure et à quatre ou cinq passagers.

M. DEL. — Fichtre ! Je n'en demandais pas tant.

M. DESM. — Attendez la suite, c'est-à-dire, calculez vous-même ce qu'il faudra d'aérobus pour transporter du Havre à New-York les trois cents passagers de luxe qu'emporte un grand transaltantique.

M. DÉL. — Inutile.

M. DESM. — Comprenez donc que l'aéroplane ne sera qu'un nouveau privilège accordé aux riches. Invention mécanique très belle, mais, dans la pratique, si elle l'atteint jamais, invention anti-sociale.

M. DEL. — Faudrait-il donc arrêter toutes les inventions qui ne doivent pas être d'une utilité universelle ?

M. DESM. — Je n'ai rien dit de tel. Je conseille seulement au peuple, dont nous sommes par la médiocrité de nos ressources, de ne pas s'enthousiasmer pour une merveille dont il ne connaîtra jamais que par ouï-dire les beautés. Je con-

seille aussi à ceux qui écrivent de ne pas laisser croire que cinq ou six milliers d'aéroplanes filant au-dessus de l'Europe puissent faire changer une cheville au vieux bateau de la civilisation. Au point de vue du bonheur humain, qui est le mien, l'avenir aéroplanique me semble tout à fait insignifiant. Et même si les plus chimériques rêves des Jules Verne, des Wells et des Robida se trouvaient accomplis, nous aurions toujours à vivre la même vie. Si une invention mécanique doit un jour bouleverser le monde, elle ne point pas encore.

M. DEL. — Tout ce que vous dites est raisonnable, mais ne m'enlève rien de mes illusions. Laissez-nous nous amuser, que diable !

M. DESM. — Oui, je me sens quelquefois trop raisonnable. Je ne participe pas assez aux rêveries populaires. Mon organisation physiologique fait que je vis mal dans l'avenir. Le présent est pour moi tout; il contient le passé aussi bien que le futur et ce qui fut ne m'intéresse, ni ce qui sera, qu'autant que mon présent n'en est point troublé. Avec vos plaisirs futurs, vous me gâtez mes plaisirs de la minute. J'ai besoin de vivre au moment le meilleur de la civilisation, et vous venez me dire que ce moment gît dans les temps que je ne verrai pas !

M. DEL. — Quel égoïsme !

M. DESM. — Cher ami, c'est avec de solides égoïstes qu'on fait les solides nations, et les humanités heureuses sont celles qui accomplissent leurs vies sans se soucier des lointaines possibilités. Il n'est pas nécessaire que tout le peuple soit en état de constante insurrection intellectuelle. Un boulanger suffit pour mille habitants, qui n'ont qu'à manger le pain et n'ont pas besoin de savoir comment il se fait. Les inventions à grand fracas, quand elles se multiplient trop, compromettent l'équilibre humain. On s'habitue à vivre dans le devenir, qui est presque toujours l'impossible, et la beauté du présent échappe aux sensibilités trompées, qui la dédaignent. Sans doute, il faut, à moins de déchoir, que l'humanité travaille à se surmonter sans cesse, mais ni tout le monde n'est appelé à ce labeur, ni tout le monde n'est même appelé à le comprendre. C'est pourquoi, les nouvelles quotidiennes de l'aéroplanie surexcitent les cervelles populaires sans aucun résultat pour elles qu'une fièvre vaine. J'entendais l'autre jour blâmer violemment l'Etat de racheter les chemins de fer de l'Ouest au moment où les aérobus allaient rendre les chemins de fer ridicules et surannés. Un journaliste, d'ailleurs, lui donnait

raison le lendemain en publiant sérieusement un tableau des distances aéroplaniques. Lyon, mon cher, est à 6 h. 30 de Paris en aéroplane et Toulouse à 9 h. 35. Hein ?

M. DEL. — Des mots en l'air.

M. DESM. — En effet, des mots en l'air, des mots en l'air.

XXX

1er décembre.

Les Patries.

M. DESMAISONS. — Vous avez eu peur de la guerre, ces temps derniers ?

M. DELARUE. — Un peu, je l'avoue.

M. DESM. — Des gens affirment qu'elle est inévitable, et qu'un jour ou l'autre...

M. DEL. — Ne me dites pas cela.

M. DESM. — Enfin, vous croyez-vous entré dans l'ère de la paix universelle et définitive ?

M. DEL. — Non, il n'y paraît pas. Cependant...

M. DESM. — Cependant vous espérez.

M. DEL. — Cependant j'espère.

M. DESM. — Oui, c'est un système.

M. DEL. — Ce n'est pas un système, c'est un sentiment.

M. DESM. — Aïe !

M. DEL. — Je suis égoïste, donc pacifique.

M. DESM. — Je vous sais encore gré de ne point dire pacifiste.

M. DEL. — Puisqu'il s'agit d'un sentiment et non d'un système.

M. DESM. — En effet.

M. DEL. — J'espère, je désire, voilà tout.

M. DESM. — C'est inoffensif.

M. DEL.—Cela ne signifie pas que je sois dénué de toute agressivité.

M. DESM. — Je ne le sais, je vous connais. Vous êtes capable de rendre les coups qu'on vous porte et même de frapper le premier.

M. DEL. — Quand on m'énerve, oui.

M. DESM. — Et vous appelez cela être pacifique ? Tolstoï vous convaincrait aisément d'incohérence. Le vrai pacifique reçoit les coups sans les rendre et supporte selon sa qualité, c'est-à-dire pacifiquement, les injures les plus humiliantes, les provocations les plus cruelles.

M. DEL. — Je ne suis point au-dessus de la nature humaine, ni au-dessous. Que diable ! Je réagis.

M. DESM. — Alors, vous avez approuvé l'attitude de M. Clemenceau?

M. DEL. — Entièrement.

M. DESM. — Vous êtes donc patriote?

M. DEL. — Il le faut bien.

M. DESM. — Cela n'est pas nécessaire. Vous auriez du contraire d'illustres exemples.

M. DEL. — Et vous?

M. DESM. — Voyez-vous, l'agressivité!

M. DEL. — Enfin, répondez.

M. DESM. — Heu! Heu!

M. DEL. — C'est-à-dire?

M. DESM. — Le mot me gène. On a l'air de vouloir reprendre l'Alsace-Lorraine pour en faire cadeau à M. Barrès. Les patriotes ont tué le patriotisme. Ils ont fait pis, ils l'ont rendu ridicule. Tels les gens qui louangeant la vertu à tout propos, la font prendre en dégoût. La vertu n'est belle que si on n'en parle pas. La chasteté n'est chaste que dans le silence. L'amour n'est grand que dans l'inconscience de sa grandeur. Ils ont fait du patriotisme une profession, et ils s'étonnent que d'autres, à leur tour, en aient fait une de l'anti-patriotisme? Je les renvoie dos à dos. Je ne marche ni avec les uns, ni avec les autres.

M. DEL. — Voilà qui est bien dans votre caractère.

M. DESM. — Détrompez-vous. J'ai toujours une opinion quand il s'agit d'une question positive.

M. DEL. — Alors?

M. DESM. — J'ai un sentiment très vif de ma nationalité.

M. DEL. — C'est jouer sur les mots.

M. DESM. — Je réponds comme vous : Il le faut bien.

M. DEL. — Expliquez-vous.

M. DESM. — Mon cher ami, nous ne connaissons la plupart des choses que par des mots qui les expriment ou qui les qualifient. Or, les mots s'usent, se détériorent, se déconsidèrent, s'encanaillent, et notre connaissance suit la même pente que les mots eux-mêmes. Donc, pour maintenir un équilibre constant entre les mots et les idées, il faut, de temps à autre, renouveler le matériel du vocabulaire. Quelquefois le mot nouveau sera inférieur à l'ancien en beauté verbale; quelquefois même il nous paraîtra presque barbare. N'importe, il faudra faire violence à notre délicatesse et l'adopter franchement, au moins dans la conversation et les littératures cursives. Le mot nationalité a d'ailleurs un avantage sur le mot patrie, c'est qu'il est purgé de tout

contenu sentimental. Etre Français, Anglais, Italien, c'est participer à un état de fait qui peut être considéré pratiquement comme inébranlable. Il suffit d'exprimer une de ces qualités évidentes pour parer à toute contradiction. Nous rétablissons du coup l'égalité entre patriotes, non-patriotes ou anti-patriotes. Les uns et les autres vivent dans une nationalité comme dans une peau, dont leurs discours ne peuvent modifier ni le grain, ni le poil, ni la couleur.

M. DEL. — Ceci me plaît, cher ami. Franchement, ceci me plaît. Je respire mieux. Je commence à comprendre pourquoi, tout en répugnant à l'anti-patriotisme, j'avais un peu honte d'être patriote. Mais il est souverainement vrai que je suis Français. C'est mon état. Je le suis comme on fait partie d'une variété zoologique. Le pigeon pattu n'est pas le pigeon bagadais, et le colombin n'est pas biset.

M. DESM. — C'est bien cela. Et quant au patriotisme, ce n'est plus que le désir obscur du colombin de préserver dans sa colombinerie ou la volonté du biset du demeurer dans sa bisetterie. Nous sortons de la catégorie sentimentale pour entrer dans la catégorie scientifique.

M. DEL. — La politique internationale devient une branche de la zoologie...

M. DESM. — Sur laquelle on consulterait avec plus de fruit M. Trouessart que M. Jaurès.

M. DEL. — Et quand M. Jaurès, pigeon à grosse gorge, veut nous prouver qu'il n'est point du tout cela, point du tout pigeon à grosse gorge, mais pigeon européen, pigeon humanitaire, pigeon abstrait, il nous fait rire et nous le renvoyons au livre de pigeonnerie où ses qualités sont décrites et consignées.

M. DESM. — Et le pigeon combattant qui se cambre et va roucoulant : « Moi, je suis le pigeon combattant ! Moi, je suis le pigeon combattant ! » nous le prions de se taire, en lui faisant observer qu'il ne nous apprend rien de nouveau, que sa chanson est bien monotone et qu'il nous fait l'effet, non d'un combattant, mais d'un coucou !

M. DEL. — Coucou !

M. DESM. — Vous vous amusez ?

M. DEL. — Enormément. Cette manière de regarder la vie m'enchante. Pauvres pigeons pattus, mais vous êtes pattus à tout jamais, pattus sans rémission, pattus sans espoir. Le seul moyen pour vous de ne plus être pattus, tout en le restant jusqu'à la dernière heure, c'est de consentir à passer sous la meule des gésiers adverses, milans ou gerfauts. Le voulez-vous

bien ? Non? Alors soyez pattus, pattus, pattus, pattus.

M. DESM. — L'individu, dit Spinoza, retient sa nature, qu'il se meuve ou reste en repos.

M. DEL. — C. Q. F. D.

XXXI

16 décembre.

La Dame du Drame.

M. DESMAISONS. — Non, je vous en prie.

M. DELARUE. — Nous finirons toujours par y arriver, allez.

M. DESM. — Pourquoi donc? Dix autres questions peuvent nous retenir.

M. DEL. — Vraiment ?

M. DESM. — Nous avons les Balkans, le brouillard, les retraites ouvrières, plusieurs catastrophes.

M. DEL. — Cela ne me dit rien.

M. DESM. — Vous êtes difficile.

M. DEL. — Voyons, qu'en pensez-vous ?

M. DESM. — Je n'y ai pas réfléchi un seul instant.

M. DEL. — Nous y sommes,

M. DESM. — Je n'entrerai pas.

M. DEL. — Trop tard. Je vous tiens.

M. DESM. — Et le prix Goncourt que j'oubliais! L'aviez-vous lu ?

M. DEL. — Il s'agit bien de cela.

M. DESM. — Vous ne goûtez pas M. de Miomandre?

M. DEL. — Beaucoup, mais là n'est point la question.

M. DESM. — J'ai reçu de mon libraire quelques livres bien intéressants. Tenez, voici *Science et Méthode*, de M. Poincaré, où il y a toutefois plus de science que de méthode. Cela ne vous dit rien ? Préférez-vous un poème champêtre ? En voici un fort beau, de Marie Dauguet, *les Pastorales*. Je vais vous en lire un peu. Cela dissipera le brouillard. Non ? Voici donc des contes que recommande tout d'abord un pastel de Willette. Voyez, c'est galant. Aimez-vous l'histoire ? Voici celle des *Pingouins*, œuvre posthume, du capitaine Gulliver.

M. DEL. — Que pensez-vous de Mme Steinheil?

M. DESM. — Encore ?

M. DEL. — L'auriez-vous aimée ?

M. DESM. — Sérieusement, cher monsieur Delarue, attendons la fin de l'histoire pour en dis-

courir. Sans cela nous dirons force bêtises, et dans quinze jours nous serons près de mourir de honte.

M. DEL. — Et M. Steinheil ?

M. DESM. — Oui, de celui-là on peut parler. Le poème médiocre de ses gestes est heureusement clos.

M. DEL. — Heureusement ?

M. DESM. — Mais il me semble qu'en tout cela ce fut le seul coupable.

M. DEL. — Et vous ne vouliez pas parler !

M. DESM. — Vous savez que, jadis, un certain jadis que je préciserais, si vous vouliez, les maris trompés, *scilicet* les cocus, éveillaient peu de sympathie chez la foule barbare, dénuée de tout romantisme. La loi punissait les femmes et le peuple punissait les hommes. On les hissait tout nus et face à la croupe sur un baudet dont ils devaient tenir la queue en mains. Alors la promenade expiatrice commençait, cependant que les bonnes gens, dans leur rustique logique, flagellaient joyeusement la victime conjugale. Et c'était très bien.

M. DEL. — C'était fou.

M. DESM. — C'était juste. L'homme est toujours responsable de l'adultère de sa femme. Il est coupable de n'avoir pas su se faire aimer,

coupable encore plus de s'être fait détester, coupable finalement au dernier degré s'il se fait assassiner. Mais comme, dans ce cas, il a expié un peu durement, il convient de ne pas insister. C'est le moment de le plaindre et de célébrer les vertus par la vertu desquelles il fut si bête. Voilà donc M. Steinheil. Il a quarante ans, une santé modérée dans une apparence chétive ; aucune fortune, aucun talent, aucun avenir, et il se met en tête d'épouser une belle fille de dix-huit ans dont la sensualité future se lit certainement dans la fausse candeur des yeux baissés ! Tant de fatuité appelle le châtiment. Notez qu'il emmène sa femme à Paris et qu'il la livre à toutes les tentations. Alors, le dilemme : ou elle résistera à ces tentations et elle sera malheureuse ; ou elle succombera, et c'est le mari dont le malheur est inévitable. Mais elle, ignorante de la vie, a agi loyalement. Elle a donné ce qu'elle possédait, elle-même, attendant en retour les dons qu'on lui a promis. Lui, après avoir tout pris, n'a presque rien à offrir en échange. Dès ce moment, le tragique commence à entrer dans le ménage. La seule chance de l'homme, c'est que la femme ait été élevée dans l'esprit de sacrifice, qu'on l'ait pétrie en esclave, qu'elle se résigne, enfin. Mais pourquoi se résignerait-

elle ? Allez-vous défendre, maintenant, cette détestable tradition qui rejette sur la femme tout le fardeau de la vie conjugale ?

M. DEL. — Mais je ne dis rien, cher ami. J'écoute bien tranquillement.

M. DESM. — Les hommes trouvent cela tout naturel. Vous en avez vu, dans la vie, de ces créatures auxquelles tout plaisir est interdit. N'avez-vous pas ressenti pour elles quelque pitié ?

M. DEL. — Sans doute. Pourtant, je n'aurais pas osé leur conseiller, pour sortir d'embarras, la méthode un peu brutale de l'impasse Ronsin.

M. DESM. — Il vaut mieux n'en pas arriver là, c'est évident, et d'ailleurs, on y arrive rarement, — et nous ne savons pas encore s'il y a là autre chose qu'une lugubre coïncidence. Ce que je voudrais vous faire comprendre, c'est que, même dans ces cas extrêmes et tragiques, le crime est partagé, parce que la victime l'a déterminé par une faute initiale.

M. DEL. — Votre logique est un peu sombre.

M. DESM. — Elle est gênante, parce qu'elle déplace les responsabilités. Je tiens d'ailleurs à ce que vous sachiez bien que je n'en pose que le principe. L'application que j'en fais, sur vo-

tre insistance, cher ami, à l'affaire Steinheil, est des plus timides. C'est une communication. Il se peut que les faits soient tels que je les ai présentés, et dans ce cas j'ai raison. S'ils sont différents, ou s'il y avait en cette femme une perversité native, une malice originelle, comme disent les théologiens, ma logique ne sert plus à rien. Cela n'excuserait pas, d'ailleurs, le malheureux peintre qui fut, dès la première heure, un trompeur...

I. DEL. — Il fut pris de passion.

M. DESM. — C'est une explication, et pas une excuse.

M. DEL. — Pourquoi n'a-t-elle pas divorcé ?

M. DESM. — Et s'il ne s'y est pas prêté, lui ? Si, après avoir aimé cette femme d'une passion inconsidérée, il l'aimait encore d'une passion sénile ?

M. DEL. — Ou intéressée.

M. DESM. — Vous me donnez un argument, cher ami. Avouez que, dans ce cas, il serait encore un peu moins intéressant.

M. DEL. — Hé ! Je vois que vous avez encore vos petits préjugés.

M. DESM. — Celui-là est tenace en moi, je le reconnais. Mais je reconnais comme vous, que

ce n'est qu'un préjugé. Je le détruirais facilement par le raisonnement.

M. DEL. — Mais le sentiment persisterait.

M. DESM. — Je le crains.

M. DEL. — A quoi tient-il ? Quelles sont ses vraies racines ?

M. DESM. — L'orgueil du mâle. L'homme veut donner, parce qu'il veut dominer. Mais quand l'esprit de domination a capitulé, l'orgueil de donner perd vite de sa force.

M. DEL. — Et l'on reçoit assez facilement.

M. DESM. — Sans même s'inquiéter de la source.

1909

XXXII

1er janvier.

La Justice.

M. DELARUE. — Eh bien ?

M. DESMAISONS. — ...

M. DEL. — Eh bien ?

M. DESM. — C'est logique.

M. DEL. — Faut-il vraiment attribuer cela au juge, ou n'est-ce que l'opinion d'un journaliste inconscient ?

M. DESM. — Les juges sont capables de tout. Si l'opinion ne les surveillait pas, en quinze jours, le temps de la meubler convenablement, ils auraient rétabli la chambre de torture, avec chevalets, pinces rougies au feu, brodequins, coins, maillets à enfoncer lesdits coins, et instruments idoines à faire parler les muets, car ils ont plus que jamais « l'horrible manie de la certitude ».

Je trouve donc relativement innocente l'idée d'arrêter un témoin et de le chambrer dans l'espoir que deux ou trois semaines de secret lui délieront la langue. D'ailleurs, voyez, la presse accueille ce projet avec sympathie. Pour moi, je trouverais plus pratique de faire avaler à ce témoin récalcitrant trente ou quarante pots d'eau fraîche, au moyen d'un entonnoir. S'il n'en crève pas du coup, on le laisse pisser tout son saoûl, puis on lui propose de recommencer la beuverie. Alors il y a tout à parier qu'il préférera dire la vérité, une vérité, plusieurs vérités, autant de vérités que l'on voudra. Le moyen est bon.

M. DEL. — Ce juge est, en effet, en excellente voie. N'a-t-il pas inventé une sténographie connue de lui seul ? Il prend des notes avec ces signes secrets et comme il n'y a que lui à pouvoir les interpréter...

M. DESM. — Vous avez vu que l'opinion accepte cela très bien. On a même, à ce propos, vanté le génie de cet homme qui, au lieu de perdre son temps à étudier la psychologie, à lire, par exemple, les enquêtes récentes sur « la valeur du témoignage », s'amuse à lutter d'ingéniosité avec feu M. Duployé, inventeur, lui aussi, d'une chose sténographique. Le jeu est innocent et peut même devenir lucratif ; mais, appliqué à l'ins-

truction criminelle, il en relève. Instruction secrète aggravée de sténographie mystérieuse ! Hein, ça nous rejette un peu loin dans le passé ! Pas trop, cependant, car, à l'époque lumineuse du droit romain, jamais la loi ne permit, jamais juge n'osa l'interrogation secrète d'un accusé. Les chroniqueurs chrétiens qui fabriquèrent tant de faux *Acta martyrum* n'y font aucune allusion à la scandaleuse instruction secrète. Parmi tant de forgeries, ils ne songèrent point à celle là. La civilisation chrétienne, cependant, devait la réaliser et nous jouissons avec reconnaissance de ce bienfait indéracinable.

M. DEL. — La complicité du peuple accompagne en effet, comme vous le disiez tout à l'heure, chaque abus de la justice. Le pouvoir discrétionnaire du juge d'instruction excite au plus haut point son admiration d'esclave et les arrestations arbitraires ne sont pour lui que des incidents scéniques.

M. DESM. — Il n'y a presque plus aucun sens de l'équilibre. N'a-t-on pas proposé froidement l'emploi de l'hypnotisme dans les instructions judiciaires ? On endort le patient, on lui fait des questions dont on lui suggère les réponses, et, en trois quarts d'heure, on obtient un criminel accompli. Arracher des aveux par tous les

moyens possibles, tel est le principe des juges. L'hypnotisme leur convient à merveille : il suppléera à leur incapacité.

M. DEL. — La chasse aux aveux, passe encore, puisque c'est dans notre tradition de peuple assoiffé de vérité, et pourvu qu'elle se fasse avec des armes loyales, mais la chasse au témoignage, voilà le grand abus, ne trouvez-vous pas ?

M. DESM. — Je le trouve tellement qu'à mon avis c'est déjà un abus que de citer un témoin. Ce serait, il me semble, au juge à se déranger, tout au moins devrait-on prendre l'heure et le jour du témoin, le prier poliment, lui faire bien comprendre qu'on lui demande un service. On aurait d'ailleurs des témoins, si le témoignage était volontaire, que l'on n'a pas, du moment qu'il est obligatoire. Pour les êtres bornés qui administrent et distribuent ce qu'ils appellent la justice, en leur langage de bazoche, un témoin est un être suspect et traité comme tel. Malheur à qui ne sait plus au bout d'une année ce qu'il faisait le 17 du mois à 2 h. 40. Fumiez-vous un cigare ou une cigarette, lisiez-vous un volume bleu ou un volume jaune ? Vous étiez dehors ? Bien. Pleuvait-il ? Votre pantalon était-il relevé ? « J'insiste, dit Brid'oie, sur ce détail. Il est de la plus haute importance... Vous vous taisez ?

C'est bien, je vous arrête. » Ces malheureux sont persuadés qu'un témoin sait toujours quelque chose. Comment leur démontrer, que les hommes, au contraire, ne savent presque jamais rien, pas même s'ils vivent ? Quelques-uns parlent, cependant, et d'autres aussi, qui disent le contraire. Alors Brid'oie se fâche tout rouge. Comme il croit à la valeur des témoignages, il se met en colère pour cacher sa déconvenue. Il serait comique, mais il est revêtu d'un « pouvoir discrétionnaire ». On ne rit pas. Un signe de Brid'oie, et vous êtes à l'ombre. Si nous faisions une révolution ? Hein, qu'en pensez-vous, monsieur Delarue ?

M. DEL. — Je pense que vous sortez un peu de votre caractère, monsieur Desmaisons.

M. DESM. — Oui, et c'est pour cela que je n'aime guère à parler de justice ni d'affaires criminelles. Dès qu'un homme, quel qu'il soit, est aux mains du juge d'instruction, je me sens le frère du malheureux. Vous voyez quel doit être mon état d'esprit quand il s'agit d'une femme sur laquelle il n'y a encore que les soupçons les plus vagues et les plus incertains. Non pas que ma sensibilité soit excessive, je tâche au contraire qu'elle se tienne en de justes limites et que ma raison la guide. Mais j'ai un sens de la

droiture que déroute la tortueuse justice. Et puis, je vous redis que je ne me passionnerai jamais pour la répression d'un crime domestique. On peut prévenir tous les crimes, excepté ceux-là. Or, un crime que l'on ne peut prévenir, même en théorie, n'est peut-être pas un crime.

M. DEL. — Singulière proposition. Elle demanderait, je crois, quelques commentaires.

M. DESM. — Je le crois aussi.

XXXIII

16 janvier.

Messine.

M. DESMAISONS. — Evidemment, c'est affreux. Seulement l'horreur prolongée finit par inspirer du dégoût, et les journaux s'y prennent de sorte qu'en moins de huit jours nous en sommes à ce point. A force de lamentations sottes, ils ont rapetissé le cataclysme et en ont fait, non pas même un grand, mais un large fait divers, où barbote une armée de reporters ahuris.

M. DELARUE. — Vous êtes dur.

M. DESM. — Ces gens gâtent par leur verbiage

télégraphique une belle tragédie. Vous souvenez-vous du récit de la mort du vieux Pline par son neveu ?

M. DEL. — Oui. C'est beau. Le récit ennoblit encore la catastrophe. C'est une impression de fin du monde. Il n'y a de pareil dans toutes les littératures qu'un morceau de M. Rosny, intitulé « Tornadres » et qui vous fait vraiment descendre le ciel sur les épaules.

M. DESM. — La fin de Messine contée par Rosny... Quand donc les hommes comprendront-ils que les choses n'existent, que les événements ne furent que dans l'impression que nous en éprouvons? Or, si, après le premier choc, les malheurs de Messine et de Reggio ne nous ont plus troublés que confusément, à qui la faute si ce n'est aux journaux qui ont délayé un cataclysme en mille petites anecdotes d'une signification médiocre? Ils rendirent l'horreur saugrenue, et burlesque le désespoir. Voici des chiens affamés que l'on « assomme à coups de fusil », et des bandits sans cœur qui « achèvent les cadavres ». Il y a des malheurs si grands que les hommes n'arrivent pas à les comprendre, pas même à les sentir. Pour en éprouver quelque émotion, ils sont obligés de les prendre par les petits côtés.

M. DEL. — Vous croyez donc que Paris ait été indifférent?

M. DESM. — Presque. Il était bien trop occupé à se battre avec la boue.

M. DEL. — Dame! Vous ne sortez pas, vous, cela vous est égal.

M. DESM. — C'est-à-dire que je trouve énorme cette prétention de ne pas ressentir les inconvénients de la neige, quand il tombe de la neige. Les enfants demandent la lune. Bientôt les Parisiens exigeront un printemps perpétuel.

M. DEL. — Je vous assure que, si vous étiez sorti, vous ne prendriez pas la défense de l'Administration.

M. DESM. — L'Administration est incapable, et je ne la défends pas, croyez-le bien. Mais je suis certain aussi que le public est un peu impatient. De là le conflit.

M. DEL. — Je vous accorde le second point puisque vous m'accordez le premier. Cependant, si le public est incorrigible, l'Administration ne l'est peut-être pas, et...

M. DESM. — ... et il faut protester, n'est-ce pas?

M. DEL. — Il me semble.

M. DESM. — Vous croyez par des mots réformer des actes?

M. DEL. — Si tout le monde criait?

M. DESM. — Cela ferait du bruit, voilà tout.

M. DEL. — Un journal a conseillé des réclamations, des procès.

M. DESM. — A quoi bon? Nous sommes dans un engrenage dont rien peut-être ne peut nous délivrer, pas même une révolution, car le lendemain la logique des choses reprend le dessus et donne à M. de Pontich un successeur qui est un autre Pontich.

M. DEL. — Vous êtes désespérant.

M. DESM. — Allons, pourquoi voulez-vous qu'un monsieur, inamovible de fait, assuré d'une belle pension de retraite, se contraigne à faire son métier? Pontich a pris ses trois jours de vacances et les a peut-être passés à fouler, le fusil sous le bras, la neige vierge. Quand il est rentré, il a fait activer le feu dans son bureau et il a lu philosophiquement les journaux qui le traînaient dans la boue qu'il avait faite. Ensuite, il a donné la signature qui lui assure une noble gratification de fin d'année et une voiture l'a mené chez lui où il a déjeuné fort bien. Les injures dont on le couvre lui font un sujet de conversation, car il est jovial.

M. DEL. — Vous le connaissez?

M. DESM. — Nullement, d'ailleurs il n'est rien

qu'un symbole, mais je connais l'administration et les administrateurs. Rien ne les émeut. Les ordres sont donnés une fois pour toutes depuis Napoléon Ier, en de certains cas depuis Louis XIV, voire depuis Philippe-Auguste. La seule différence entre jadis et aujourd'hui, c'est que jadis une autorité les surveillait et qu'aujourd'hui ils sont l'autorité même. Une seule règle les guide, le « précédent ». Nous nous chinoisons de plus en plus, car ce n'est pas l'Europe, malgré ses prétentions, qui a de l'influence sur la Chine; c'est la Chine, au contraire, qui nous donne ses institutions et, la première de toutes, le mandarinat.

M. DEL. — Et vous concluez?

M. DESM. — Rien du tout. Me croyez-vous assez simple pour demander des réformes? Sans doute, on peut supposer un Etat où le fonctionnaire incapable serait aussitôt révoqué, mais cela amènerait d'autres abus. Résignons-nous et faisons, toujours comme les Chinois, des revenus à messieurs les mandarins. Il serait même de bon goût de les remercier de ne pas, comme leurs confrères jaunes, nous mener au bâton. Ils se contentent, en effet, de nous faire payer l'amende, de temps à autre, pour augmenter leurs pourboires du jour de l'an.

M. DEL. — Vous n'êtes qu'un anarchiste.

M. DESM. — Rien que cela? Dieu vous entende! Et il vous entendra, car il se connaît en anarchie, celui-là, dont « rien n'arrive en ce monde sans son ordre ou sans sa permission », dit le catéchisme chrétien. Si nous imitions l'exemple qu'il nous a donné à Messine? Qu'en diraient messieurs les administrateurs? Mais je n'irai pas jusque-là. Je reste dans mon coin, d'où je contemple, non sans émotion, les péripéties du désordre universel. Ah! mon ami, que nous sommes privilégiés!

M. DEL. — C'est tout de même vrai.

XXXIV

1er février.

La Pucelle.

M. DESMAISONS. — Vous aussi?

M. DELARUE. — Oui, j'ai pour elle une vieille admiration sentimentale.

M. DESM. — Eh bien?

M. DEL. — Eh bien, je la défends quand on l'attaque.

M. DESM. — Soit, mais par qui a-t-elle été attaquée?

M. DEL. — Voyons?

M. DESM. — Je vous assure...

M. DEL. — Alors, c'est que vous trouvez bénignes les injures de Thalamas?

M. DESM. — Quelles injures?

M. DEL. — Des injures telles que les honnêtes gens en sont révoltés.

M. DESM. — Je répète : Quelles injures?

M. DEL. — Mais il a mis en prose, tout simplement, *la Pucelle* de Voltaire.

M. DESM. — Et vous avez lu ce petit travail?

M. DEL. — Non, je l'ai négligé, étant peu curieux de cette sorte de littérature.

M. DESM. — Vous avez eu tort.

M. DEL. — Il y a tant d'autres choses à lire, plus attrayantes.

M. DESM. — Hé! Le travail de M. Thalamas n'est point méprisable.

M. DEL. — Vous osez?...

M. DESM. — J'ose.

M. DEL. — Je crains que cette fois nous ne puissions nous mettre d'accord.

M. DESM. — Moi, je ne le crains nullement.

M. DEL. — Est-ce à dire que vous méprisiez mon opinion?

M. DESM. — Calmez-vous, cher ami. Dans quelques minutes, mon opinion sera la vôtre.

M. DEL. — Jamais.

M. DESM. — Puisque je vous le dis.

M. DEL. — Jamais. Je ne puis transiger.

M. DESM. — Point de transaction, en effet. Adhésion totale, sincère et joyeuse : telle va être votre attitude.

M. DEL. — Je vous vois venir : vous avez un secret.

M. DESM. — Oui, j'ai un secret.

M. DEL. — Soit.

M. DESM. — Vous n'avez donc point lu, vous le reconnaissez, la brochure de M. Thalamas intitulée : « Jeanne d'Arc. L'Histoire et la Légende » ?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Eh bien, nous allons la lire ensemble.

M. DEL. — Je me résigne.

M. DESM. — Voulez-vous que nous commencions par le portrait psychologique de la Pucelle? Après cela, vous serez probablement fixé.

M. DEL. — Probablement.

M. DESM. — C'est le seul endroit de la brochure, du reste, avec un bref passage vers la fin,

qui contienne une appréciation un peu caractéristique.

M. DEL. — Cela va être joli!

M. DESM. — Vous y êtes?

M. DEL. — Allez.

M. DESM. — « Le savant doit donc reconnaître « que Jeanne a eu des hallucinations olfactives, « tactiles, visuelles et surtout auditives. Mais elle « n'a nullement été une délirante vulgaire, à la « merci d'impressions irraisonnées. Les voix ne « furent point pour elle des obsessions annihilant « sa volonté. Son robuste bon sens, sa finesse « naturelle, son esprit d'à-propos ne l'abandonnèrent jamais, les saints furent pour elle des « conseillers qui renforcèrent de leur autorité « morale les suggestions de sa raison, et non « des maîtres qui annihilèrent son indépendance « d'esprit... »

M. DEL. — Il ne dit donc pas qu'elle était folle? Mais, est-ce bien du Thalamas, ce que vous me lisez?

M. DESM. — Voyez vous-même, cher ami.

M. DEL. — En effet. C'est bien singulier.

M. DESM. — Je continue?

M. DEL. — Je vous en prie.

M. DESM. — « Elle a discuté avec eux, leur a « désobéi parfois. En même temps, l'exaltation

« causée en elle par la ferme croyance en sa « mission divine n'a nullement changé la bon- « homie ni la générosité de son caractère. Jus- « qu'au bout, elle est restée vaillante avec sim- « plicité, soucieuse de ne compromettre qu'elle- « même et de se sacrifier même pour des ingrats, « puritaine au point de forcer des soudards à se « confesser et de casser sur le dos de deux « ribaudes l'épée rouillée de sainte Catherine, « mais charitable aussi pour les prisonniers et « compatissante à toutes les misères... »

M. DEL. — Il ne l'accuse donc pas d'avoir été une débauchée? Vous ne passez rien?

M. DESM. — Pas un mot.

M. DEL. — Il ne lui prête pas un seul amant?

M. DESM. — Pas un seul.

M. DEL. — Quoi! pas même d'Alençon?

M. DESM. — Fi donc.

M. DEL. — Pas même Dunois?

M. DESM. — Pas même.

M. DEL. — Il est modéré. Une jeune fille seule dans un camp, entourée de galants gentilshommes...

M. DESM. — Monsieur Delarue, c'est moi qui vous rappelle à l'ordre. Nous lisons la vie de Jeanne d'Arc par M. Thalamas, c'est-à-dire par

un homme respectueux de son héroïne et peu enclin aux hypothèses galantes.

M. DEL. — Je suis médusé.

M. DESM. — Silence : « C'est là ce qui fait « l'originalité et la grandeur de cette paysanne « admirable... »

M. DEL. — Il l'admire, maintenant!

M. DESM. — «... égarée au milieu des égoïsmes « et des brutalités d'un âge anarchique ; c'est là « ce qui explique sa supériorité sur les autres « voyantes et l'enthousiasme qu'elle a soulevé « dans les masses populaires, grâce à ses répon-« ses toujours frappées au coin d'un bon sens « toujours un peu gouailleur et à ses exemples « d'un courage inlassable et communicatif... »

M. DEL. — Je suis convaincu, je cède. J'avoue Thalamas pour un des chevaliers de la Pucelle.

M. DESM. — Je veux vous accabler : « Elle a « été pour les Français un signe de ralliement ; « elle a provoqué, jusque chez Charles VII lui-« même, des élans d'enthousiasme. C'est Jac-« ques Bonhomme, s'élevant naturellement, par « la notion du danger réel et l'ardeur des con-« victions fortes, jusqu'à un véritable héroïsme ; « c'est un Socrate paysan dont le *démon* a pris, « en raison du temps, des allures chrétiennes. « Est-ce à nous, qui considérons le génie comme

« une névrose, de reprocher à Jeanne d'avoir « objectivé en des saints les voix de sa propre « conscience? »

M. DEL. — Vous me voyez stupéfait. Je cherche à comprendre, et en vain. Ma tête tourne un peu. Quoi, c'est là l'œuvre que l'on juge injurieuse pour Jeanne d'Arc? C'est là l'homme que l'on accable d'outrages, que l'on voudrait mettre au banc de l'Université et de la société tout entière? Savez-vous que cela va loin dans le mensonge et dans l'infamie...

M. DESM. — Cela va loin, je le reconnais; mais en serez-vous surpris?

M. DEL. — Si j'en suis surpris? J'en suis tout dérouté.

M. DESM. — En vérité, et moi aussi. Je veux rester calme, mais l'indignation me secoue intérieurement. Il me faudrait une explication pour m'apaiser un peu. La logique est pacificatrice.

M. DEL. — Vraiment, je ne trouve rien.

M. DESM. — La bêtise?

M. DEL. — Le fanatisme?

M. DESM. — L'ignorance?

M. DEL. — Au fait, se battre pour la Pucelle, en l'an 1909, vous ne trouvez pas cela un peu byzantin?

M. DESM. — Je trouve cela romantique, ce qui

ne vaut guère mieux. Mais la question n'est point là. Une lutte académique sur les mérites de Jeanne d'Arc ne serait pas fâcheuse; elle serait sans intérêt. Je crois qu'au fond la Pucelle n'est pour rien dans cette affaire. Battue sur le terrain des dogmes théologiques, l'Eglise porte la guerre sur celui des dogmes historiques. C'est en ce sens que nous sommes dans le byzantinisme, et tout cela serait vain s'il ne s'agissait aussi, sans qu'on y prenne garde, de la liberté scientifique. Mon ami, relisons encore une fois la dernière page de l'*Ecce homo*. Nous avons le cinquième évangile, celui qui, de ses tons éclatants et sains, efface les pâles couleurs des quatre premiers. Ne voilà-t-il pas de quoi nous consoler des plus affligeants spectacles?

M. DEL. — Essayons toujours.

XXXV

16 février.

La Messe.

M. DESMAISONS. — Il est certain que la piété fait en France les plus grands progrès. Nos

meilleurs écrivains hantent les confessionnaux. M. Bourget dit son chapelet dans les coulisses, pour dépister le Malin ; M. Jules Lemaître récite ses petites heures, à l'imitation des pieux solitaires du grand siècle ; M. Barrès, l'enfant gâté des Jésuites, repasse les exercices du grand Loyola. Les moins avancés dans la vie spirituelle tombent à poings fermés sur M. Thalamas, ce qui est œuvre pie, et les plus avancés dans la vie politique profèrent le grand cri du ralliement socialiste : la Messe pour tous !

M. DELARUE. — Faites des phrases, cher ami, cela n'empêche pas que nous ne soyons en plein mouvement chrétien.

M. DESM. — Mais puisque je suis de votre avis !

M. DEL. — Oui, mais cela ne vous indigne pas.

M. DESM. — Cela m'amuse.

M. DEL. — Franchement !

M. DESM. — Cela m'amuse, vous dis-je, cela flatte mon scepticisme historique, cela renforce ma vieille pitié pour l'humanité et cela me dispense de rêver à son bonheur, en me démontrant clairement l'inanité de tous les efforts.

M. DEL. — Je ne trouve pas que cela soit un résultat merveilleux.

M. DESM. — Au contraire.

M. DEL. — Merveilleux, le découragement?

M. DESM. — Cela repose.

M. DEL. — Cela endort. Il faut se défendre.

M. DESM. — Pourvu que ma pensée reste libre, que m'importe le reste?

M. DEL. — Je ne crois pas que vous parliez très sérieusement.

M. DESM. — Non, pas très sérieusement, mais je suis las, aujourd'hui, et nullement prêt à l'attaque.

M. DEL. — Fichtre! Ce n'est pas le moment de se reposer. L'ennemi nous entoure, il resserre son anneau. Il faut se battre ou se rendre prisonniers.

M. DESM. — Ils ne peuvent rien contre ma sérénité.

M. DEL. — Mon cher, aujourd'hui, l'armée demande à aller à la messe; elle vous forcera d'y aller vous-même.

M. DESM. — Hein?

M. DEL. — Dame! Cela s'est vu.

M. DESM. — Tout de même!

M. DEL. — Pourquoi pas?

M. DESM. — Pas encore demain.

M. DEL. — Aller à la messe, ce n'est pas le diable.

M. DESM. — Nous y sommes tous allés, plus ou moins, nous ne sommes pas huguenots, cela nous est bien égal. S'embêter au café ou s'embêter à l'église. Même, à l'église, le décor...

M. DEL. — Oui, mais aller à la messe, c'est un symbole, et dont le contenu est assez riche. Je le résume en trois ou quatre mots : Soumission entière à l'Eglise et à ses enseignements.

M. DESM. — Enfin, vous voulez me faire admettre qu'il y a un péril religieux ?

M. DEL. — Je ne pense pas que vous en doutiez.

M. DESM. — J'en doute.

M. DEL. — Vous êtes optimiste.

M. DESM. — Quelquefois.

M. DEL. — Ce n'est pas le moment.

M. DESM. — Tenez, je me réveille et je vous concède qu'il y a péril. Mais le péril n'est pas grand, parce que l'ennemi est sans valeur. A quoi bon lui déclarer la guerre, quand la nature entière se dresse contre lui? Est-il une science, et pas même une science, une connaissance positive qui soit conciliable avec l'idée religieuse? Est-il un fait même où elle puisse s'insérer logiquement? Essayez de trouver la place de la Providence dans la catastrophe de Messine, dans nos accidents coutumiers, dans nos vies quotidien-

nes. Essayez, en restant dans la logique, de découvrir un événement historique ou un fait de laboratoire où se voie l'intervention de Dieu. Mais pourquoi vous dire tout cela; ne le savez-vous pas comme moi-même?

M. DEL. — Oui, mais ils ne le savent pas, eux, et ils ne le sauront jamais, et pourtant ils sont une force. Alors, il faut se garer contre cette force.

M. DESM. — Elle se dissoudra d'elle-même.

M. DEL. — C'est bien imprudent de compter là-dessus. Restons dans les contingences. Il n'y a qu'un moyen pour les sociétés modernes de rester libres, c'est de refuser la liberté aux Eglises.

M. DESM. — Vous êtes radical. Encore faudrait-il trouver la méthode selon laquelle on pourrait leur refuser la liberté.

M. DEL. — Sans doute, c'est difficile...

M. DESM. — Résignons-nous à vivre avec ces contradicteurs débiles. Leur discours est invariable et monotone : un jour viendra où ils n'oseront plus le répéter, tant ils seront sifflés. Et puis, franchement, tout cela est pour moi de nul intérêt. Cela n'existe pas

M. DEL. — Autruche!

M. DESM. — Les hommes sont de faibles ani-

maux qui, malheureusement, ont conscience de leur faiblesse. Alors ils cherchent un appui dans leur imagination. Alors ils inventent les religions, créations merveilleuses, entièrement imaginaires, bâties sur rien, avec rien ! Moi, je trouve cela très curieux. C'est pourquoi j'ai étudié plusieurs théologies, principalement la catholique, dont les matériaux abondent. Si les curés redevenaient dominants, je me révélerais théologien et l'un de leurs maîtres. Je me ferais casuiste. Mes arguties sur les péchés de la chair feraient oublier celles des Sanchez et des Liguori. Anatole France, qui est bien avec les socialistes, recevrait la pourpre. Il tiendrait académie comme Bembo et nous aurions de belles controverses.

M. DEL. — Vous n'êtes pas sérieux.

M. DESM. — Ne me l'avez-vous pas déjà dit? Que voulez-vous. La religion pour moi, c'est une féerie. Voulez-vous que je disserte avec gravité du Chat Botté ou de Sindbad le Marin?

M. DEL. — Moi, je suis voltairien.

M. DESM. — Bien. Vous aurez une abbaye.

XXXVI

1er mars.

Juges.

M. DELARUE. — Vous n'avez jamais été juré?

M. DESMAISONS. — Non.

M. DEL. — Ni moi. Vous seriez dur?

M. DESM. — Pour les professionnels, très dur. Pour les passionnels, très pitoyable.

M. DEL. — Et pour les occasionnels?

M. DESM. — Ceux-là rentrent dans l'une des deux premières catégories. Il y a des hommes qui ne commettent qu'un crime, et tard dans leur vie, mais ils l'ont médité pendant vingt ans. Ce sont des professionnels, eux aussi. Quant à ceux qui n'ont agi qu'à l'improviste, tentés par l'occasion, ce sont des débiles, clients tout indiqués pour un régime roboratif. Je sais bien au fond, que personne n'est ni responsable ni irresponsable, que les hommes ne sont que des balles dans la main du frondeur, mais il faut bien agréer quelques nuances, pour embellir nos discussions.

M. DEL. — Pourquoi le crime serait-il un

symptôme de maladie? N'est-il point naturel de vouloir conquérir un avantage par la violence, aussi bien que par la ruse, par la flatterie, par la servilité ? J'aime mieux le coup de couteau que la bassesse. Le tigre, pourvu que je n'aie point affaire à lui, me paraît plus beau que le chien.

M. DESM. — « Pourvu que je n'aie point affaire à lui. » Voilà le nœud de la question. Mais, dans la vie, nous avons tous affaire les uns avec les autres, et je préfère le traître qui voudrait m'estamper au malandrin qui m'insère entre les côtes son couteau à virole. La violence ne peut se tolérer ; elle est toujours justiciable du conseil social.

M. DEL. — Oui, mais du point de vue esthétique ?

M. DESM. — N'abusons pas des termes. Un beau crime demeure ce qu'il y a de plus laid au monde. Celui qui créa cette expression voulut prouver son romantisme, sans doute, plus que sa raison. J'ai vu dans un hôpital un médecin s'extasier sur de rares syphilides : « Que c'est beau ! La belle formation ! Les belles couleurs ! » Je crus qu'il allait baiser ces merveilleuses cuivrures. Mon ami, ne parlons pas comme des apaches. Si un crime n'est pas toujours cri-

minel, il est toujours triste et toujours vilain.

M. DEL. — Cependant vous admirez Christine?

M. DESM. — Hélas!

M. DEL. — Alors ?

M. DESM. — D'abord, je l'aime moins depuis que j'ai appris qu'elle avait communément les mains sales, et le reste un peu plus, sans doute. Ensuite, nous sommes ici dans les crimes mal connus. Quel fut le vrai mobile du meurtre ? J'ai toujours cru que Monadelshi était un grand bavard ou un terrible raseur.

M. DEL. — Ah! Comme avec un peu d'astuce je vous ferais vite fouler aux pieds vos principes !

M. DESM. — C'est fort possible, car je suis plein de contradictions, dont je rougis, mais dont je jouis aussi, ce qui me réconforte.

M. DEL. — Vous serez juré. Cela vous embarrassera.

M. DESM. — Cela m'embarrasserait beaucoup, vous dites bien, surtout en quelque affaire comme celle de la rue de la Pépinière.

M. DEL. — Vous n'eussiez pas condamné Renard, je pense ?

M. DESM. — Dame, et vous ?

M. DEL. — Il serait curieux d'être juré, pour observer, dans son exercice, la mentalité des

bonshommes révélés juges sur la minute. Quant à juger, moi-même, jamais!

M. DESM. — Croyez-vous que ces mentalités soient si curieuses que cela ?

M. DEL. — Peut-être.

M. DESM. — Vous avez entendu des conversations de café, de cercle, de wagon, de chasseurs ?

M. DEL. — Sans doute.

M. DESM. — Et bien! vous avez été juré. L'unanimité, ou quasi, dans le cas Renard, ne peut vous laisser aucune illusion sur les affres de ces braves gens. Ils jugent d'un crime comme d'un coup au billard, au bridge ou à la chasse, avec des certitudes, des entêtements pareils, mais beaucoup moins de compétence. Etre juge ! Comment peut-on consentir à être juge, quand on ignore ce que c'est qu'une preuve ?

M. DEL. — Y a-t-il des preuves, en matière psychologique ?

M. DESM. — Non. Il n'y a de preuves que les faits, non pas même avoués, mais contrôlés, tournés, et retournés vérifiés dix fois. Ensuite de quoi, on peut encore douter. Savez-vous ce qui a déteminé la condamnation de Renard ?

M. DEL. — Oui, je le sais : ce sont ses mauvaises mœurs.

M. DESM. — Ah ! cher Delarue, vous avez bien de l'esprit ! Je vois que nous avons goûté également tous les deux le raisonnement de Mme de la Pépinière : « Il a débauché mon neveu, donc il a assassiné mon mari. » Quel jury ne se laisserait prendre à tant de simplicité ! Notez que le ministère public n'a point raisonné autrement : « On commence par l'homosexualité, on finit par le crime. »

M. DEL. — Je n'avais pas retenu cela. Est-ce possible ? On croit rêver.

M. DESM. — Considérez encore comme cet enchaînement est rassurant. L'assassinat n'est point évident, mais il est rendu très probable par un état criminel antérieur et ancien, qui est la pédérastie. Tous les crimes se tiennent. Un péché en amène un autre. Et on conclut : « Cet homme est peu digne d'intérêt. S'il est innocent de ceci, il est coupable de cela. Qu'il expie ses mauvaises mœurs. »

M. DEL. — Mais c'est un raisonnement digne du Saint-Office, cela.

M. DESM. — Et le procureur a parlé comme un inquisiteur. On lui reproche un crime possible et un péché certain. Ce n'est pas la loi civile qui a jugé, c'est la loi religieuse.

M. DEL. — Quel rapport peut-il y avoir entre

l'aptitude à l'assassinat et une méthode d'exonération sexuelle ?

M. DESM. — Ce sont les mystères de la logique moraliste.

M. DEL. — La méthode n'est pas belle, mais...

M. DESM. — Mon cher, nous ne comprendrons jamais. A vouloir entrer dans une telle logique, on se donne la migraine, et voilà tout.

M. DEL. — Je trouve cela idiot.

M. DESM. — Signe que vous ne comprenez pas. Et après ?

M. DEL. — Tout de même, c'est énervant.

M. DESM. — Si vous êtes si délicat, cher ami, détournez vos yeux de la justice. Il faut un cœur solide pour contempler sans émoi...

M. DEL. — Parlons d'autre chose.

M. DESM. — ... les exercices...

M. DEL. — Tiens, le soleil !

XXXVII

16 mars.

Religions.

M. DELARUE. — Eh bien, nous voici dotés d'un nouveau professeur pour l'histoire des religions.

M. DESMAISONS. — Il paraît.

M. DEL. — Et vous êtes content?

M. DESM. — Enchanté.

M. DEL. — C'est-à-dire que cela vous indiffère profondément.

M. DESM. — Profondément.

M. DEL. — Enfin, c'est un savant, dans son genre.

M. DESM. — Oui, dans son genre. Il est de première force sur l'Evangile selon saint Jean.

M. DEL. — Et sur l'Apocalypse?

M. DESM. — Sur l'Apocalypse, pareillement.

M. DEL. — Et sur la guitare?

M. DESM. — Sans doute.

M. DEL. — Quel est le résultat de ses études?

M. DESM. — Rien.

M. DEL. — Comment rien?

M. DESM. — Rien qui puisse nous intéresser.

M. DEL. — Mais encore.

M. DESM. — Mon cher ami, les Loisy, les Tyrrell, les Houtin, tous ces fameux exégètes, sont des relavures de Calvin, de madrés compagnons qui émondent le dogme pour lui faire porter de plus solides fruits; d'un autre mot, des chrétiens exaspérés.

M. DEL. — Mais on dit que M. Loisy n'admet pas la divinité de Jésus-Christ.

M. DESM. — Ne vous y fiez pas. Et puis, ne voilà-t-il pas une belle audace, et neuve !

M. DEL. — Ce n'est pas mal pour un curé.

M. DESM. — Curés, en effet, car ils le demeurent, et logiquement. Le christianisme est une doctrine, avant d'être un dogme et l'on est chrétien, encore que l'on rejette même l'essentiel du dogme. Arius ne croyait pas à la divinité du Christ, et il n'en fut pas moins un fougueux apôtre. Le monde d'Europe fut arien, à un moment de l'histoire, sans cesser d'être chrétien. Que Jésus soit Dieu, qu'il participe seulement à la divinité, qu'il soit le fils réel, ou spirituel, ou figuratif de Dieu, qu'il ne soit que son envoyé, son ambassadeur près de l'humanité; qu'il soit moins encore, un sage, tout bonnement, inspiré de l'esprit divin, comme Moïse, comme les prophètes, et le christianisme subsiste toujours. Au contraire, plus on le simplifie, plus on le taille, plus on le rapproche de la raison, et plus on le rend vénéneux pour ces intelligences moyennes qui, répugnantes au dogme, sont avides de doctrine comme le boiteux est avide de béquilles.

M. DEL. — Hé! hé ! Vous aussi, vous avez un joli petit talent sur la théologie. Vous auriez fait un hérétique appréciable.

M. DESM. — Rien ne m'aurait plus répugné.

Je pense, avec Pascal, que si l'on se mêle de croire, il faut croire tout, en commençant par le plus bête. Je ne déteste pas les religions, je les tiens au contraire pour des monuments infiniment curieux, et le catholicisme, en particulier, m'agrée pour la richesse de ses mystères, de ses rites, de ses pratiques. Quoi de plus intéressant qu'un exorcisme? Et les prières pour faire pleuvoir! Et les scapulaires? Et la messe, ce triomphe de l'idéalisme verbal? Quoi de plus tragique que le sérieux du prêtre qui croit détenir l'infini dans un gobelet ou dans une boîte à pastilles? Il me semble que j'étudierais éternellement, sans jamais me lasser, toutes ces merveilles; je ne suis donc pas surpris que les simples s'y laissent prendre. L'absurde a sa beauté et aussi son aimant. Je tiens beaucoup à ma religion ; il n'en est point de telle au monde, et le bouddhisme même, encore qu'il ne soit à dédaigner, n'en approche pas. Ah! si les prêtres n'étaient, comme les Saliens ou les Galles, que des danseurs, des tubistes et des cymbaliers!

M. DEL. — Oui, mais ils sont autre chose encore.

M. DESM. — Hélas!

M. DEL. — Ou du moins ils en ont la prétention.

M. DESM. — Que voulez-vous dire ?

M. DEL. — Que, parmi toutes leurs extravagances, ils veulent paraître raisonnables,

M. DESM. — Ce n'est pas aux vrais prêtres que je ferais ce reproche. Si merveilleusement absurde que soit une religion, il faut bien qu'elle se croie raisonnable et qu'elle impose cette créance. L'homme le plus fou ne peut vivre qu'en se croyant doué de raison, et ce n'est que par la raison qu'on lui accorde, qu'il possède crédit et pouvoir près des autres hommes. Un fou vint me voir un jour et me démontra avec d'excellents arguments qu'il possédait toute sa raison. Les religions ne font pas autrement, et cela complète, cela souligne leur physionomie.

M. DEL. — Mais le fou réussit-il à vous convaincre ?

M. DESM. — Nullement, et j'y vis une preuve nouvelle de son état. Si les religions évoluaient en conformité avec la raison humaine, avec cette logique générale qui guide, même dans l'inconscience, nos actions pratiques, elles se sentiraient aucunement le besoin d'une permanente apologie. Chaque semaine, cependant, voit naître quelque traité où l'Eglise se réclame de cette logique générale qu'elle transgresse et que sa logique particulière est de transgresser. Cette manie

apologétique est un symptôme de la conscience même qu'elle a de son excentricité, mais rien de plus. Ce n'est pas en ce sens et en cette circonstance que je blâme le mot « raisonnable » appliqué aux religions et à la nôtre en particulier; je le blâme et, pour tout dire, il me dégoûte profondément, quand je le vois servir, non pas d'argument, mais d'instrument; quand, manié par un réformateur, il devient les cisailles avec quoi on élague les frondaisons du merveilleux. Je vous ai déjà parlé, je crois d'un petit livre du XVIIIe siècle appelé *le Christianisme raisonnable.*

M. DEL. — Je ne me souviens pas.

M. DESM, — Eh bien! il n'en est pas qui me soit plus odieux, car il n'en est point de plus corrupteur. Non, laissez, que le christianisme, au contraire, demeure une déraison. C'est ainsi qu'il doit vivre pour être relativement inoffensif. Réduit à un sage déisme, à une honnête morale, il vous tenterait peut-être, comme un joli champignon blanc et rose avec, sous son chapeau frais, de délicates lamelles transparentes, et, dans le cœur, une charge de poison.

M. DEL. — M. Jules de Gaultier a dit à ce propos, je crois, des choses très sensées?

M. DESM. — Il ne saurait dire que des choses très sensées. Je crois, en effet, que son argument

n'est pas éloigné du nôtre, car vous m'approuvez, n'est-ce pas?

M. DEL. — A demi, car si les superstitions, vues de l'extérieur, sont curieuses...

M. DESM. — Mais quand on est entré dans leur cercle, on les sent comme vérités, et non comme superstition.

M. DEL. — C'est cela précisément qui est fâcheux.

M. DESM. — Faut-il donc chercher à déconvertir les gens?

M. DEL. — Non, non, l'indifférence.

M. DESM. — Cela serait-il digne d'un philosophe?

M. DEL. — Point.

M. DESM. — Eh bien voilà pourquoi je ne suis point moderniste. Tenons-nous-en aux décisions trois fois saintes du vénérable ecclésiastique pape sous le nom de Pie X. C'est à lui, et non à M. Loisy, que je veux m'en rapporter pour le dogme, non moins que pour la doctrine et pour la pratique. Si vous aviez à étudier le bouddhisme, n'auriez-vous pas plus de confiance dans le grand Lama ou dans le Sacré Collège des Lamas, qu'en tel pauvre hérétique dépouillé de la robe jaune?

M. DEL. — Et maintenant, si nous lisions un

peu de Voltaire, pour nous débarbouiller la cervelle ?

M. DESM. — J'ai quelque chose de mieux.

M. DEL. — De mieux ! Fichtre !

M. DESM. — De plus neuf, si vous voulez.

M. DEL. — Je devine : c'est l'*Orpheus* de Salomon Reinach. J'ai le mien dans ma poche.

M. DESM. — C'est sa place. Avec ce gros petit livre, on met toutes les religions dans sa poche.

M. DEL. — Vous l'avez donc lu, déjà !

M. DESM. — Oui, et j'en ai été fort satisfait. Enfin, nous avons une histoire des religions.

M. DEL. — Moi, je n'ai pas encore osé y entrer. Les religions, j'aime à regarder cela d'un peu loin.

XXXVIII

1er avril.

Postes.

M. DELARUE. — Eh bien, cher ami, notre curiosité ne chôme pas. Tous les jours du nouveau. Cette grève des postes m'excite infiniment. Et vous ? Vous ne dites rien.

M. DESMAISONS. — Je crains que cela ne rate encore.

M. DEL. — Cela marche.

M. DESM. — Quand je dis : je crains, c'est par politesse pour votre enthousiasme, car il est bien évident qu'il ne peut sortir de là quelque chose de vraiment intéressant. Révolution? se sont demandé quelques journaux. Mais pour faire une révolution il faut le désir et la foi d'une nation tout entière. Nous en sommes loin. Ce débat entre des employés et leur chef est peu passionnant, d'autant plus qu'on en ignore la cause. Une seule chose est claire, c'est que les Postes, qui marchaient mal, ne marchent plus du tout. Elles étaient malades, elles sont mortes. Cela arrive.

M. DEL. — Et vous ne sentez pas combien cela est terrible et beau en même temps, c'est-à-dire tragique ?

M. DESM. — Non, je trouve cela ennuyeux.

M. DEL. — C'est passionnant !

M. DESM. — Mettons que c'est triste. Une grande construction s'écroule.

M. DEL. — Nous sommes presque d'accord.

M. DESM. — On rebâtira, mais cela ne sera jamais bien solide. C'est l'histoire de toutes les institutions. Arrivées à l'état presque parfait,

elles déclinent, disparaissent. La perpétuité d'un organisme qui n'est point vital ne peut être assurée. Or, les hommes se sont passés si longtemps de la poste et au milieu des civilisations les plus brillantes, qu'ils s'en passeront bien encore.

M. DEL. — Vous voulez rire.

M. DESM. — Presque pas, je prétends que ce que les bourgeois et les ouvriers dégourdis appellent « les conquêtes du progrès » est fragile au point de pouvoir disparaître en deux jours. N'en avez-vous pas la preuve pour les postes, télégraphes, téléphones ? Demain, il peut en arriver de même pour les chemins de fer.

M. DEL. — Sans doute, et je m'étonne même que les deux syndicats ou associations n'aient point marché d'accord, mais il s'agit d'interruptions volontaires et non de destructions fatales.

M. DESM. — Mon cher, rien n'est volontaire, tout est déterminé. La recherche des causes n'est que la recherche des fatalités. Ni les télégraphistes, ni les postiers de tout genre ne savent ce qu'ils font. Ils croient travailler pour eux et ils travaillent pour le désordre universel qui est la conséquence nécessaire d'un siècle d'ordre et d'obéissance. Pourquoi une machine s'arrête-t-elle ? Parce qu'elle a marché.

M. DEL. — On la remplace.

M. DESM. — Rien n'a remplacé pendant douze cents ans les voies romaines qui recoupaient l'Europe occidentale et l'Orient, du Caucase à la Nubie et à l'Atlantique. Qui vous dit que nous n'entrons pas, par la force même de logique des civilisations, dans une phase d'anéantissement ?

M. DEL. — Oh! oh!

M. DESM. — Je maintiens que tout peut sombrer en deux jours. Maintenant, quand un pan de mur chancelle, on recourt à l'armée qui l'épaule, mais l'heure n'est pas loin où l'armée elle-même fera grève, et alors il faudra bien que le mur tombe, et avec lui le reste de l'édifice.

M. DEL. — Et c'est vous qui arrangez ainsi l'histoire future ?

M. DESM. — L'histoire de demain, cher ami. C'est-à-dire que je ne prédis pas, je constate. Ce n'est pas prédire le temps que d'annoncer pluie ou grêle quand le ciel est noir, c'est tirer la conséquence d'un fait visible et certain.

M. DEL. — Diable! Ce ne serait pas tragique, alors, cela serait affreux.

M. DESM.— Cela serait affreux, d'abord. Ensuite on s'arrangerait. Erasme a écrit autant de lettres que Voltaire, à une époque où les routes n'étaient que des pistes, et Voltaire en a écrit plus

que quiconque d'aujourd'hui, à une époque où la poste fonctionnait, en temps normal, comme chez nous en temps de grève. Il est très possible qu'une corporation autonome des Postes assurât le service mieux que l'Etat.

M. DEL. — Ce serait très possible. Après tout, ce sont d'analogues corporations qui ont bâti les cathédrales.

M. DESM.— L'étatisme a peut-être donné toute sa valeur et peut-être que le syndicalisme est le mode social qui doit nous préserver de l'anarchie.

M. DEL. — L'anarchie aurait du bon pour un curieux comme moi. Ne jamais savoir ce qui va arriver, éprouver mille inquiétudes, donc mille désirs à la fois.

M. DESM. — Vous n'êtes pas seulement anti-social, monsieur Delarue, vous êtes anti-humain. L'homme, au contraire de vous, est un animal qui veut toujours savoir ce qui va arriver, qui souffre à la moindre inquiétude et qui veut ses désirs réglés comme une horloge. Voyez les Postiers. Ils auraient été contents d'être assurés d'avancer en fortune tous les trois ans, à jour fixe. Cela réglé, on délivre des mandats,on joue à la manille et on dort. Moi, je n'ai jamais été assuré de rien dans la vie, jusqu'à ces derniers

temps, et encore ? Mais j'aurais été bien content de l'être, j'aurais travaillé avec plus de goût et je serais moins ignorant.

M. DEL. — Il me faut de l'inquiétude, que voulez-vous? C'est pourquoi je me plais à cette grève des Postes. Je halète vers un dénouement que je ne souhaite pas trop proche, cependant. Je désire qu'il arrive quelque chose, et pourtant ce qui arrivera ne peut, selon mes prévisions, m'intéresser beaucoup.

M. DESM. — Vous feriez mieux de vivre en vous-même.

M. DEL. — Non, je suis l'homme qui regarde par la fenêtre.

M. DESM. — Et vous ne vous ennuyez jamais?

M. DEL. — Jamais, quoique j'éprouve bien des déceptions. Il se passe trop peu de choses.

M DESM. — Et encore sont-elles toujours les mêmes.

M. DEL. — Hélas! Même la grève des Postes, si je réfléchis bien, il me semble que je l'ai déjà vue.

M. DESM. — Rassurez-vous, c'est tout de même assez nouveau.

M. DEL. — Ah! tant mieux.

M. DESM. — Et, dans ce genre-là, je crois

que le nouveau ne vous manquera plus jamais.

M. DEL. — Vous me comblez.

XXXIX

16 avril.

L'Académie.

M. DELARUE. — Eh bien, vous êtes content de l'Académie, je pense.

M. DESMAISONS. — Assez content. Le lendemain de chaque élection, elle existe un peu moins que la veille. Elle s'éteindra ainsi tout doucement, un jour que le poète Paul Déroulède recevra le poète Théodore Botrel,et ce sera un grand avantage pour les lettres françaises.

M. DEL. — Comment cela.

M. DESM. — En sauvant les écrivains de talent soit des palinodies que leur impose aujourd'hui la candidature, soit de l'humiliation d'être mis en balance avec tel domestique de lettres.

M. DEL. — Mais quel besoin un homme de valeur a-t-il de postuler l'entrée de cette maison de retraite ?

M. DESM — Non pas un besoin, cher ami,

mais parfois le besoin, tout court. Plus souvent, une vanité de coterie ou de famille, On souhaite cela comme une décoration.

M. DEL. — Souhaiter une décoration! C'est se dégrader.

M. DESM. — Nous ne devrions point parler de ces choses. Nous sommes si en dehors de toutes ces joies, de tous ces motifs d'agir !

M. DEL. — Si peu sociaux.

M. DESM. — C'est le mot. Si peu sociaux, donc, que nous ne pouvons rien comprendre à tout cela. Alors nous parlons à côté, sans une véritable investigation psychologique. Nous dédaignons. Mauvais moyen de pénétration.

M. DEL. — Cependant, nous sommes tout à fait désintéressés dans la question.

M. DESM. — Nous le sommes trop. Etre ou n'être pas décoré, cela compte pour un journaliste, pour un membre des Gens de lettres. Etre ou n'être pas de l'Académie, cela a une importance énorme dans certaines salles à manger mondaines. Doumic, du jour au lendemain, passe du bas au haut bout. Pour nous, n'est-il pas toujours le même néant ?

M. DEL. — Assurément.

M. DESM. — Choquée qu'il eût qualifié Baudelaire de « maniaque obscène ». la maîtresse de

maison maintenant approuve. Et même elle a fait acheter et relier en veau les œuvres malheureuses de l'humble secrétaire. La voilà qui compare Scribe à Ibsen et Doumic à Sainte-Beuve. Or, je ne pense pas que les circonstances présentes nous invitent à lire une ligne de ce régent bien pensant.

M. DEL. — Avouez que l'Académie ne pouvait faire un autre choix, car enfin son concurrent...

M. DESM.—Il aurait eu toutes mes préférences. Ce n'est pas un écrivain, c'est un philanthrope, et quand il serait un marchand de bois, je le préférerais à un Doumic. Le philanthrope n'a d'ailleurs eu qu'une voix de moins que le cuistre. Quelque nouveau venu aura voulu faire du zèle en faveur d'une illustre revue où il espère glisser de la copie. C'est d'autant plus fâcheux que cela contrarie un projet très cher à la majorité ducale de l'Académie française : ne plus nommer d'hommes de lettres. J'ai ouï dire qu'un académicien, auteur fort apprécié de la publication des mémoires de sa grand'mère, avait posé assez nettement la question : « Nous en avons assez de tous ces écrivailleurs, sans naissance, sans manières et sans fortune. L'Académie est un salon où il faut de la décence. Il y en a qui viennent à nos séances à pied. Passe encore, mais

d'autres s'amènent en fiacre, oui, Monsieur, en fiacre à quinze sols ! Vous voyez l'effet de ce véhicule de pauvre parmi les sévères automobiles de nos jeunes marquis et les nobles équipages de nos vieux ducs ! Plus d'hommes de lettres, plus de gueux : nous les remplaçons par des représentants de la grande industrie, de la philantrophie, des sports, par de riches historiens, par d'aristocratiques généraux, par de richissimes auteurs dramatiques. On a dit que l'Académie française devait être un salon. Soyons modernes, comme disait ce pauvre et noble dévoyé, le comte de Villiers de l'Isle-Adam. L'Académie française doit être un club, le France-Club. » Hélas ! ce curieux projet vient d'aboutir à Aicard et à Doumic.

M. DEL. — Savez vous à quoi je pense, cher ami ?

M. DESM. — Dites.

M. DEL. — A ceci, que l'Académie nous intéresse bien plus que nous n'osons l'avouer.

M. DESM. — C'est peut-être vrai. Sans quoi, ses choix nous laisseraient indifférents.

M. DEL. — Nous souffrons de sa déchéance.

M. DESM.— Par la mauvaise habitude d'associer l'idée d'Académie française à celui de littérature française. Il faudra nous en défaire. Il n'y a plus

entre les deux idées que des rapports très vagues et qui s'effacent de jour en jour.

M. DEL. — C'est peut-être dommage.

M. DESM. — Je ne le crois pas. Il faut que les institutions meurent, afin que de nouveaux organismes puissent naître, mieux adaptés au milieu. L'Académie agonise, elle n'a plus d'autorité que celle que lui confère, en telle occasion, l'un ou l'autre de ses membres. Comme corps, elle n'est plus qu'une ombre. N'ayant pas su se transformer, elle mourra. Voyez, au contraire, l'Académie des Sciences : sa force grandit chaque jour. Elle domine encore, malgré des hésitations, les partis scientifiques. Une idée neuve, une observation, une découverte y trouvent assez facilement une tribune. Elle se préoccupe beaucoup moins de juger que d'écouter et de faire connaître au monde savant ce qu'elle a entendu. C'est, dans l'ordre de ses travaux, un merveilleux organe de transmission. Mais quels rapports y a-t-il entre l'Académie française et les écrivains français ? Ils ne la connaissent que par les intrigues des élections. Peut-être en recevront-ils quelque prix, d'un seul intérêt pécuniaire. C'est tout. Elle n'est aux hommes de lettres d'aucune utilité. Parfois, elle a pris l'air d'une parure. C'était encore quelque chose. Au-

jourd'hui, il y a des saisons où elle semble une injure. Il vaudrait mieux qu'elle ne fût pas.

M. DEL. — Cela manquerait à Paris.

M. DESM. — Oui, mais à Paris, seulement, et une telle institution, qui n'est plus que parisienne, est bien près de n'être plus.

M. DEL. — Croyez-vous qu'elle ait encore du prestige à l'étranger ?

M. DESM. — Comptez-les écrivains « européens » qu'elle contient, et vous serez renseigné.

M. DEL. — Je le suis.

XL

1er mai.

Le Gouvernement.

M. DESMAISONS. — Savez-vous ce qui est en péril, à cette heure ? C'est l'idée même de gouvernement, — et je m'en réjouis.

M. DELARUE. — Anarchiste !

M. DESM. — Soit, mais vous l'êtes comme moi, et tout homme un peu intelligent d'aujourd'hui est pareillement anarchiste. Pouvez-vous lire

sans rire des phrases sur l'urgence de restaurer le principe d'autorité ?

M. DEL. — Une autorité très sage...

M. DESM. — N'essayez pas de m'exciter par la contradiction. Je vous connais.

M. DEL. — Mais si nous disons tous les deux la même chose, ce n'est point la peine de dialoguer. Et puis, il y a les nuances. Croyez-vous vraiment qu'un groupe de quarante millions d'humains puisse vivre en paix sans gouvernement ?

M. DESM. — Sans un certain gouvernement, non. Il faut s'entendre d'abord sur le sens des mots.

M. DEL. — Trouveriez-vous tyrannique le gouvernement présent ?

M. DESM. — Non point tyrannique, mais tâtillon. Il se mêle d'un tas de choses qui ne regardent point un gouvernement. Lisez le *Journal officiel*. Vous y verrez des décrets délibérés au Conseil d'Etat qui autorisent tel village à établir un octroi, telle compagnie de chemin de fer à acheter une locomotive. A quoi sert, à de certains jours, le ministère de l'Intérieur. A permettre aux baigneurs de Dieppe ou de Dinard de jouer le bridge au Casino. Une ville veut-elle emprunter pour refaire son pavage ou établir

des fontaines? Il y faut une loi. Mais tout ceci, du moins, se passe au grand jour. Il y a ensuite la décision secrète qui promeut, promène ou arrête, au hasard des recommandations, le fonctionnaire, hier encore apeuré devant le minotaure central. Il y a tous les petits abus électoraux, les petites tracasseries, les petits privilèges. Mon cher, on n'imaginera jamais qu'un bon gouvernement, celui qui trouverait l'art de laisser les gens tranquilles.

M. DEL. — Le meilleur gouvernement est celui qui ne gouverne pas.

M. DESM. — Telle est la formule. Mais ainsi elle est négative. On la rendrait positive en ajoutant que le gouvernement a tout de même une fonction : il doit protéger la liberté absolue des individus et des groupements, veiller à la sécurité générale et assurer les travaux publics d'intérêt commun. Quoi! Nous avons un gouvernement qui me défend de jouer au baccarat et qui permet que l'on m'assassine dans la rue! C'est une dérision. Quoi! Il prohibe le nu au théâtre et autorise les bandes de chauffeurs! Car c'est les autoriser que de ne pas les anéantir à leur premier crime.

M. DEL. — En somme, vous ne réprouvez que la violence, et vous vous en remettez au gendarme.

M. DESM. — C'est à peu près cela, pour commencer. La civilisation, c'est d'abord la sécurité matérielle. Mais pourquoi ensuite ce gouvernement n'aurait-il pas l'ingéniosité d'assurer leur vie à tous ceux qui veulent travailler? La charité est une grande honte.

M. DEL. — Diable! Cela va tourner au socialisme.

M. DESM. — Voilà ce que c'est que d'entrer dans l'utopie, on ne sait jamais jusqu'où on ira, ni comment on sortira du labyrinthe. Enfin, il est certain que l'idée de gouvernement perd de son prestige et que les hommes cherchent le moyen de se passer de leurs derniers maîtres, le dernier de tous fût-il la loi. Un syndicat est un organisme qui tend à se gouverner soi-même.

M. DEL. — Que de conflits en perspective!

M. DESM. — Moins peut-être que vous ne pensez. Que le syndicat des Postes se partage les bénéfices de l'exploitation et il a intérêt à la perfection du service. Que le syndicat des mines de charbon fonctionne dans les mêmes conditions et nous n'aurons pas à nous plaindre.

M. DEL. — Vous voilà collectiviste, maintenant?

M. DESM. — Ne confondez pas le collectivisme, qui ne peut fonctionner que par une tyrannie

centrale, avec le syndicalisme, qui est au contraire la décentralisation universelle. Qui sait si, un de ces jours, le gouvernement sera autre chose que le conseil général des syndicats?

M. DEL. — Je fais *l'avertisseur*, comme dans le Voyage à Laputa : vous versez encore une fois, cher ami, dans l'utopie.

M. DESM. — Merci, mais que diriez-vous, si je n'avais pas quelques notions, même vagues et utopiques, sur les idées du jour ?

M. DEL. — Oui, il faut bien s'intéresser un peu aux discussions du moment. Sans cela, on aurait vraiment trop la sensation de vivre dans ce Laputa d'où je reviens.

M. DESM. — Il fait bon voyager avec Jonathan Swift. Rien n'est mieux fait pour guérir de la manie utopique.

M. DEL. — Son désenchantement était tel que, las d'espérer inutilement dans les hommes, il avait imaginé une société d'honnêtes chevaux et de candides cavales.

M. DESM. — Ah ! le beau livre, et qui nous mène jusqu'au bout du monde, jusqu'aux temps où les hommes, devenus singes comme les autres primates, leurs fils, il faut, pour réaliser une civilisation propre, en appeler à une autre espèce animale.

M. DEL. — Vous approuvez ces vues nouvelles qui feraient des singes les descendants de l'homme, des hommes animalisés?

M. DESM. — Pas absolument. Pourtant, j'estime l'homme très antérieur aux autres primates. Si, comme je le crois, la nature, depuis les mammifères, marche vers la simplification, les quatre mains du singe sont évidemment postérieures aux quatre membres de l'homme, si nettement différenciés de l'avant à l'arrière. L'homme me semble si ancien, quand je parcours la galerie d'ostéologie, au Muséum, que je ne le place pas très loin du kangurou. Il n'y a guère que le kangurou et l'homme qui aient des bras si petits et des jambes si longues et si charnues.

M. DEL. — Et la gerboise?

M. DESM.— La gerboise est notre cousine, cher ami.

M. DEL. — Jolie famille!

M. DESM. — Cela vaut bien l'humanité, allez.

XLI

16 mai.

Marines.

M. DELARUE.—Merveilleuse, cette marine française, qui n'a ni bateaux, ni hommes, ni canons,

ni approvisionnement, ni arsenaux. Merveilleuse, en vérité.

M. DESMAISONS. — Mais, cher ami, rien n'a jamais marché dans aucune marine, en aucun temps.

M. DEL. — Vraiment !

M. DESM. — Pas même la flotte de Xerxès, qui fut sans doute la mieux organisée de toutes.

M. DEL. — Il ne s'agit pas de ce satrape, mais de l'Angleterre, mais de l'Allemagne.

M. DESM. — Ni l'Angleterre, ni l'Allemagne n'ont beaucoup plus de marine que nous...

M. DEL. — Oh !

M. DESM. — Seulement ces pays, mieux avisés, se gardent bien de le dire. Ils ne chargent pas leurs messieurs Brousse et Bienaimé de faire des enquêtes scandaleuses. Ils gémissent en comité secret, construisent tout haut de monumentales carcasses, et gémissent encore, avec plus de secret. Quoi ! Ne savez-vous pas que les « dreadnought » anglais et allemands sont ratés, ou à peu près, que la manœuvre de ces monstres est fort malaisée et qu'il leur faut des quarts d'heure pour passer de la marche en avant à la marche en arrière? Et puis, tant d'hommes pour les manœuvres, tant de charbon et, en conséquence, tant d'argent pour les faire remuer, qu'on

hésite à s'en servir. Mais, et ceci va vous étonner encore plus, si la marine anglaise épargne les marins, c'est moins encore pour leur chèreté que pour leur rareté. L'Angleterre a des bateaux et de moins en moins d'hommes à mettre dessus. Pendant une récente croisière, l'escadre anglaise rentrait tous les soirs au mouillage parce qu'il n'y avait pas assez d'hommes pour faire le quart, la nuit. On en est souvent réduit à embarquer des équipages entiers qui n'ont jamais vu la mer, et, l'autre jour, le « Boadicea » faisant ses essais, les deux tiers des hommes avaient le mal de mer!

M. DEL. — Vous m'étonnez !

M. DESM. — Cela n'empêche pas la marine anglaise d'être la première entre toutes ; mais si elle ne fonctionne que médiocrement, que voulez-vous demander aux autres ? Auriez-vous la moindre confiance dans les bateaux allemands?

M. DEL. — On en dit du bien.

M. DESM. — Leurs équipages doivent être disciplinés, mais incompétents. Une brillante aristocratie les commande. C'est de la parade. D'ailleurs à quoi peut bien lui servir sa flotte, à l'Allemagne?

M. DEL. — A faire peur à l'Angleterre,

M. DESM. — Vous plaisantez. Uniquement à

donner à l'Angleterre le prétexte d'avoir l'air d'avoir peur, d'où des constructions continuelles qui, malgré les difficultés du recrutement, la maintiendront toujours bien au-dessus de sa rivale. La flotte allemande a servi jusqu'ici à justifier l'augmentation de la flotte anglaise et il ne paraît pas qu'elle puisse jamais servir à autre chose. On manque d'ailleurs de renseignements critiques sur ces bateaux. Ce que l'on sait, c'est que l'Allemagne, reconnaissant sa folie navale, demande à capituler et, pour la première fois, fait appel à la limitation des armements.

M. DEL. — Les Anglais vont rire à leur tour.

M. DESM. — Ils accepteront, et au lieu de construire en Angleterre, ils construiront à Melbourne. On dit même que c'est commencé.

M. DEL. — Vous ne croyez donc pas qu'il soit possible d'avoir une belle marine bien en ordre?

M. DESM. — Non, parce que, dans la marine, tout est toujours à recommencer. J'avoue même que les nations en retard sur ce point ont des avantages. En faisant un grand effort, elles se mettent d'un coup au niveau des vieilles et même les surpassent, déchargées qu'elles sont d'un tas de vieux modèles que les marines anciennes n'osent pas détruire, et qui les encombrent, et qui les ruinent. Mais alors ce sont les équipages

qui manquent, la tradition maritime. En somme, les marines de guerre sont, encore avant les armées, peut-être, le grand fléau de l'humanité. Que l'Allemagne, qui pourrait s'en passer, soit tombée dans cette vanité cruelle, ce n'est pas très bon signe. Ce délire de l'imitation indique une diminution de l'activité utile.

M. DEL. — Ne craignez-vous pas que nous ne parlions de choses sur quoi nous ne sommes guère compétents?

M. DESM. —Il faut faire comme si nous l'étions. Pourquoi nous distinguer par une modestie exagérée? J'entends tenir tête à M. Brousse, lui-même, que dis-je? à toute la commission d'enquête.

M. DEL. — Vous êtes bien belliqueux, aujourd'hui.

M. DESM. — C'est peut-être le sujet qui veut cela. Vous connaissez les préceptes de l'éloquence?

M. DEL. — Mais je vous assure que je n'ai nul besoin d'être persuadé. Mon opinion en ces matières est vague et le restera toujours. J'aime à voir passer des bateaux, voilà tout. Et encore, d'après les anciennes estampes, j'eusse préféré les bateaux à voiles. Je voudrais une flotte esthétique. Ah! ces grandes ailes! Est-ce que l'hom-

me n'est pas très bête, ayant trouvé cela, de l'avoir méprisé ?

M. DESM. — Mais la vitesse, cher ami, la vitesse! Tout pour la vitesse! Notre esthétique, à nous, c'est la vitesse.

M. DEL. — A nous aussi ?

M. DESM. — Oh! non. Moi je suis le monsieur qui prend le train omnibus pour aller à Dijon, afin de mieux voir le paysage, et, aux petites gares, les types indigènes. La vitesse ? C'est bon pour les gens qui n'ont rien à faire. Moi, j'ai à observer, à classer, à penser. Cela ne m'empêche pas d'admirer profondément les riches personnages qui, en de fulgurants automobiles et parmi les nobles et opaques nuages de poussière, sillonnent, tels de mystérieux météores, les routes de France et d'Europe. Ce sont, en leur genre, des héros, d'impassibles ascètes que ne troublent pas un instant la beauté de la nature ni l'odeur énamourée des forêts. Je les vois pareils à ce saint (un homme bien intelligent), qui avait fait vœu de ne boire que de l'huile et de coucher le nez dans la cendre. Vous voyez que je ne méprise pas l'esthétique moderne.

M. DEL. — Tout cela ne nous donne pas une conclusion sur la marine.

M. DESM. — Ah ! Conclure ! Quelle faute de

raisonnement! Conclure! Mais c'est se crever les yeux! Non, il faut que les portes et nos yeux restent ouverts. Il faut que la lumière y puisse entrer toujours.

M. DEL. — Très bien. Mais ne souhaitez vous pas que la France ait une belle marine?

M. DESM. — Bien en ordre?

M. DEL. — Oui.

M. DESM. — A voiles?

M. DEL. — Adieu!

XLII

Grèves.

M. DESMAISONS. — Ah! cher ami, vous me voyez bien ennuyé. La grève...

M. DELARUE. — Quoi! Cela vous émeut tant que cela?

M. DESM. — On était si tranquille...

M. DEL. — Que voulez-vous? Il faut s'habituer à un peu d'incertitude.

M. DESM. — Et voilà que cela recommence!

M. DEL. — Croyez-vous?

M. DESM. — Tenez, ce paquet de lettres...

M. DEL. — Eh bien ! mais...

M. DESM. — Zut ! Je fais grève à mon tour.

M. DEL. — Que voulez-vous dire?

M. DESM. — Qu'il était doux d'avoir un prétexte pour ne plus écrire de lettres !

M. DEL. — Ah ! Je ne comprenais pas. Tout à fait de votre avis, cher ami. Nous écrivons trop. Cela est devenu une manie.

M. DESM. — A en juger par ce que nous recevons, jaugez la boîte d'un facteur !

M. DEL. — Non merci. Les conversations surprises en omnibus me suffisent. Et dire qu'il y a des statisticiens qui voudraient hiérarchiser les peuples selon le nombre de lettres qu'ils écrivent !

M. DESM. — Pourquoi pas selon le nombre de paroles échangées? Mais la lettre est un bavardage plus grave ; c'est un bavardage conscient et prémédité.

M. DEL. — Pas chez les femmes. Elles écrivent comme jase le pinson.

M. DESM. — C'est quelquefois agréable.

M. DEL. — Oui, quand on aime la dame. Les chères petites pattes de mouches ! Pourquoi pattes de mouche ? Elles écrivent toutes comme des notaires royaux. C'est propre, bien aligné et cela va, cela va.

M. DESM. — Vous êtes bien content d'en recevoir.

M. DEL. — De quoi ?

M. DESM. — De cette écriture alignée et brodée.

M. DEL. — Heu ! Heu !

M. DESM. — Allons, ne boudez pas contre vos plaisirs. Rien de plus vilain.

M. DEL. — On se blase.

M. DESM. — Jamais là-dessus.

M. DEL. — C'est si menteur.

M. DESM. — Le mensonge est un hommage, toujours, et quelquefois un aveu.

M. DEL. — Vous avez des idées !

M. DESM. — Que penseriez-vous de votre amie...

M. DEL. — Ici, amie veut dire maîtresse ?

M. DESM. — Naturellement. Au contact des femmes, tout mot sentimental devient sexuel.

M. DEL. — Alors ?

M. DESM. — Je reprends : Que penseriez-vous de votre amie si elle vous disait franchement qu'elle vous aime, non pas en proportion, non restons dans la psychologie honorable, mais en raison des petits cadeaux dont vous êtes prodigue ?

M. DEL. — Diable !

M. DESM. — Mais enfin!

M. DEL. — Ce que je penserais?

M. DESM. — Oui.

M. DEL. — Rien.

M. DESM. — Comment rien?

M. DEL. — Je prendrais mon chapeau et je ferais un grand salut.

M. DESM. — C'est cela même. Aussi vous dit-elle, sans conditions: « Je vous aime beaucoup mon ami. »

M. DEL. — Oui, ou à peu près.

M. DESM. — Et vous êtes content?

M. DEL. — Oui, à peu près; content, quoique sans illusions, que momentanées...

M. DESM. — Ah! momentanées, cela suffit. Le moment rayonne. Ses ondes rejoignent les ondes du moment suivant.

M. DEL. — Vous êtes bien socratique, aujourd'hui. Voyons, concluez.

M. DESM. — Je conclus que vous n'avez aucun moyen de savoir si votre amie est sincère...

M. DEL. — Il n'y a pas que les paroles.

M. DESM. — Sans doute, sans doute. Croyez bien, mon cher Delarue... Notez aussi que je pense à moi comme à vous, à tous. Je vous prends comme une abstraction, une figure (*fig. 1*)... Donc la sincérité est ou n'est pas,

nous n'en savons rien. Notez encore que, pour moi, je crois à la sincérité, parce que le mensonge continuel est une acrobatie, un jeu de cirque, un travail de clown savant dont peu de femmes sont capables.

M. DEL. — Heureusement.

M. DESM. — Comme vous le dites, heureusement. Mais je me place au point de vue scientifique, si j'ose. Le sentiment est inconnaissable. Vous pouvez sentir que vous êtes aimé, vous ne pouvez le savoir. Or, et nous revoici à la question, par les paroles délicates qu'elle profère votre amie suppose qu'il y a chez vous un sentiment pareil à celui qu'elle avoue. Elle reconnaît votre tendresse et elle y répond : c'est l'hommage. En second lieu, il peut arriver que, hantée par l'amour qu'elle sent chez vous, elle le ressente à son tour, par contagion : alors c'est l'aveu.

M. DEL. — L'aveu de quoi, si elle ment ?

M. DESM. — L'aveu qu'elle est sous votre domination.

M. DEL. — Oui.., mais ce n'est pas très clair.

M. DESM. — J'aurais voulu prendre un exemple plus facile, plus vulgaire aussi, mais il vous eût choqué.

M. DEL. — Du tout.

M. DESM. — Eh bien, supposez qu'elle vienne de vous tromper.

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — Si elle vous le laisse entendre, c'est qu'elle se moque de vous...

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — Si elle vous conte une histoire...

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — C'est qu'elle ne veut pas vous faire de peine.

M. DEL. — Quelle bonté !

M. DESM. — J'appelle cela un hommage.

M. DEL. — Merci.

M. DESM. — Et si elle vous embrasse plus doucement, qui sait ? ce sera peut-être l'aveu.

M. DEL. — De sa faute ?

M. DESM. — De son amour. C'est quelquefois après une telle fugue qu'une femme se met à adorer son mari ou son amant.

M. DEL. — Et vous prétendez n'admettre presque toujours que la sincérité !

M. DESM. — Je ne me suis pas contredit. Le jeu de simuler un sentiment est très difficile et très rare. Cela ne se voit guère qu'au théâtre, ce pays du factice. Mais le mensonge n'est pas une simulation ; le mensonge est presque toujours aussi sincère que la sincérité. Mentir, la plupart

du temps, c'est obéir à un état d'esprit inconscient.

M. DEL. — Monsieur Desmaisons, vous sapez les bases de la morale.

M. DESM. — La morale, quel meilleur volant pour jouer à la raquette? Monsieur Delarue, une autre fois vous serez un partenaire plus galant!

M. DEL. — Aujourd'hui...

M. DESM. — La poste vous a laissé sans nouvelles de...

M. DEL. — Tenez je vous laisse. Adieu.

M. DESM. — Adieu, victime de la grève.

XLIII

16 juin.

Les Cousins de Jésus-Christ.

M. DELARUE. — Est-ce que vous prenez cela au sérieux, vous, le sionisme?

M. DESMAISONS. — Hélas! J'ai bien peur que cela ne réussisse pas. Pourtant, ce serait beau. La reconstruction du royaume de Jérusalem, quelque Salomon peut-être, le Temple...

M. DEL. — Le Veau d'or.

M. DESM. — Seriez-vous antisémite, cher ami?

M. DEL. — Non, c'est démodé, et puis c'est inutile...

M. DESM. — C'est peut-être parce que c'est inutile que c'est démodé?

M. DEL. — En effet, l'antisémitisme n'a guère eu d'autre résultat que de révéler, à nous et aux Juifs eux-mêmes, leur puissance. Mais si le sionisme était sérieux, j'aimerais à être sioniste.

M. DESM. — C'est une idée à propager. Si les Juifs, par hasard, avaient la nostalgie de la terre de Chanaan, il serait malséant de les décourager d'un si noble sentiment.

M. DEL. — Oh! très malséant. Puissent-ils retrouver enfin une patrie, sous la protection de Jéhovah et de son tonnerre! Le souvenir de Jésus-Christ ne les gênera pas?

M. DESM. — Non, il était de la famille, quoiqu'il n'ait probablement jamais existé, et sa pendaison ne fut qu'un épisode comme les Juifs devaient en connaître tant d'autres. Je vous dirai même qu'ils en sont fiers.

M. DEL. — Comment cela?

M. DESM. — N'est-ce rien pour ce petit peuple que d'avoir donné un dieu au monde, à la moitié de la terre? Quelle réclame! La force des Juifs vient de là. Les Chrétiens eux-mêmes sont forcés

de reconnaître qu'ils furent le peuple élu de Dieu, que Dieu se voulut pour premier temple terrestre une matrice juive, pour première outre, des mamelles juives. Les croyez-vous assez bêtes pour renier tout cela?

M. DEL. — Pourtant, ils en ont l'air.

M. DESM. — Ils n'en ont que l'air. Et le saint Paul, pensez-vous qu'ils n'en aient pas également quelque fierté?

M. DEL. — C'est déjà moins compromettant, et moins mythique.

M. DESM. — Leur opposition au catholicisme n'est que de la jalousie. Ils en veulent à l'Eglise de donner au nouveau Testament, empreint d'hellénisme, le pas sur l'ancien, d'une juiverie plus pure. Mais ils ne détestent pas le Nazaréen, et la preuve c'est la tendresse réciproque qui règne entre eux et les protestants. La Bible est leur commun biberon et ils sucent alternativement, avec une joie égale, l'antique tétine de Sara. Le protestantisme n'est qu'un judaïsme modernisé. Au fond, tous cousins de Jésus-Christ, les uns par la foi, les autres par le sang.

M. DEL. — Tout cela est très bien, mais ne fait pas beaucoup avancer la question du sionisme.

M. DESM. — Malheureusement.

M. DEL. — Malheureusement.

M. DESM. — Nous sommes unanimes.

M. DEL. — S'il suffisait d'une bonne petite souscription?

M. DESM. — Oui, j'apporterais volontiers mon obole à cette pieuse et patriotique entreprise.

M. DEL. — Nous ne sommes pourtant pas antisémites.

M. DESM. — Au contraire, puisque nous sommes disposés à contribuer à la grandeur et au bonheur d'Israël régénéré.

M. DEL. — Vous n'avez aucune arrière-pensée?

M. DESM. — Aucune.

M. DEL. — Ni moi non plus.

M. DESM. — Très bien.

M. DEL. — Mais s'en iraient-ils tous?

M. DESM. — Y pensez-vous? Ne voudriez-vous pas retenir les Juifs de science, d'art, de lettres?

M. DEL. — Sans doute, mais ils illustreraient leur patrie retrouvée, lui donneraient notre langue, notre goût. Cela simplifierait...

M. DESM. — Bien, mais si on nous enlevait les autres, peut-être les regretterions-nous aussi.

M. DEL. — Comme sujet de conversation?

M. DESM. — D'abord.

M. DEL. — Oh! Nous en parlons bien rarement.

M. DESM. — Nous ne sommes pas seuls au monde, cher ami, et je puis vous assurer qu'il est peu de familles, peu de cercles, peu de groupes où l'on ne conte, une fois au moins par jour, quelque bonne histoire juive.

M. DEL. — Il est de fait que, depuis quelques années, ils prêtent à la causerie avec une certaine abondance.

M. DESM. — Ils multiplient les feux d'artifice. La marine, l'armée en sont tout illuminées.

M. DEL. — Dites éblouies.

M. DESM. — Et pendant qu'on cligne les yeux...

M. DEL. — Mais ils sont bien maladroits.

M. DESM. — Croyez-vous? Pour un que l'on prend...

M. DEL. — Peut-être allez-vous trop loin.

M. DESM. — Mettons qu'ils n'ont pas de chance.

M. DEL. — C'est cela.

M. DESM. — Pauvres gens sur lesquels une fatalité s'acharne!

M. DEL. — Parfait.

M. DESM. — Ils font des bêtises, mais bien plutôt par ignorance de nos mœurs que par méchanceté.

M. DEL. — Ils ne sont pas encore tous très bien acclimatés.

M. DESM. — Non. Ainsi, tenez, parmi les nombreux Juifs qui collaborèrent à la loi de séparation, il y en avait un pour qui la sacristie, dans les églises, c'était le maître-autel.

M. DEL. — Ah! pièges de l'étymologie!

M. DESM. — Mais si nous avions à inventorier une synagogue, nous ferions peut-être de pires bévues.

M. DEL. — Seulement, nous ne nous mêlons pas d'inventorier ou de réglementer les synagogues.

M. DESM. — Cela m'amuserait peu. J'aime mieux relire Rabelais...

M. DEL. — Ou Voltaire...

M. DESM. — Ou Renan...

M. DEL. — Renan, non, cela sent trop la vieille église bretonne.

M. DESM. — Ah! que les religions sont dures!

M. DEL. — Et fermées.

M. DESM. — Et qu'elles nous inspirent mal!

M. DEL. — Oui, nous avons dit bien des bêtises.

M. DESM. — Car les Juifs, au fond, nous indiffèrent.

M. DEL. — Complètement.

M. DESM. — Et nous ne demandons qu'à oublier qu'ils sont juifs.

M. DEL. — A condition qu'ils commencent par l'oublier eux-mêmes.

M. DESM. — Vous avez raison. Ils se souviennent trop qu'ils sont une race.

M. DEL. — Et ils se comportent trop comme une secte.

M. DESM. — Comme une famille.

M. DEL. — Ah! que les anciens Japonais avaient raison qui, avant de commercer avec les Européens, leur faisaient piétiner la croix.

M. DESM. — Oui, c'est un beau symbole. Celui-là n'est pas un être social, qui ne sait pas s'élever au-dessus de la famille, au-dessus de la secte, au-dessus de la race, et il sera toujours un danger pour la communauté où il exerce quelque fonction. Ce qui me répugne le plus dans Napoléon, c'est son népotisme.

M. DEL. — La promiscuité primitive...

M. DESM. — Les Juifs ont beaucoup de mal à en sortir. Donnez une direction à un Juif, l'année suivante tous les employés seront juifs.

M. DEL. — La religion a les mêmes effets que la race. Mettez un catholique à la tête d'une maison, il en aura bientôt fait une capucinière; ou un bon calviniste, et l'esprit de Dieu soufflera à travers les murs.

M. DESM. — C'est la morale de la secte, une

morale que Paul Adam a oubliée dans sa collection de morales.

XLIV

1er juillet.

Le Magistrat.

M. DESMAISONS. — C'est vrai, ce qu'on dit de l'attitude du président Pujet ?

M. DELARUE. — Elle étonne.

M. DESM. — Mais vous, qu'en pensez-vous ?

M. DEL. — Qu'elle est inintelligente.

M. DESM. — Alors elle ne vous étonne pas ?

M. DEL. — Elle me rassure.

M. DESM. — Hein ?

M. DEL. — Oui, elle me prouve que la France va son train et que nous sommes bien toujours au pays où les hommes se fabriquent d'avance une opinion dont rien ne les fera démordre. Ce président rentre dans la moyenne. Il y a l'avocat. Il est le contre-avocat.

M. DESM. — Et vous croyez que c'est là le rôle d'un magistrat ?

M. DEL. — Oh ! si nous entrons, comme di-

sait le théologien de Kœnigsberg, dans la catégorie de l'idéal !

M. DESM. — Mais l'impartialité n'est pas située dans la région des chimères. C'est une qualité pratique. C'est quelque chose comme de la propreté morale.

M. DEL. — Donc un luxe, cher ami, donc catégorie de l'idéal. Et puis cela prend du temps. Et puis il faut réfléchir, ce qui fait mal à la tête. Et puis, dans la vie, quand on n'apporte pas des opinions nettes, tranchées, on fait figure d'imbécile.

M. DESM. — Mais vous disiez tout à l'heure que le public s'étonne ?

M. DEL. — Oui, le public a un idéal. Pas moi. Je regarde, j'écoute, je classe et je ne dis oui ou non qu'après de sérieuses confrontations entre tous les petits faits que j'ai recueillis.

M. DESM. — Mais vous seriez le magistrat idéal !

M. DEL. — Idéal, encore ?

M. DESM. — Je le retire, je ne suis pas plus métaphysicien que vous. Mettons parfait ; mettons même tout bonnement : excellent.

M. DEL. — Du tout, car, la plupart du temps, je ne saurais conclure.

M. DESM. — Oui, voilà le malheur des magistrats, c'est qu'ils doivent conclure.

M. DEL. — C'est cela, et alors, pour aller plus vite, il y en a qui concluent d'abord.

M. DESM. — J'avoue que si je devais conclure, comme eux, à chaque fois, j'éprouverais une sorte de désespoir. Conclure! Mais on ne sait presque jamais rien. Vous souvenez-vous de cette femme qui, pour échapper aux obsessions de la justice, finit par avouer un crime imaginaire ?

M. DEL. — Quel triomphe!

M. DESM. — Je crois que cet état d'esprit, assez général en France, comme vous le disiez bien, a été créé, ou du moins entretenu, par ce féroce enseignement de la vérité auquel on soumet les enfants. On ne leur apprend pas à observer, on leur apprend à démontrer. Pas de dispute littéraire ou géométrique qui ne doive aboutir à une preuve. Et on leur cache soigneusement l'au-delà de la preuve, ce champ où la dispute recommence. On les borne à un affreux deux et deux font quatre, au moyen de quoi leur esprit s'habitue à l'affirmation perpétuelle. Il portera cette méthode dans tous les ordres, même dans ceux où on ne manipule que des doutes, des hypothèses ou des conjectures.

M. DEL. — Ce qui surprend tout de même un peu, dans le cas du M. Pujet, c'est que, n'ayant

pas besoin d'opinion, il en ait tout de même acheté une au bazar de la Vérité. Qu'a-t-il à faire, président d'assises? Poser des questions, écouter les réponses, donner successivement la parole à l'accusation et à la défense, protéger la liberté du témoignage, recevoir la déclaration des jurés, la traduire en langage pénal. En tout cela, aucune responsabilité. Nous parlions d'impartialité, il n'est même pas le chef d'orchestre, il est le mécanicien qui a fait tout son devoir quand il a obéi aux règlements, déplacé à temps les leviers, tourné, en temps utile, les robinets. Que le train contienne des danseuses ou des rosières, des bandits ou des philanthropes, va-t-il s'en soucier ?

M. DESM. — Ne vous y fiez pas.

M. DEL. — Oui, peut-être, parce qu'on lui a intercalé un idéal entre les lobes du cerveau. Mais avouez au moins que son opinion ne doit pas troubler l'exercice de son métier.

M. DESM. — Sans doute, mais écartons les métaphores, et les comparaisons. Autrement, il est difficile de s'entendre. Eh bien, je ne pense pas qu'on puisse demander à l'un de nous un tel désintéressement. A prix égal, le cocher aimera toujours mieux trimballer une belle madame qu'une cuisinière.

M. DEL. — Et les métaphores ? Et les comparaisons ?

M. DESM. — Diable !

M. DEL. — Tirez au moins de votre faute un bénéfice.

M. DESM. — Lequel ?

M. DEL. — Cela peut vous servir à démontrer qu'on revient toujours à sa nature, à la tournure de son esprit, et qu'un juge juge toujours, même quand il ne doit pas juger.

M. DESM. — Et les plus graves discussions finissent toujours par des calembours.

M. DEL. — Je n'y pensais pas.

M. DESM. — Ce sont les meilleurs. L'équivoque fait aussi d'excellents raisonnements et le quiproquo a infiniment d'esprit. A Versailles, un seigneur, cocu notoire et impavide, cause, adossé à la cheminée ; sa perruque prend feu aux bougies, il la retire, l'éteint, la remet ; le roi entre, hume l'air, dit innocemment : cela sent la corne brûlée. Voilà l'esprit de la vie.

M. DEL. — A moins que ce ne soit celui de Chamfort.

M. DESM. — Je suis surpris qu'au procès Renard on n'ait pas fait quelque sinistre plaisanterie sur le couteau à dessert.

M. DEL. — En effet, j'aurais conseillé un couteau à découper.

M. DESM. — La voilà.

M. DEL. — Aimeriez-vous savoir la vraie vérité sur cette histoire ?

M. DESM. — A quoi bon ? Nous ne rendons pas la justice et nous faisons de la psychologie et non de la criminalité.

M. DEL. — Précisément, pour la psychologie.

M. DESM. — Qu'en pourrions-nous tirer ?

M. DEL. — Supposons-le coupable, et voilà que les accents du mensonge égalent ceux de la vérité.

M. DESM. — Ou les surpassent. Point très rare. Le coupable a, autant que l'innocent, besoin et désir de se défendre et de vivre. L'un et l'autre doivent convaincre et pour cela employer les mêmes moyens.

M. DEL. — Au point de vue sentimental...

M. DESM. — Il me serait fort désagréable qu'un innocent fût condamné. Et puis, n'étant pas tout à fait anarchiste, j'ai un intérêt social à ce que la justice s'épargne l'erreur. Elle est par la suite forcée de réhabiliter, et rien ne la déconsidère davantage.

M. DEL. — Vous protégez cette institution ?

M. DESM. — Provisoirement. Il faut quelque

chose dans ce genre, et tant qu'on n'aura pas rétabli le sort des dés...

M. DEL. — Rétabli ?

M. DESM. — Mais oui. Rabelais, souvenez-vous. C'est dans Rabelais que j'ai appris l'histoire de la justice.

M. DEL. — Ce n'est pas cela que je voulais dire. Croyez-vous qu'on l'ait jamais aboli, le sort des dés ?

XLV

16 avril.

Menus.

M. DESMAISONS. — Je pense que cela vous intéresse, ces entrevues diplomatiques ?

M. DELARUE. — Enormément. Je ne rate pas la lecture, ni la méditation d'un menu. Nous n'avons plus de marine, soit, mais nous avons une cuisine.

M. DESM. — On ne peut pas tout avoir.

M. DEL. — Cependant, vous le dirai-je, il m'a semblé que la cuisine elle-même...

M. DESM. — Pas possible !

M. DEL. — J'ai relevé dans les derniers menus un rien de vulgarité.

M. DESM. — Vraiment ?

M. DEL. — Oui, une tendance aux nourritures banales, sans accent.

M. DESM. — Ne trouvez-vous point que ce sont les meilleures ? Un morceau de bœuf jeté sur les charbons ?

M. DEL. — Barbare ! Non, nous n'en sommes pas encore là ; non, on ne sert pas encore aux têtes couronnées le chateaubriand aux pommes (tout ce qui reste de René), mais la tendance est naturaliste, il n'y a pas à se le dissimuler, et le vocabulaire, tout au moins, manque d'éclat.

M. DESM. — Savez-vous qu'on pourrait prendre vos remarques au sérieux et voir dans ce que vous critiquez un retour à la simplicité et à la franchise ?

M. DEL. — Peut-être. C'est un point de vue. Il est certain que, sous les noms les plus singuliers des grands menus, il ne se cache souvent qu'un mets bien ordinaire, mais le prestige du mystère en relevait, pour les imaginations, la saveur. J'ai dîné une fois avec un menu dont tous les mots posaient un problème philologique. Ces lignes inégales semblaient un poème de

M. de Souza ou de M. René Ghil. C'était plaisant à l'esprit.

M. DESM. — Et au goût ?

M. DEL. — Beaucoup moins. Mais on avait, avant d'arriver au port, un peu bourbeux, navigué en plein rêve.

M. DESM. — C'est cela, il se passe en cuisine le même phénomène qu'en amour. On a commencé par donner aux choses leur nom, puis on les a dissimuléés sous des noms mytérieux, et remplacées à mesure que ceux-ci devenaient connus de tout le monde. Et savez-vous pourquoi ? Pour en pouvoir parler à l'aise. De sorte que ce phénomène, qui semble de pudeur, est au contraire un signe d'impudicité. Appelez les tripes des timbales caennaises et vous pouvez en servir dans le monde. Il y a cent et une périphrases pour dire à une femme : J'ai envie de coucher avec vous. Mais il est possible qu'après le détour on se rapproche enfin de la nature, qu on appelle tripes des tripes et qu'on demande à une femme, sans qu'elle en soit choquée : Quand couchons-nous ensemble ? Car un fait est un fait et on pourrait encore poser la question sous des formes moins honnêtes.

M. DEL. — Et que faites-vous de la civilisation ? Sans mensonge, pas de civilisation.

M. DESM. — Dites que la nôtre a pour base le mensonge, mais qu'on en pourrait peut-être bâtir une autre sur la franchise.

M. DEL. — J'en doute.

M. DESM. — Et vous avez probablement raison. Pourtan ...

M. DEL. — Il y a tout de même, j'en conviens, trop peu de franchise dans nos relations sexuelles. Vous avez assisté à ce supplice de Tantale qu'on appelle un bal ? Au bout d'une heure les couples se sont virtuellement formés, ils se sont élus, et l'unique désir des éléments qui le composent est de se coupler réellement. Et après les frôlements, les appels de l'œil, les caresses de la parole, hommes et femmes rentrent séparés ou associés contre leur gré : de quoi résultent les phénomènes les plus immoraux, si on appelle immoral l'acte qui ne se réalise pas selon le mécanisme naturel.

M. DESM. — Quel charabia ! Et encore vous n'insinuez que la moitié de ce que vous voudriez dire.

M. DEL. — Que voulez-vous, je suis trop civilisé.

M. DESM. — Je ne vous demande pas d'éclaircissement ; d'ailleurs je crois que vous exagérez.

M. DEL. — On exagère toujours, en ces matiè-

res, parce qu'on juge d'après ses propres sensations. Me voudriez-vous hypocrite avec moi-même ?

M. DESM. — Vous l'êtes un peu, car en ces bals, ce n'est pas une femme que vous désiriez, mais trois ou quatre, mais cinq, mais dix.

M. DEL. — Je me serais contenté d'une.

M. DESM. — Mais celle que vous auriez prise n'était pas celle qui, peut-être, vous aurait choisi.

M. DEL. — Les femmes choisissent toujours celui qui les a prises.

M. DESM. — Non, tenez, vous êtes trop le vainqueur qui inspecte les femmes de la cité conquise.

M. DEL. — Cela améliorerait beaucoup la vie, ne trouvez-vous pas, si on pouvait, à tout moment, choisir entre toutes les femmes ?

M. DESM. — Mais on le peut. Si vous entendez que toutes les femmes devraient se laisser passivement choisir ?...

M. DEL. — Oui, ce serait...

M. DESM. — Evidemment, restons plutôt comme nous sommes. Les femmes ont, elles aussi, conquis la liberté, qu'elles en usent à leur gré. La plupart, il est vrai, ne désirent nullement en user, mais c'est leur affaire, et nous n'y pouvons

rien. Et puis, mon cher ami, songez aussi que cela serait bien fastidieux de pouvoir réaliser à coup sûr chacun de nos désirs. Les plus belles aventures, et sans cela elles n'en seraient pas, ne sont-elles point celles où nous connûmes le plus de déboires, le plus de chagrins, le plus de supplices ? C'est bien élémentaire de ne placer le bonheur que dans la jouissance répétée et toujours satisfaite. Il y a toutes sortes d'autres bonheurs, et la souffrance peut devenir une volupté.

M. DEL. — Prenez garde de tomber dans la phraséologie chrétienne.

M. DESM. — Non, je n'y tomberai point. Je veux seulement dire que les limites sont incertaines entre la douleur et le plaisir, et que le plaisir peut devenir de l'ennui, et l'ennui une sorte de douleur molle, écœurante et plus pénible que les maux aigus. Je dis encore qu'il n'est pas très mauvais que ces choses aient des noms vagues, comme les nourritures élementaires de vos menus distingués. Notre système nerveux est trop compliqué pour que les sensations qu'il nous donne soient parfaitement stables. Avouez que la possession de telle femme que vous avez souhaitée et que vous n'avez pas eue vous aurait bien embarrassé.

M. DEL. — Peut-être. Elle eût attendu de moi le bonheur et je n'aurais pu lui donner que de la volupté.

M. DESM. — Et son regard eût gâté la vôtre.

M. DEL. — Oui, quelquefois, je suis assez bête pour cela. Mais elles aussi sont bêtes de toujours croire que les merveilles vont se réaliser.

M. DESM. — C'est l'histoire des menus menteurs que vous défendez. Ayez de la logique.

M. DEL. — Oh ! cela non. Tout ce que vous voudrez, mais pas de logique forcée. Je veux que la logique m'appartienne aussi et j'en veux faire, comme du reste, mon plaisir.

XLVI

1er octobre.

Civilisation.

M. DELARUE. — Cher ami, il faut que je vous lise quelque chose. Ce sont des nouvelles de Melilla, de la guerre.

M. DESMAISONS. — Eh bien?

M. DEL. — Eh bien, la civilisation est en marche.

M. DESM. — Voyons cela.

M. DEL. — Il s'agit d'une expédition.

M. DESM. — Espagnole ?

M. DEL. — Naturellement. Mais non contre les Marocains, contre des figuiers, des poiriers, des jardins, des champs et des maisons.

M. DESM. — Je ne comprends pas.

M. DEL. — Et commandée par un brav'général.

M. DESM. — Ne le sont-ils pas tous? Vive l'armée, Monsieur.

M. DEL. — Laquelle?

M. DESM. — Mais la grande armée universelle.

M. DEL. — Très bien, et n'oubliez pas, dans votre amour, les héros de la guerre aux figuiers

M. DESM. — Je ne comprends toujours pas.

M. DEL. — Voici donc. Il s'agit d'un certain Marina, général espagnol, lequel avait ordonné au senor Restinga, autre général, « de reprendre sa marche vers le sud ». Restinga a donc repris sa marche vers le sud, et voici ce qui est arrivé : « La brigade partit avec de la cavalerie, des canons et le train au centre. L'infanterie couvrit les deux flancs en formation très étendue. Nous traversâmes un pays des plus fertiles parsemé de fermes, de villages, de champs cultivés, où dominaient le figuier et le poirier. Des détache-

ments d'infanterie et de cavalerie y mettaient le feu à tour de rôle et les maisons étaient dynamitées par le génie. Immédiatement après le départ des troupes, en quelques heures, les beaux et riants paysages n'étaient plus qu'un amas de hameaux fumants, comme si un grand feu de prairie avait passé par là. » Hein?

M. DESM. — C'est beau. J'admire surtout ce balancement de l'infanterie et de la cavalerie se relayant pour mettre le feu. Voilà de la méthode, voilà de la civilisation. Les Marocains, certainement, sont incapables de ces incendies rythmés. Qui sait? Peut-être qu'au lieu de brûler les figuiers ils se seraient contentés de cueillir les figues.

M. DEL. — Ce sont des barbares.

M. DESM. — Bien plus, des infidèles.

M. DEL. — «... en quelques heures les beaux et riants paysages n'étaient plus qu'un amas de hameaux fumants... »

M. DESM. — Est-ce qu'ils ont l'intention de traiter ainsi tout le Maroc?

M. DEL. — Ils le voudraient bien, mais peut-être qu'on ne les laissera pas faire... Quand ce passage m'est tombé sous les yeux, je l'ai relu cinq ou six fois sans comprendre.

M. DESM. — Croyez-vous qu'il n'y ait que les

Espagnols capables de ces héroïques exploits? Allez, toutes les armées modernes sont pareillement méthodiques et civilisatrices.

M. DEL. — Non, je ne veux pas le croire. Ne me le démontrez pas.

M. DESM. — Mais regardez donc les choses en face.

M. DEL. — Non, je ne puis. Une pudeur me force à baisser les yeux.

M. DESM. — Un observateur ne doit pas avoir de pudeur, — pas plus qu'un agent des mœurs. Voyez ces mess' de la Préfecture, quand ils ont déniché, dans un fourré du Bois, quelque assemblée galante, ils font galerie, d'abord, regardent, s'en vont, reviennent, et ne se décident à intervenir que pour toucher la prime qui leur est allouée par couple.

M. DEL. — Voilà encore une bien singulière civilisation, et pas beaucoup plus amène. Mais admettez-vous la réalité des scènes érotiques?

M. DESM. — Pourquoi pas? Il faut les admettre pour goûter le jeu des « outrages publics à la pudeur ». A la pudeur de qui? Des arbres, des oiseaux, des agents qui s'y délectent avant d'instrumenter?

M. DEL. — A la Grande Pudeur, celle qui va toute nue.

M. DESM. — Ne riez pas et respectez la liberté même des gens qui se divertissent, même un peu singulièrement.

M. DEL. — N'est-ce pas aller un peu loin, si l'on admet la réalité des scènes érotiques?

M. DESM. — Du tout, et tant qu'un passant libre ne se sera point récrié...

M. DEL. — C'est peut-être ce récri qu'il faut prévenir.

M. DESM. — Non, pas de censure préventive. Il faut laisser les gens s'amuser comme il leur plaît, quand ils le font sans scandale. Or, scandalise-t-on la nuit, l'herbe, les papillons du soir et les haies d'accacias? Ah! les paysans sont plus heureux que les Parisiens. Ils connaissent l'amour libre dans la liberté des soirs ou des matins, parmi la nature complice et protectrice. Il est vrai qu'ils ne sont pas civilisés. Il n'y a qu'aux environs de Paris qu'on voit le garde-champêtre conduire Jeannot et Colin surpris sous la coudraie.

M. DEL. — Mais le voit-on, ailleurs que dans les images? Pour ces jeux innocents, je protesterais plutôt que pour les histoires du Bois. Et, au fond, vous êtes de mon avis.

M. DESM. — Peut-être, mais en fait de liberté, il faut demander tout, d'abord. Ensuite, quel-

ques concessions sont permises, par considération pour les âmes simples et aussi pour les sycophantes. Et puis, et puis, une police des mœurs, c'est-à-dire des relations sexuelles, non, c'est trop bête!

M. DEL. — C'est très bête, mais les hommes sont si peu raisonnables, si déréglés!

M. DESM. — Donnez-leur la liberté ; elle contient la règle, dont l'arbitraire est la négation.

M. DEL. — Oui, c'est un essai qu'on pourrait tenter.

M. DESM. — Et comme juridiction, l'opinion. C'est au peuple à se juger lui-même, à se condamner lui-même, à s'absoudre lui-même. Une justice prise en dehors du peuple ne convient qu'à une nation sujette.

M. DEL. — De grâce, n'entamons point ces grandes questions.

M. DESM. — Il me semble...

M. DEL. — Est-ce donc que vous croyez qu'il y a de grandes et de petites questions?

M. DESM. — Mon ami, il y a les questions qui nous intéressent et les autres. Soyons, même en cela, égoïstes. Or, je crois que l'exercice des justices spéciales nous intéresse peu. Nous sommes trop intelligents pour nous laisser prendre

à ses pièges. Je ne pense pas que l'on vous cueille jamais au Bois de Boulogne?

M. DEL. — Je ne le pense pas.

M. DESM. — Il faut donner à ceux qui doutent de leur curiosité le conseil d'une prudence infinie. Qu'ils modèrent leurs mœurs, puisqu'ils ne peuvent modérer les indiscrétions des sbires secrets.

M. DEL. — Et votre fureur à réclamer la liberté, toute la liberté ?

M. DESM. — Je la maintiens, mais intérieurement. Chut ! je viens de réfléchir que si l'on nous entendait plaider pour la liberté, on nous soupçonnerait de mœurs inavouables. Un honnête homme, disait je ne sais plus quel honnête homme (il y en a tant), n'a pas besoin de la liberté. Qu'en ferait-il?

M. DEL. — A bien réfléchir, il y a quelque chose de suspect dans une telle appétence.

M. DESM. — C'est tout à fait mon avis.

XLVII

16 octobre.

Paysages.

M. DESMAISONS. — Ah ! Vous voilà revenu aussi.

M. DELARUE. — Me voilà revenu.

M. DESM. — Et qu'avez-vous fait?

M. DEL. — Rien, j'ai regardé les choses, les hommes aussi, mais surtout les choses. Et vous?

M. DESM. — Oh! moi, vous savez, je ne cherche, par l'absence, que la solitude, la vraie solitude, celle de l'inconnu dans la foule, celle de l'homme sans nom, sans adresse, sans qualité sociale. La certitude que, pendant quelques jours, rien ne pourra vous atteindre qui vienne vous distraire de vous-même!

M. DEL. — Si l'on n'est plus quelqu'un, on est encore quelque chose, on est le voyageur, l'étranger, le monsieur qui... et qui... J'aime aussi la solitude en voyage, mais elle ne me serait rien, si je n'avais d'abord les plaisirs de l'œil. Je suis l'amateur de paysages, et j'ai d'ailleurs reconnu qu'un compagnon, parfois, nous aide à les mieux sentir, par le contraste ou l'accord de sa sensation avec la vôtre.

M. DESM. — J'aime à regarder aussi, et un compagnon, vous le savez, ne m'offusque pas toujours, mais il me prend tout de même un peu de ma solitude. Enfin, il faut, selon les heures, des sensations diverses.

M. DEL. — Je ne saurais trop analyser mon goût des paysages. A quoi cela répond-il?

M. DESM. — Je vous le demanderais. Des maisons le long d'un fleuve qui se prolonge dans une plaine, des collines modérées, des horizons qu'un peu de brume rend plus lointains, et l'on regarde, et l'on est heureux. D'ailleurs, on regarde aussi la mer, le désert, la montagne. Nous aimons également le paysage naturel et le paysage factice.

M. DEL. — Et c'est cela précisément qui rend si difficile l'analyse de ce sentiment. Cependant, un voyage n'est-il pas d'autant plus émouvant qu'il est plus inattendu, plus nouveau?

M. DESM. — Pas toujours. Il y a au contraire des paysages attendus, connus depuis des années, et qui nous émeuvent toujours autant.

M. DEL. — Je le veux bien, encore faut-il que nous ne les ayons pas toujours sous les yeux.

M. DESM. — C'est-à-dire que, même dans ce cas, le paysage n'est pas toujours le même, puisqu'il est sous la dépendance du soleil, des nuages, de la brume, des saisons qui le diversifient sans cesse. En somme, on voit bien rarement deux fois les mêmes paysages, quoique les parties essentielles, les lignes générales demeurent invariables. Donc, vous avez peut-être raison, et le goût des paysages serait le goût des aspects nouveaux de la nature.

M. DEL. — Cela devient un peu moins obscur. Le goût des paysages se catégoriserait alors dans l'amour du changement, le besoin d'horizons nouveaux, d'émotions nouvelles, dans la curiosité enfin, et tout bonnement.

M. DESM. — Tout bonnement, je le crois.

M. DEL. — Cela rentre bien dans ma psychologie. Mais je ne suis pas un éperdu, un désordonné, et il me faut très longtemps pour épuiser les charmes d'un paysage. Je tiens qu'il en est d'un paysage comme d'une femme ; quand l'objet est d'une belle qualité, le charme en est durable et plus on vit avec lui, plus on lui trouve d'attraits.

M. DESM. — Hé ! Il ne faut pas abuser de la familiarité. Elle vient à bout de tout, elle use les charmes les plus adamantins.

M. DEL. — Sans doute. Il faut que l'impression de nouveau se perpétue ou se recrée sans cesse. Cela arrive. Peut-être que dans ce cas le renouvellement se fait en nous-mêmes, plutôt que dans l'objet.

M. DESM. — N'en doutez pas. D'ailleurs, c'est de la philosophie élémentaire. Les paysages sont en nous-mêmes et non point dans l'étendue, quoique l'étendue soit nécessaire. Et il en est de même en amour. La femme que nous aimons est

en nous, et pourtant il faut également qu'elle existe hors de nous, pour que l'amour soit autre chose qu'une hallucination. Mais sans un peu d'hallucination, il n'y a plus ni femmes, ni paysages. Tout cela est contenu dans la définition de Spinoza : « L'amour est un sentiment de joie accompagné de l'idée de sa cause extérieure. »

M. DEL. — Nous avons peut-être trouvé la cause de l'amour des paysages, mais avons-nous bien saisi sa nature ?

M. DESM. — Non, sans doute, mais comment dissocier les sentiments, puisque précisément leur nature échappe aux prises du raisonnement ? On peut les classer par nuances, voilà tout. On sait bien que l'amour sexuel, par exemple, est simple et qu'il peut s'exercer sans tout l'appareil de sentiments adventices dont nous l'entourons généralement ; mais, ainsi dépouillé, il n'est plus qu'un fait, primordial sans doute, mais tellement simple qu'il en est décourageant. Autant méditer sur la pesanteur. Les idées sont complexes, les sentiments sont simples.

M. DEL. — Je ne crois pas à la simplicité des sentiments. Au contraire.

M. DESM. — Réfléchissez. En analysant une idée, en dissociant les éléments dont elle se compose, vous trouvez toujours un mélange d'idées

souvent disparates cimenté par un amalgame de sentiments personnels, passagers. Aussi les idées se désagrègent-elles très vite. Celles du siècle passé ne sont plus, très souvent, qu'un informe chaos où nous ne voyons plus rien de saisissable. Le sentiment au contraire, quelle que soit sa complexité apparente, se résout toujours en un fait unique et simple quand on le presse pour en faire sortir tout ce qui ne lui est pas essentiel. Rien de plus compliqué, dans nos sociétés compliquées, qu'un sentiment amoureux. Il est fait de mille petites choses qui vont de la qualité de la peau, de l'odeur, du sourire, à la qualité de la robe, des bottines, des gants ; un homme aime dans la femme à la fois l'être naturel et l'être social. Mais analysez et vous verrez que tout se réduit, à la fin, à un désir de possession physique. L'amour, quelle que soit son apparence, est un fait physique. Si vous ôtez ce fait physique, il n'y a plus de rien, et c'est ce qui rend si bêtes, si inutiles, si mensongers tous ces romans, tous ces traités, toutes ces psychologies où l'amour physique n'est point nettement indiqué comme le centre et le but de tout. Ou bien il s'agit entre deux êtres d'une union physique, au moins possible, ou bien il n'y a pas d'amour. Le sentiment, en son essence, est simple.

M. DEL. — Pour l'amour, je veux bien, mais pour le goût des paysages ?

M. DESM. — Je ne trouve rien à ajouter à ce que nous avons dit.

M. DEL. — Nous en restons à la curiosité ?

M. DESM. — Une curiosité très particulière, oui, je crois que c'est le plus prudent.

M. DEL. — Ah ! Que ne sommes-nous romantiques ! Nous aurions dit de bien belles choses !

M. DESM. — J'en ai peur !

XLVIII

1er novembre.

Espagne.

M. DELARUE. — Et vous n'avez pas été indigné ?

M. DESMAISONS. — J'ai été indigné. D'ailleurs, en cette histoire, il n'y a que M. Arthur Meyer et M. Emile Faguet qui aient manifesté une certaine allégresse.

M. DEL. — Deux grands penseurs, quoique en des matières différentes.

M. DESM. — Encore l'allégresse de M. Faguet

fut-elle modérée, discrète, académique et goguenarde. Je suis sûr, d'ailleurs, que M. Faguet se se fût réjoui, non moins modestement, du dénouement contraire, car il regarde avec optimisme tout événement propre à fournir deux cent cinquante lignes de copie. C'est tout ce que j'ai lu contre Ferrer. Nous n'avons donc aucun mérite à avoir été indignés. Tous les honnêtes gens le furent, et même quelques coquins à la Franklin, comme disait Baudelaire. Bref, la conscience universelle, etc.

M. DEL. — Oui, connu. Mais il y a peut-être quelque chose de vrai dans cette expression amphigourique.

M. DESM. — Oui, l'unité d'éducation, l'unité de lectures. Il y a une sorte de fraternité intellectuelle à laquelle n'échappe point un esprit cultivé, où qu'il soit ; il y a de même une fraternité sentimentale qui tend à unir les peuples par-dessus les frontières. Quand ces deux courants aériens se rencontrent, cela cause de grands remous dans l'atmosphère du monde.

M. DEL. — Et voilà pourquoi l'Espagne est muette !

M. DESM. — Précisément. L'Espagne est un pays fermé, théocratique et monacal, entouré de montagnes où se brisent les courants d'idées

et de sentiments. On s'est étonné que la mort de Ferrer n'y ait causé nulle émotion, mais l'ont-ils sue même, et, s'ils l'ont sue, ont-ils compris ? Croyez-vous que les habitants du Rouergue, avant la Révolution, aient été informés du supplice de La Barre ? L'Espagne est toujours la Rouergue ou l'Auvergne d'avant la Révolution. C'est peut-être bien autre chose encore : une sorte de Thibet européen.

M. DEL. — Ce que je sais bien, c'est que je n'ai jamais pu rien comprendre à l'Espagne, ni dans son histoire, ni dans ses mœurs. Ce pays me paraît ne ressembler à rien de connu.

M. DESM. — Toujours comme le Thibet. On parle, pour l'un et l'autre de ces pays, de décadence. Le mot n'a de valeur qu'en conversation, où il faut se servir de termes compris pour se faire comprendre, mais il ne signifie rien. L'Espagne est au contraire un pays où la sensibilité, les idées, les mœurs sont immuables. Dans les autres pays d'Europe, la fluctuation autour du type moyen a des amplitudes assez variables, et plus les amplitudes sont grandes, plus la civilisation est active. C'est ce que jusqu'ici on a appelé le progrès. Depuis que les idées de mutation remplacent en biologie les idées de transformisme, le mot progrès n'a plus de sens. Il faut

employer celui de fluctuation. Il y a un point central autour duquel court une ligne circulaire à éloignement variable. Eh bien, l'Espagne n'a, pour sa ligne circulaire, presque aucune fluctuation. C'est la constance, c'est la stabilité. Il y a à cela une cause, et toute biologique : la pureté de la race, obtenue par l'élimination des éléments étrangers.

M. DEL. — Je connais les nouvelles théories de Hugo de Vries. Elles sont belles et logiques et font comprendre les mouvements de la vie mieux que l'idée d'évolution lente, qui se heurte à tant d'exceptions, surtout pour les destinées humaines. Les lois de constance, jointes aux lois de mutation et de fluctuation, expliquent à peu près tout, maintenant, d'une façon raisonnable. Et elles ne nous enferment nullement, comme on l'a dit, dans un cercle sans issue, puisqu'il y a la mutation, d'où tout un monde nouveau peut sortir brusquement, comme l'homme sortit un jour d'entre ses frères, les primates.

M. DESM. — Oui, mais les races ou les espèces humaines ne peuvent compter que sur des fluctuations plus ou moins amples autour d'un type constant. Les croisements entre races différentes peuvent-ils augmenter l'amplitude de ces fluctua-

tions ? M. de Vries ne s'explique point là-dessus, mais je le crois d'après l'expérience historique. Les plus beaux types de l'humanité furent presque toujours des produits d'un métissage soit de races, soit de variétés plus ou moins accentuées. La race pure donne le produit moyen. Il ne faudrait point, je le crois aussi, abuser de ces croisements, qui pourraient amener la dégénérescence ; mais il semble bien qu'un élément étranger, jeté, de temps à autre, parmi les éléments générateurs d'une race, la fortifie ou, du moins, la surexcite.

M. DEL. — Il est certain que tant que les Maures et les Espagnols vécurent côte à côte, le pays fut prospère et la race aventureuse.

M. DESM. — Il y avait du sang maure dans les conquérants de l'Amérique, il y en avait dans les armées de Charles-Quint. C'est au moment qu'elle fut privée de cet élément étranger que la race espagnole, retournant à son type initial, retombant dans une constance sans fluctuations que très rares, commença à donner à l'Europe le spectacle de sa déchéance.

M. DEL. — Et ce fut encore pis pour les Maures, devenus les Marocains.

M. DESM. — Oui, et c'est peut-être l'explication du mystère ibérique.

M. DEL. — Voilà maintenant que la biologie devient la clef de l'histoire !

M. DESM. — Comme la physiologie est la clef des sciences que les Académies appellent plaisamment sciences morales. Toutes les sciences, d'ailleurs, ne tendent-elles pas à se réduire à une seule méthode physique, celle des mesures, des poids, de l'analyse ? Pour juger d'un gouvernement, irons-nous consulter les moralistes ou les statisticiens ?

M. DEL. — A propos, a-t-on la statistique des moines, des nonnes, des curés, de tous les gens d'Eglise qui rongent l'Espagne ?

M. DESM. — Qui oserait la faire ? C'est l'innombrable.

M. DEL. — Croyez-vous que cette abondance de gens d'Eglise ne soit pour rien dans l'état fâcheux où se trouve ce pauvre pays ?

M. DESM. — On ne sait. Pour moi, c'est plutôt un effet qu'une cause. Si le pays était vigoureux, il secouerait toute cette vermine. Mais peut-être aussi que si une main étrangère la lui enlevait, il reprendrait quelque vigueur. Cependant, supporterait-il d'être privé de ses parasites ?

M. DEL. — La Catalogne lui donnera l'exemple.

M. DESM. — Savez-vous quelle serait la solution?

M. DEL. — Dites.

M. DESM. — D'abord, la Catalogne indépendante. Ensuite, cette petite république conquérant lentement la péninsule, par ses idées plus encore que par les armes.

M. DEL. — Sans doute, mais quelle utopie !

M. DESM. — Hé! Le Piémont?

XLIX

16 novembre.

Population.

M. DESMAISONS. — D'abord êtes-vous bien sûr des statistiques ?

M. DELARUE. — Il faut bien les accepter.

M. DESM. — Oui, tant que nous n'en avons pas besoin. Mais avant de raisonner sur un fait, il faut vérifier ce fait.

M. DEL. — Comment vérifierais-je les statistiques?

M. DESM. — Oui, je sais. Aussi bien, je ne vous demande pas de reprendre chaque chiffre

et d'en vérifier le contenu. Mettons que je vous demande seulement un peu de scepticisme. Est-ce possible ?

M. DEL. — Cela va de soi.

M. DESM. — Bien. Alors vous raisonnez sur des chiffres dont vous n'êtes pas très sûr.

M. DEL. — Sans doute, mais c'est à peu près ainsi, toujours. Ils ne sont pas vrais absolument, mais ils le sont jusqu'à un certain point, comparés les uns aux autres. C'est une question de soustraction. Il ne se peut pas d'opération plus simple.

M. DESM. — Avez-vous entendu dire que des villes, pour des raisons diverses, ont intérêt à ne pas dépasser un certain chiffre d'habitants ?

M. DEL. — Oui, et d'autres, pour d'autres raisons, se gonflent, dit-on, plus qu'il ne faudrait.

M. DESM. — C'est bien cela. On ne sait pas. L'incertitude même est incertaine.

M. DEL. — En des limites très étroites.

M. DESM. — Admettons-le.

M. DEL. — Vous admettez aussi, je pense, qu'il est exact que la population en France diminue.

M. DESM. — Ou plutôt qu'elle n'augmente pas.

M. DEL. — Soit. Enfin, qu'elle a trouvé son point mort.

M DESM. — Cela ne me paraît pas contestable.

M. DEL. — Et enfin que c'est là une situation alarmante.

M. DESM. — Non pas.

M. DEL. — Comment?

M. DESM. — Avez-vous noté que les individus qui cherchent du travail soient très rares?

M. DEL. — Pas précisément.

M. DESM. — Ils auraient dû diminuer.

M. DEL. — Je ne m'en aperçois pas.

M. DESM. — Alors pourquoi vous alarmez-vous? Il n'y a pas de place pour tout le monde, et vous conseillez au peuple de faire des enfants. Est-ce que le travail court après le travailleur? Est-ce que les usines chôment? Est-ce que le commerce, est-ce que l'administration...

M. DEL. — Non, je l'ai déjà reconnu. Il y a trop d'hommes.

M. DESM. — Que feriez-vous donc d'un surplus? Voudriez-vous donner au travail des spectateurs?

M. DEL. — Enfin les économistes vous diront...

M. DESM. — Qu'ils parlent. Pour moi, je m'en tiens aux faits. Voyons, mon cher ami, on invente chaque jour, ou presque, une nouvelle machine qui rend inutiles deux ou trois travailleurs sur trois ou quatre... Est-ce que vous ne

seriez pas plus capable que les autres de confronter deux idées simples? Est-ce que vous considérez éperdûment les choses une à une, sans jamais être tenté de les rapprocher pour voir ce qui va se passer? Le même économiste se réjouit de la machine qui fait le travail de dix ouvriers et, sur la même minute, gémit de ce que, encouragés par un exemple si frappant, ces dix travailleurs éliminés, réduits au rôle de regardeurs, ne se sentent pas embrassés d'un désir de procréation. Le fermier, jadis, avait besoin d'une nombreuse troupe, l'été, faucheurs, moissonneurs, faneuses, et combien d'autres! Maintenant, il attelle deux chevaux, monte sur la légère voiture, se promène dans ses champs, et en une journée la besogne est faite. Allez lui parler de la dépopulation de la France, il gémira aussi, parce que le premier mouvement de l'homme le porte à imiter son voisin; mais ne lui parlez pas d'allonger sa famille. « Non, vous répondra-t-il, autrefois, cela m'aurait rapporté; maintenant, ça me coûterait. On sait compter, que diable! »

M. DEL. — Voilà le malheur!

M. DESM. — Vraiment vous m'exaspérez. Eh! oui, il sait compter, il sait raisonner, il sait considérer l'avenir, et voilà pourquoi il s'abs-

tient. C'est un fait de civilisation, voilà tout. Il sait encore autre chose. Il sait, ce qu'il n'a pas toujours su, que les enfants se font de gré à gré, et il vient d'apprendre, tout récemment, que Dieu maudit les nombreuses familles. Voyez-vous, quand, dans un pays, les hommes ont appris que les enfants sont des actes de volonté, jamais, dans ce pays, la population n'augmentera. Croyez-vous qu'ils vont besogner leur femme tout naïvement? Ils sont devenus de savants jardiniers, tout comme les hommes des villes, et ils ne sèment qu'à bon escient.

M. DEL. — Justement.

M. DESM. — Oui, justement, car cela prouve qu'ils se sont civilisés. L'homme prévoit, et c'est ce qui le distingue de l'animal. N'en demandons pas plus, c'est déjà très beau. Ah ! les bons bougres qui caressent leur stérilité, en incitant le peuple à procréer par patriotisme!

M. DEL. — Voilà ce qui m'inquiète.

M. DESM. — Oui, l'invasion, n'est-ce pas ?

M. DEL. — L'invasion.

M. DESM. — Nous pouvons en parler, nous autres, nous sommes d'une race d'envahisseurs. L'invasion ne ferait peut-être pas tant de mal que cela à la France. Ce n'est qu'un moment à passer. Il faut que les races se renouvellent.

Quoi qu'en dise Fustel de Coulanges, la Gaule romaine a été absorbée par les Francs, maison par maison, champ par champ, et les Gallo-Romains durent travailler pour les vainqueurs. Ce fut une belle invasion que celle des Francs, et celle des Normands ne fut pas médiocre non plus. Pensez, tous les couvents des bords de la Seine, pillés, incendiés, toutes les nonnes présentables jetées en barque et tirées au sort, et les mâles de ces femelles occis. Nous ne reverrons pas cela.

M. DEL. — Non, ce que nous reverrons, c'est l'invasion lente, minutieuse, mathématique, la déprédation calculée, enfin ce que virent nos pères.

M DESM. — Et voilà ce qui fausse tous nos raisonnements touchant la population. L'Allemagne a troublé notre arithmétique.

M. DEL. — Je le reconnais, mais il serait insensé de ne pas tenir compte d'un tel élément.

M. DESM. — Tenons-en compte.

M. DEL. — Eh bien?

M. DESM. — Eh bien, si l'on vous disait que la Russie va envahir l'Allemagne, va la manger, va l'absorber, que diriez-vous?

M. DEL. — Rien, je rirais.

M. DESM. — Pourtant, la Russie a une population double.

M. DEL. — Qu'importe !

M. DESM. — Admirable. Disons aussi, nous autres : Qu'importe. Quand les Allemands seraient le double de ce que nous sommes, la balance serait encore égale, parce que, passé un certain chiffre, les nombres ne s'opposent plus logiquement. Cela doit être bien encombrant, une armée de deux millions d'hommes !

M. DEL. — Que conclure?

M. DESM. — Rien du tout. A mesure que l'Allemagne se civilisera davantage, elle ressentira les atteintes de ce mal, qui est un bien, la dépopulation, et si nous demeurions seulement stationnaires, les deux chiffres se rejoindraient. Voyez-vous, cultiver la population c'est cultiver la misère, et il n'est pas possible que la culture de la misère soit le but de la civilisation.

M. DEL. — Le but de la civilisation ! C'est vous qui parlez ainsi ?

M. DESM. — Pardon. Ne supposez pas...

M. DEL. — Le but de la civilisation !

L

1er décembre.

Justice.

M. DELARUE. — Hum !

M. DESMAISONS. — Hum!

M. DEL. — Eh bien?

M. DESM. — Eh bien?

M. DEL. — Heu!

M. DESM. — Heu!

M. DEL. — Qu'en pensez-vous?

M. DESM. — Qu'en pensez-vous?

M. DEL. — Oh!

M. DESM. — Il faut y venir.

M. DEL. — Croyez-vous?

M. DESM. — Assurément.

M. DEL. — J'ai été surpris...

M. DESM. — Moi aussi. Agréablement.

M. DEL. — Je n'aurais pas cru...

M. DESM. — Enfin, il faut vous y faire.

M. DEL. — Je ne demande pas mieux.

M. DESM. — Vous êtes content?

M. DEL. — Cet effondrement de la justice... Ah! Oui, je suis content.

M. DESM. — Il paraît qu'ils ont fui, le jugement prononcé, laissant les honnêtes gens se réjouir.

M. DEL. — Ramassant en hâte leurs paperasses, ils ont décampé, allant achever leur mauvais rêve.

M. DESM. — Et cette simple femme de ménage tenant tête à « l'homme qui venge la morale publique. »

M. DEL. — Quelle rengaîne !

M. DESM. — C'est « celui qui défend la société ».

M. DEL. — Je vous en prie. La société gagnerait beaucoup à ne pas être défendue par des mensonges et par des lâchetés. Chaque fois qu'un de ces hommes parle, on se sent devenir « coquin » avec délices, on réprouve l'état d'honnête homme... Mais je dis des énormités.

M. DESM. — Oui, et qui pourtant sont justes. Qui voudrait faire partie des défenseurs de la justice, si la justice, c'est ça ? Maintenir une femme au secret pendant un an et demi, ne recueillir sur le crime que l'on instruit que des potins de journaux et de loges, essayer d'y mettre de l'ordre, n'y pas réussir, faire là-dessus des hypothèses sottes et lâches et venir dire aux jurés : « Messieurs, vous allez la condamner, n'est-ce pas, parce que j'ai des rhumatismes, et que je suis bien fatigué. Faites cela pour moi ! » Voilà la justice, telle qu'ils nous la présentent. C'est là ce qu'ils appellent « prendre la défense de l'ordre social ». Quelle comédie, quelle bouffonnerie !

M. DEL. — Prenons-le plutôt du côté comique. Sans cela, ce serait à rougir d'être des hommes. Ils font leur métier.

M. DESM. — Non, non, disons : « Ils font leur devoir! » Il faut que les grands mots soient tous salis, et qu'on ne puisse plus les prendre même avec des pincettes. Le Devoir! Mais c'est qu'ils ont l'air de parler au nom de la communauté. Merci, je ne suis pas solidaire.

M. DEL. — Croyez-vous que cet accusateur public fût sincère?

M. DESM. — Comme une brute. Il faisait son Devoir. Et chacun sait que, lorsqu'on fait son Devoir, on sent comme un velours sur la conscience. C'est la récompense. S'il eût manifesté le moindre doute, aussitôt le velours eût été remplacé par une pelote d'aiguilles. C'est à quoi les honnêtes gens s'aperçoivent qu'ils font ou non leur Devoir. Le mécanisme de la chose est, vous le voyez, des plus simples. On construirait facilement l'automate vertueux. Il étonnerait même ses contemporains par la certitude de ses réactions. Notez que je l'approuve en secret, cet accusateur. Il est logique. Et puis, il sait bien qu'un acquittement est, pour la magistrature, le plus épouvantable des scandales, puisque c'est un scandale irréparable et qui prouve, plus clairement que la plus belle erreur judiciaire, l'absurdité de la justice. Voulez-vous le fond de ma pensée? Tout cela est très bien, et il ne peut pas

en être autrement, attendu qu'en matière criminelle les magistrats sont particulièrement incompétents. Comment! Voilà des hommes de ce siècle qui croient encore à la véracité des témoignages! Quand il est prouvé que, sur dix personnes, il n'y en a pas une capable de dire la couleur du papier de sa chambre! Je passe trois et quatre fois par semaine rue Bonaparte, et cela depuis quinze et vingt ans. Or, la semaine dernière, j'y ai découvert une boutique, une antique boutique, que je n'avais pas encore vue! Le témoignage, oui, si l'on vous prévenait, cela pourrait avoir, quelquefois, une valeur. Mais hors ce cas-là, la plupart des hommes regardent sans voir. Cela n'empêche pas les magistrats de faire état d'un témoignage unique pourvu qu'il soit toujours le même, ce qui ne prouve qu'une chose, c'est que le témoin est entêté et qu'il ne démord point de ce qu'il a une fois proféré.

M. DEL. — Si vous ôtez à la justice la croyance au témoignage, que restera-t-il?

M. DESM. — Cela ne me regarde pas. Qu'elle cherche! Elle trouvera. Si vous me dites qu'il a fait cette nuit 2 degrés au-dessous de zéro, je vous croirai, parce que cela n'a pour moi, qui en avais dix ou quinze dans une chambre, qu'un

intérêt fort modéré ; mais si je devais considérer le fait comme un fait scientifique, je vous demanderais si vous vous êtes servi d'un bon thermomètre enregistreur, et si ses données concordent avec celles des autres thermomètres du même mécanisme. Si oui, nous aurions une preuve. Que la magistrature se serve du thermomètre enregistreur, c'est-à-dire, en l'espèce, des faits bien constatés et dont il reste une preuve tangible. Ainsi le vol est certain, quand on trouve dans la poche du voleur une douzaine de porte-monnaie ; ou l'assassinat par tel individu évident quand on trouve près du cadavre le morceau de drap qui manque à la culotte de l'assassin. Les preuves par l'objet sont innombrables et il y en a presque toujours, à moins que la bêtise des premiers témoins ne les ait négligées. Enfin, il y a encore les preuves qui résultent d'un tas de petits faits qui rentrent logiquement l'un dans l'autre : c'était ce genre de preuve qu'on pouvait relever dans l'affaire Steinheil ; seulement, les petits faits ont refusé de se laisser rassembler logiquement ; c'était comme au jeu de patience : il y en avait toujours un qui restait en dehors et l'assemblage était toujours à recommencer. Ce qui n'a pas empêché, en outre des magistrats, un tas de gens de s'être fait une conviction.

M. DEL. — Oui, mais la conviction, c'est quelque chose de si fort qu'on ne peut pas lui résister.

M. DESM. — Je le veux bien, mais elle ne doit jamais assumer la place de la raison ni venir s'immiscer dans un raisonnement. La phrase innocente : « J'étais convaincu que... », peut prendre un sens épouvantable. Il faut rougir d'être convaincu, si on ne peut s'empêcher de l'être. C'est la conviction qui a fait tant de martyrs ridicules et tant de bourreaux grotesques. Chercher la mort par conviction, ce fut la folie des chrétiens persécutés, mais la donner par conviction, ce fut la folie des chrétiens persécuteurs. La conviction morale produit les mêmes effets que la conviction religieuse; la magistrature moderne le prouve chaque jour, comme l'ancienne. Il vaut mieux, disait à peu près Joseph de Maistre, faire périr dix innocents que d'épargner un coupable. Voilà où mène la conviction que la loi de Dieu doit toujours triompher. C'est toujours, même si on ne la nomme pas, au nom d'une divinité criminelle que l'on poursuit jusqu'à l'ombre du crime. Car, nous autres, qu'est-ce que cela nous fait que le crime parfois triomphe? Il n'y en aura pas un de plus pour cela, et d'ailleurs, est-ce si rare ? Celui qui n'est arrêté

que par la crainte du châtiment ne l'est pas, en réalité, mais seulement par la lâcheté qu'il ajoute à sa perversité. Je suis convaincu qu'une société sans justice ne marcherait ni mieux ni plus mal qu'une société pourvue d'une mauvaise justice, et la justice est toujours mauvaise. Ils croient sauver la société et ils punissent un criminel sur dix ! Voyez *les Crimes impunis*, de Macé. Alors, leur orgueil s'exalte, leur vanité se rengorge. Pauvres gens qui ne savent pas qu'ils sont pris dans le déterminisme universel, à peu près comme un voyageur dans un train rapide! Ils croient qu'un échafaud va ralentir la vitesse du train ; ils croient que par hasard dix échafauds vont l'arrêter...

M. DEL. — Non mais...

M. DESM. — Protégeons-nous contre les malfaiteurs, je vous comprends : mais pourquoi les relâcher quand on les tient ?

M. DEL. — Il y en a de plus ou moins coupables.

M. DESM. — Vous en êtes là, aux crimes gradués?

M. DEL. — Cependant.

M. DESM. — On relâche les criminels qui semblent médiocres...

M. DEL. — Et on a raison.

M. DESM. — Pour justifier la magistrature, lui assurer la perpétuité, de l'avancement et d'honorables traitements. Il faut qu'il y ait des gens en robes rouges. C'est un décor. Seulement, il leur manque, comme en Angleterre, une perruque.

LI

16 décembre.

Rois.

M. DÉLARUE. — Ces rois dans les rues de Paris, quel effet cela vous fait-il ?

M. DESMAISONS. — Un effet d'archéologie, un effet lointain. Il me semble que les siècles passés sont revenus.

M. DEL. — Heu ! Moi, je pense plutôt à Louis-Philippe et à son parapluie, car ces rois contemporains, ils ont un parapluie?

M. DESM. — On ne les sort que déguisés en généraux.

M. DEL. — Manuel aussi ?

M. DESM. — Ah ! celui-là s'habille en colonel. Songez qu'il grandit encore.

M. DEL. — Il ne montera jamais bien haut.

M. DESM. — Hum! je ne le pense pas.

M. DEL. — Quelle rage ont-ils de rester des rois! L'exemple...

M. DESM. — Ne porte pas. On espère être plus heureux. La protection du ciel... Il y en a qui ont vécu.

M. DEL. — A quel prix?

M. DESM. — On s'habitue au danger. Et puis vraiment, ils n'ont pas le choix. Les uns les visent parce qu'ils sont rois; d'autres les viseraient, s'ils ne l'étaient plus.

M. DEL. — D'où il faut conclure que ce sont les peuples qui sont archéologiques.

M. DESM. — Enfants. Un roi : ils croient que cela protège, comme la Bible, comme la madone. Il faut accepter les données du problème. Le sentiment royaliste est un sentiment mystique. On croit au roi par la même raison que l'on croit à Dieu. Aussi vous verrez toujours ces deux sentiments unis : le trône et l'autel.

M. DEL. — C'est vrai, l'un ne se comprend pas sans l'autre. Pour moi, je n'ai jamais admis bien volontiers qu'on pût être adorateur du Dieu et contempteur du roi. Un seul Dieu, un seul roi : cela se balance, cela se correspond.

M. DESM. — Là où décroît le sentiment reli-

gieux, décroît aussi le sentiment royaliste. Aussi je pense que si bien des fléaux nous menacent, nous échapperons, du moins, à celui-là.

M. DEL. — Ce serait, chez nous, effroyable. Vous avez lu l'anecdote de Philippe allant mettre un cierge à la Sainte-Vierge, un cierge pas trop petit, mais trop gros non plus. Est-il assez Louis-Philippe et juste milieu ! Mais pourquoi met-il des cierges ?

M. DESM. — Pour hâter son retour. Ils en sont là. Ils croient très sérieusement que la Sainte Vierge existe, d'abord ; ensuite que c'est une bonne Dame que cela amuse qu'on allume des cierges devant son image ; enfin que par bonté d'âme elle vous accorde ce pour quoi vous avez fait allumer le cierge. Ame de Botocudo ! Des esprits un peu vulgaires ont gâché ces sortes de considérations. Il ne faut pas les mépriser. L'anecdote du cierge est belle pour montrer l'état d'esprit de la pseudo-royauté et combien elle s'écarte de l'esprit général en France. Cependant, je la soupçonne d'être apocryphe, quoique le commerce de la cire en ait éprouvé, partout, un amendement notable. Il faut bien vous mettre dans l'esprit que nous vivons entourés de fétichistes, et qu'il faut compter avec eux. A l'heure que vous lisez une page de De Vries, et

que vous méditez sur l'origine de l'homme, il y a une bonne femme qui, à Saint-Sulpice, fait allumer un cierge parce que son fils est malade, et ces deux actes retombent ensemble dans le néant. Tout s'équivaut, allez. Dans le possible, choisissez le plus noble : que vous importe, le reste?

M. DEL. — Oui peut-être que nous avons trop l'esprit de prosélytisme, mais cependant il faut bien défendre notre liberté. Si le roi revient, le clergé le suit.

M. DESM. — N'en doutez pas. Il ne saurait vivre sans clergé, non pas à cause de ses opinions personnelles, mais à cause de son état de roi. Les racines de la royauté ne peuvent trouver quelque fraîcheur qu'en plongeant dans le bénitier.

M. DEL. — C'est bien sale. A-t-on pensé à faire l'analyse de l'eau du bénitier ? Il y a là le thème d'une jolie communication à l'Académie des sciences. Il faudrait employer le mot désinfecter. Alors?

M. DESM. — On ne peut parler de ces choses sans devenir grossier. C'est l' « énorme » de Flaubert. Observons la neutralité.

M. DEL. — Comme à l'école.

M. DESM. — C'est cela.

M. DEL. — La vraie, celle qui dit à la fois oui et non.

M. DESM. — C'est cela.

M. DEL. — Qu'est-ce que Dieu?

M. DESM. — Dieu est à la fois tout et rien du tout.

M. DEL. — Vous penchez à gauche.

M. DESM. — A la fois tout et rien. Non. A la fois le tout et le rien.

M. DEL. — Ce n'est pas clair.

M. DESM. — Mais c'est neutre.

M. DEL. — Je n'en suis pas sûr.

M. DESM. — Ah! la neutralité est difficile.

M. DEL. — A toutes les questions, je répondrais, dans mon manuel, par heu! heu!

M. DESM. — Dieu existe-t-il?

M. DEL. — Heu! heu!

M. DESM. — Napoléon a-t-il été un grand homme?

M. DEL. — Heu! heu!

M. DESM. — Vous appuyez trop à gauche, vous aussi.

M. DEL. — Eh bien! j'y renonce.

M. DESM. — Je crois avoir trouvé. La neutralité, en matière scolaire, ce serait d'énoncer sur un ton indifférent tous les Ponts-Neufs de la métaphysique, de la morale, de l'histoire qui sont

en contradiction les uns avec les autres. Vous voyez l'effet sur les bambins?

M. DEL. — Ce serait absurde.

M. DESM. — Ce serait bien l'esprit du mot neutralité. Ni pour, ni contre. Egorgez-vous, si cela vous plaît, moi je suis neutre. Je vous récite toutes les âneries que l'on a dites sur les sujets célèbres. Choisissez ce qui vous fera plaisir.

M. DEL. — Oui, mais on a affaire à des enfants.

M. DESM. — C'est-à-dire à des êtres beaucoup plus intelligents que les vieux et bien plus capables d'un bon jugement.

M. DEL. — Il est certain que l'âge supérieur, pour la plupart des hommes, c'est de quatorze à dix-huit ans. C'est l'apogée. On comprend tout et, comme on n'a pas d'expérience, on n'est pas influencé par les absurdités de la vie. On voit tout selon la logique. Mais il s'agit des écoles primaires.

M. DESM. — Dites donc, vous avez l'air de me poser sérieusement la question?

M. DEL. — Pourquoi pas?

M. DESM. — Neutralité! Quelle bêtise! Dire ce qu'on pense, hardiment, voilà le meilleur.

M. DEL. — Vous êtes encore plus sérieux que moi.

M. DESM. — Et je veux l'être encore davantage. Savez-vous le défaut de tout enseignement? C'est que l'on ne compte jamais avec l'esprit de contradiction. Ils s'imaginent façonner les enfants une fois pour toutes. Quelle erreur! La classe finie, commence l'anti-classe, c'est-à-dire la dérision de tout ce qu'a enseigné le maître. Notre ennemi, c'est lui, notre maître. Et puis, il y a la vie, qui se charge de l'enseignement véritable et définitif. On ne devrait enseigner à l'école que des faits et des méthodes de travail. Je ne vois pas bien l'utilité de leur dicter des jugements sur l'histoire de France, matière révisable et révisée sans cesse. Des jugements? Jugeons-nous l'évolution de la terre? Disons-nous : ceci fut bien, ou fut mal? La création des carnassiers fut un crime envers les herbivores? Ou, si, comme je le crois, les carnassiers sont plus anciens, l'apparition des herbivores fut un bienfait pour les carnassiers réduits à se manger entre eux? Nous nous bornons à constater les faits, opération encore très difficile, et nous laissons le monde évoluer ou tourner sur lui-même. Il n'y a qu'une histoire, l'histoire naturelle, dont les chroniques particulières des espèces humaines forment une division.

M. DEL. — Mieux vaudrait pas d'histoire du

font. Effacer à chaque génération les témoignages inutiles du passé...

M. DESM. — Ce serait un système, mon ami. Nous sommes écrasés par l'histoire.

1910

LII

1er janvier.

Les Années.

M. DELARUE. — Ah! mon cher ami, voici bientôt venir une année nouvelle.

M. DESMAISONS. — Pas si nouvelle!

M. DEL. — Qu'en savez-vous?

M. DESM. — Je m'en doute.

M. DEL. — Vous êtes bien présomptueux.

M. DESM. — Voilà vingt ans que j'entends annoncer pour demain des merveilles ou des horreurs et rien, que je sache, n'est jamais advenu.

M. DEL. — Patience!

M. DESM. — Je n'en ai plus beaucoup, ni d'illusions. Cela ne veut pas dire que je sois impatient de l'avenir ni dégoûté du présent. J'accepte

la minute telle qu'elle est ; elle est bonne, puisqu'elle est. Seulement je trouve que les minutes se ressemblent un peu trop.

M. DEL. — Oui, on sent un peu trop qu'elles sont sœurs, mais il y en a de plus ou de moins jolies. N'en est-il pas que vous regrettiez : c'est une distraction cela.

M. DESM. — Non, parce que je suis trop raisonnable. Je sais qu'elles ne vont pas seule à seule, mais toujours en se tenant la main dans une chaîne infinie. Si j'en désirais une, il me faudrait accepter aussi toutes ses compagnes. Mais je crois que nous faisons de la littérature, c'est-à-dire quelque chose de très bête. Tenons-nous-en à la réalité.

M. DEL. — Pourquoi ne pas songer un peu au possible?

M. DESM. — Parce qu'il y a le réveil. Le quotidien me suffit, mais je le trouve bref.

M. DEL. — C'est pourquoi, peut-être, il faut l'allonger par le rêve.

M. DESM. — Ah! que vous êtes resté romantique! Cet allongement est chimérique, puisqu'il y a le matin et qu'il y a le soir.

M. DEL. — Mais si l'on rêve au-delà de la vie?

M. DESM. — Rêver au-delà de la vie!

M. DEL. — Des gens s'y adonnent.

M. DESM. — Croyez-vous?

M. DEL. — Mais, cela est certain, vous le savez comme moi.

M. DESM. — Vous n'y êtes pas. Mon cher, les gens qui rêvent au-delà de la vie ne rêvent pas la vie que nous connaissons ; ils ne rêvent pas un au delà tel qu'un prolongement du réel. Quoi qu'ils fassent, il y a une erreur et rien ne peut empêcher la vie présente de finir.

M. DEL. — Et s'il s'en recommençait une autre, plus belle, perfectionnée?

M. DESM. — Elle ne m'intéresserait pas, puisque je ne puis en avoir aucune idée et ceux-là même qui en rêvent sont dans cet état d'esprit. Elle les intéresse si peu qu'ils se cramponnent à celle-ci d'une façon honteuse. Leur chair, qui est la seule vérité, sait bien que la mort clôt toute activité. De là ce tremblement, qui contredit les conclusions de l'esprit. Mais, est-ce que nous sommes sérieux en ce moment?

M. DEL. — Presque pas. Il y a un moment nous faisions de la littérature ; maintenant c'est de la philosophie. Mais, à bien considérer les choses, rien n'est sérieux. L'homme, surgi à l'état d'enfant, le demeure toute sa vie.

M. DESM. — Il y a pourtant des degrés dans cette puérilité.

M. DEL. — Pas d'un certain point de vue.

M. DESM. — Vous admettez bien qu'il faut vivre?

M. DEL. — Ce n'est pas nous qui choisissons. C'est un fait, et voilà tout. Allez-vous mêler la volonté à nos autres divagations?

M. DESM. — Cela ne serait jamais qu'un mot de plus. Ah! que l'homme a inventé de choses!

M. DEL. — De choses, vous voulez rire. De mots! De mots! De mots!

M. DESM. — Oui, de mots. Mais c'est aux mots qu'il tient le plus, et cela se conçoit. Les mots contiennent tout, ils sont grands comme le monde, plus encore, ils sont sans limites. Tandis que les choses sont si petites qu'à peine on les touche, si fugitives qu'à peine on les a senties. Il faut un grand effort pour préférer la chose au mot. Quand on est arrivé à faire ce choix naturellement, sans lutte, on a atteint le sommet. On pourrait se reposer si le repos n'était pas, lui aussi, un mot.

M. DEL. — Oui, préférer vingt francs au billet de loterie qui nous promet un million! En sommes-nous capables?

M. DESM. — Non, non! n'en soyons pas capables. Les mots et leurs promesses sont aussi une sorte de réalité de l'esprit, à laquelle nous devons participer. Si nous n'avions pas tous les vices, comment pourrions-nous parler de la vertu?

M. DEL. — Et si nous n'avions pas toutes les vertus...

M. DESM. — Sans doute. Mais avec quoi pouvons-nous acquérir ces qualités contradictoires sans qu'il y ait contradiction? Avec les mots. Les mots sont précieux. Ils valent plus que l'or et plus que le diamant.

M. DEL. — Faites-vous vraiment une différence entre le vice et la vertu?

M. DESM. — La différence qu'il y a entre les contraires, lesquels se fondent dans l'identité. C'est la commodité des mots. Rien ne leur résiste. On les plie, on les déplie, on les replie comme on veut. C'est une réalité irréelle et qui pourtant, à l'occasion, fait sentir son poids. On peut assurément malmener la logique, mais jusqu'à un certain point seulement. La logique est la réalité de l'esprit. Quant à la vraie réalité, il faut se contenter de la regarder. Elle est inviolable. Vous avez assez souvent vu l'aventure des Etats qui font des lois, sans tenir compte de la réalité, et comment ces lois demeurent inappli-

cables sans que les législateurs s'aperçoivent jamais pourquoi. Quand la réalité de l'esprit entre en lutte avec la réalité du monde, elle est toujours vaincue. Les deux logiques évoluent sur des chemins différents et qui n'ont que des entrecroisements rares. C'est à ces endroits qu'il faut saisir le monde.

M. DEL. — Dieu ! Quel casse-tête !

M. DESM. — C'est votre faute. Vous m'aiguillez vers les espaces ! Vous savez, on peut continuer comme cela jusqu'à demain, tant qu'on trouve des mots, et plus encore, chaque mot ayant trois ou quatre significations pour chaque philosophe, ce qui, multiplié par tous les philosophes, fait qu'on s'entend très bien. Il n'y a que vous...

M. DEL. — Moi, j'y renonce.

M. DESM. — Vous avez tort.

M. DEL. — Heureusement que cela ne vous prend pas souvent.

M. DESM. — N'est-ce pas vous qui avez commencé avec votre insinuation sur l'autre vie?

M. DEL. — J'ai eu tort, je le reconnais. C'est si drôle, cette idée d'une autre vie, que je ne croyais faire qu'une plaisanterie.

M. DESM. — Elle est de tout temps. Elle eût

été bonne, meilleure même, aux temps préhistoriques. L'homme à aucun moment n'a été content de son sort. Toujours, il a trouvé que le temps lui était mesuré avec parcimonie et il s'est ingénié à en allonger le terme. L'autre vie, quelle trouvaille! Ici on n'était plus astreint à compter avec la durée, aussi s'en est-on donné. L'autre vie n'a pas de fin. Premier principe dont l'audace surprend un peu, si habitué que l'on soit aux extravagances humaines.

M. DEL. — Mais ce n'est peut-être qu'un aveu d'ignorance ou d'impuissance.

M. DESM. — C'est possible. La notion de l'infini, celle même de l'indéfini sont récentes. Pour ces gens simples et encore pour les premiers chrétiens, cela ne voulait rien dire qu'un temps très long. Remarquez que ce sont eux qui avaient raison, la notion de l'infini étant incompréhensible et, pour tout dire, absurde. N'importe, les voilà en possession d'une vie dont ils ne voient pas la fin. Vont-ils en être plus heureux? Vont-ils prendre avec indifférence les accidents de leur existence limitée! Nullement. On ne vit jamais de gens plus malheureux et moins résignés que ceux qui croient à la vie future. Nous autres, regardons passer les années avec la résignation douce née de notre incrédulité.

M. DEL. — C'est bon à dire. Mais il y a en nous un secret désir de vivre...

M. DESM. — Je croyais que vous alliez dire de revivre, et j'allais vous arrêter, car ce désir est tout ce qu'il y a de plus factice, de plus mauvaise littérature, de plus mauvaise philosophie. Mais un désir de vivre, ou plutôt, le désir de vivre, oui. Après, cela prouve-t-il que nous devions vivre éternellement ?

M. DEL. — Cela prouve que nous n'en serions point fâchés. L'homme le plus populaire de France est M. Metchnihoff, qui promet d'allonger la vie humaine.

M. DESM. — Ah ! Qu'il apprenne donc aux hommes à jouir de toutes les minutes de la vie présente ! Nous avons peu de jours et nous les gâchons. Allonger la vieillesse ! Ah ! ce monde devient trop intellectuel.

M. DEL. — Allons, mon cher ami, soyez heureux pendant cette année nouvelle.

M. DESM. — J'y compte bien.

LIII

16 janvier.

La Comète.

M. DELARUE. — Elle arrive.

M. DESMAISONS. — Qui donc ?

M. DEL. — La comète.

M. DESM. — Eh bien ?

M. DEL. — Des gens tremblent.

M. DESM. — Pourquoi?

M. DEL. — La queue de la comète. M. Flammarion en a parlé avec révérence.

M. DESM. — De quoi?

M. DEL. — De la queue de la comète.

M. DESM. — D'abord ce n'est pas une queue. C'est une chevelure.

M. DEL. — Eh bien, de la chevelure de la comète. Nous passerons à travers. C'est très grave.

M. DESM. — Evidemment. Il faut avoir peur des comètes, c'est une attitude historique.

M. DEL. — Mais si c'était la fin de l'histoire ?

M. DESM. — Il faut toujours le supposer pour avoir le droit d'avoir peur.

M. DEL. — Mais enfin, croyez-vous sérieusement...

M. DESM. — Ah! Il faut que j'aie une opinion sur les comètes ?

M. DEL. — Je vous en prie.

M. DESM. — Eh bien, je crois qu'elle vient au secours de la R. P. Le ciel marque ainsi ses préférences pour M. Benoît.

M. DEL. — Je vous parle sérieusement, et...

M. DESM. — Qu'y a-t-il de plus sérieux qu'un système où c'est celui qui a le moins de voix qui est élu ?

M. DEL. — Vous ne voulez pas me répondre ?

M. DESM. — Mais si. Supposons qu'elle balaie la vie de la surface de la terre, je trouverais cela si j'avais le temps de le trouver, d'un comique énorme, et je crois que je mourrais en éclatant de rire.

M. DEL. — Ce ne serait pourtant pas plaisant.

M. DESM. — Oh ! que si ! Toutes nos ambitions, tous nos amours, toutes nos chimères s'en allant en flamme et en fumée. Point de lendemain. Point de choix ! pour tous la certitude de la fin sans phrases.

M. DEL. — Et vous trouvez cela gai, vous ?

M. DESM. — Les attitudes seraient curieuses. Combien y en aurait-il pour sentir la beauté de

la catastrophe, pour comprendre enfin le sens des mots, pour se réjouir noblement de ce spectacle de la fin d'un monde ?

M. DEL. — Vous savez que l'asphyxie ne laisse pas les idées très nettes.

M. DESM. — Au contraire, des gaz inconnus surexciteraient peut-être notre sensibilité et notre imagination. Oui, peut-être qu'une joie immense s'emparerait de l'humanité mourante. Et quel délire pour les amants ! Je pense qu'à ce moment on ne nous raserait plus avec les idées sales de procréation. Quel goût d'infini auraient les baisers !

M. DEL. — Malheureux ! pensez-vous aux cri des femmes et des dévôts, aux exhortations naïves des prêtres ? Ce serait un vacarme hideux.

M. DESM. — Oui, peut-être, Mais nous disons des bêtises. Au fond, je crois que je ne goûterais guère plus la mort en commun que la vie en commun. Il est des fonctions physiologiques qu'il faut accomplir seul et je crois que la mort est de celles-là.

M. DEL. — Je suis de votre avis. Mais ce doit être la chose la plus difficile du monde.

M. DESM. -- Le droit à la solitude, qui nous la

donnera dans nos civilisations, où l'on est sans cesse à courir les uns après les autres ?

M. DEL. — Pour s'informer du temps qu'il fait.

M. DESM. — Encore ceci est-il anodin. Il y en a qui entament du coup les grandes questions et qui vous tendent le cordon avec une sérénité épouvantable. Ils ont raison : plutôt mourir que d'entrer en conversation avec eux.

M. DEL. — Vous êtes insociable, on vous connaît.

M. DESM. — Non, je suis avare.

M. DEL. — Avare ?

M. DESM. — Du temps, de ses heures, de ses minutes et de ses secondes.

M. DEL. — Votre avarice ne l'arrête pas.

M. DESM. — Mais ne le pousse pas. Savez-vous quelque chose de plus affreux que cette expression : tuer le temps ?

M. DEL. — Il faut bien que la pensée des imbéciles puisse s'exprimer, car ils pensent.

M. DESM. — Oui, ils pensent qu'il faut tuer le temps.

M. DEL. — Notez que les imbéciles représentent l'esprit moyen de l'humanité. Donc cette expression formule la grande préoccupation des hommes. Il faut tuer le temps. On le tue par l'amusement, on le tue par le travail. Il faut le

tuer pour qu'il ne nous tue pas, et pourtant c'es lui qui a toujours le dernier mot et le dernier geste.

M. DESM. — La vie de l'homme est sans proportion avec l'intelligence de l'homme, ne trouvez-vous pas ? A peine a-t-on entrevu que l'on pourrait peut-être arriver à comprendre quelque chose, qu'il faut céder la place à un autre qui va recommencer les mêmes efforts vers le même néant.

M. DEL. — Y a-t-il vraiment quelque chose à comprendre ?

M. DESM. — Oui. Il faut comprendre qu'il n'y a rien à comprendre. C'est la plus grande acquisition que l'on puisse faire, et elle n'est pas très satisfaisante. Le monde est une énigme qui n'a pas de mot, car le mot Dieu ne répond pas à la position du problème. Il remplace une énigme par une autre énigme. On résout le problème par un second problème plus complexe. Avez-vous lu *la Quadruple racine de la raison suffisante?*

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — C'est un livre agréable. Schopenhauer était un bon philosophe, écarté son système métaphysique, qui ne vaut ni plus ni moins que les autres. Dans ce livre, il pose d'une manière parfaitement claire qu'en partant de l'idée de

cause on ne peut arriver à l'infini que par une jonglerie, en remplaçant une série de causes par une ligne de points, au bout de laquelle surgit à l'improviste *causa sui*. Alors il est plus simple d'écarter Dieu et de qualifier tout simplement le monde de *causa sui*. Le monde étant sa propre cause, toute la métaphysique tombe. Reste la physique, et ce qu'on appelle maintenant la chimie physique, et qui donne des phénomènes une explication purement matérielle. La catalyse rendra compte demain des mouvements de la pensée aussi bien que du mouvement des comètes.

M. DEL. — Et après ?

M. DESM. — Le monde est un mécanisme qui n'est arrivé à fonctionner à peu près que par hasard. Et il fonctionne sans but. Et il se détraquera sans autre cause que les hasards de sa vie. Alors, il s'en formera un autre, ou des autres, car il n'est pas l'infini, car les éléments dont il se compose sont doués de mouvement parce qu'ils ne remplissent pas tout l'espace ; l'espace n'ayant ni haut, ni bas, ils tombent, montent, tournent et se mêlent perpétuellement. Cette théorie est connue depuis fort longtemps, et la seule qui ait le sens commun. Epicure la formula, mais non pas le premier sans doute ; elle

n'a été remplacée par rien et elle est toujours vraisemblable.

M. DEL. — Et les besoins du cœur, Monsieur, et les aspirations de l'âme, comment les satisferons-nous avec ce système dégradant, qui aboutit évidemment à un matérialisme effréné ?

M. DESM. — Non pas effréné, Monsieur, mais parfaitement logique.

M. DEL. — Moi, je compte sur la comète pour avoir une illumination de la dernière heure.

M. DESM. — Espérons que les poètes auront le temps de se frapper le front et de dire : Et pourtant, j'avais quelque chose là !

M. DEL. — Nous rapetissons le monde que jusqu'ici les hommes avaient au contraire cherché à élargir jusqu'à l'infini.

M. DESM. — Mais l'infini reste. Nous le consolidons. De métaphysique, il devient réel.

M. DEL. — Mais de quoi le faites-vous ? De boue ?

M. DESM. — Non, de poussière. Poussière de mondes, poussière d'étoiles.

LIV

1er février.

L'Obsession.

IAGO. — Because we come to do you service, you think we are ruffians. You'll have your daughter covered with a barbary horse; you'll have your nephews neigh to you; you'll have your coursers for cousins, and gennets for germans.

BRABANTIO. — What profane wretch are thou?

IAGO. — I am one, sir, that comes to tell you, your daughter and the Moor are now making the beast with two backs.

BRABANTIO. — Thou art a villain.

IAGO. — You are — a senator.

Othello, acte I, sc. 1.

M. DELARUE. — Vous avez vu les nouvelles prétentions du sénateur.

M. DESMAISONS. — Oui, cette histoire de justice auxiliaire, mais inquisitoriale, que voudrait s'arroger sa ligue?

M. DEL. — Ne trouvez-vous pas cela monstrueux ?

M. DESM. — C'est du délire.

M. DEL. — Après avoir eu la hantise de la délation, voici qu'il veut opérer lui-même. Vont-ils, après cela, s'ériger en tribunal ? Distribueront-ils les pensums et les peines? Se feront-ils gendarmes et gardiens de prison?

M. DESM. — Pourquoi pas ? L'inquisition avait les siennes, et, comme le Saint-Office, ils ont leurs familiers.

M. DEL. — Dites-moi, pourront-ils s'introduire dans les maisons, regarder par les portes entr'ouvertes, se cacher sous les lits, compter les baisers, noter les licites et les illicites?

M. DESM. — C'est leur rêve, évidemment, car dans tout mouchard il y a un voyeur.

M. DEL. — La Sainte Inquisition avait ces droits. Sur dénonciation, elle entrait partout.

M. DESM. — Eh bien, ils entreraient partout. Ce n'est pas le respect de la liberté qui les arrêterait, allez ?

M. DEL. — Enfin que veulent-ils ? Quel est leur but, hors les satisfactions personnelles de leurs mauvais instincts?

M. DESM. — Faire régner la vertu.

M. DEL. — Ou la rendre odieuse?

M. DESM. — C'est tout un. Ce qui règne est toujours détestable.

M. DEL. — Comment, dans ce pays de moquerie, se fait-il qu'on ait accordé quelque crédit à ce grossier fantoche?

M. DESM. — C'est que, dans ce pays de moquerie, on n'ose plus se moquer. Et puis, toutes les idées qu'évoque ce bonhomme sont très sales, et cela récrée toujours un instant les âmes adéquates à ces cochonneries. Pour moi, je ne puis lire le nom de ce sénateur sans voir se lever devant moi une montagne de turpitudes : aussi j'évite cette rencontre, je tourne la page, je mets la main sur l'endroit du journal où brille ce fanal équivoque. Bérenger, ce sont les paquets de photographies obscènes où l'imagination d'un imbécile s'est ingéniée à salir l'amour et à nous en donner la honte. Bérenger, ce sont les anneaux spintriens des prostituées qui s'allongent et se referment devant des faces bestiales aux mâchoires tombantes. Bérenger, c'est l'apoplexie du vice et la congestion de la crapule; c'est la gaudriole immonde dont les baisers sont des vomissements. Sous prétexte de défendre la morale, il nous force à contempler la débauche et, à force d'insister sur les bonnes mœurs, incline les esprits simples et les désirs obscurs à se

pencher vers l'infamie. Sait-il ou ne sait-il pas que les mots, comme les couleurs, éveillent leurs complémentaires? On a écrit que « le mot *chaste* est obscène » : rien de plus vrai. Pour comprendre ce que c'est que la chasteté, il faut savoir de quoi est formé son contraire. La vraie chasteté est innocente, et ignorante même du mot qui la nomme. Tout est piège dans cette lutte contre les instincts bas. Il n'y aurait qu'une arme sérieuse et c'est la seule que l'on néglige : le silence. L'enfant qui a de mauvaises habitudes est perdu s'il apprend que son vice est très répandu; s'il se croit une exception, il se corrigera peut-être.

M. DEL. — Il en est de cela comme du crime. Un portrait d'assassin dans les journaux, c'est la mort assurée de trois ou quatre vieilles femmes. Tout ce qui attire l'attention sur le vice ou sur le crime en est le propagateur certain. On rédige des livrets sur la pureté, qu'on met entre les mains des petits enfants. C'est là un commerce infâme. Quoi, ces moralistes, ces psychologues ignorent la force de l'esprit de contradiction.

M. DESM. — Le premier livre vraiment obscène que j'aie lu, c'est le paroissien romain, auquel est annexé un soigneux « Examen de conscience ». Quel arsenal de corruption solitaire!

On nous donnait cela au Lycée, dans ce temps-là, et il fallait lire et méditer avant la confession. Commandement inutile. Ces pages étaient les plus feuilletées du volume, avec dans les marges la marque des doigts malpropres de l'écolier. Ce livret infâme, approuvé des évêques, compétents sans doute en ces matières, a éveillé bien des vocations qui s'ignoraient.

M. DEL. — Mais si nous revenions à notre point de départ?

M. DESM. — A Bérenger? Vous voulez donc que nous allions finir la journée dans un mauvais lieu?

M. DEL. — Je vous croyais plus maître de vos sensations?

M. DESM. — Hé! Hé!

M. DEL. — Contre qui est-ce dirigé en particulier, ce projet d'inquisition? Contre les artistes, les écrivains?

M. DESM. — En doutez-vous? Ces sortes de puritains en veulent à toutes les joies de la vie. Les plaisirs des sens leur sont odieux, hormis cependant celui de la gloutonnerie, où se livrent, sans arrière-pensée, les dévots, en souvenir, peut-être, du vieux Jéhovah, qui humait si allègrement le fumet des sacrifices. Or, M. Bérenger est catholique teinté de protestantisme, c'est

dire un dévot de la pire espèce, de celle qui ne pardonne jamais. Dieu est pour eux, ils le savent et le font bien voir.

M. DEL. — Je le croyais libre-penseur.

M. DESM. — Oui, de la sorte affiliée à la « libre-pensée religieuse ».

M. DEL. — Qu'est-ce à dire ?

M. DESM. — Vous n'avez pas remarqué sur les murs, l'été dernier, je crois, une affiche dont l'intitulé se libellait ainsi ?

M. DEL. — Libre-pensée religieuse !

M. DESM. — Parfaitement.

M. DEL. — Cela n'a nulle signification.

M. DESM. — Dans l'esprit de ces gens, cela peut vouloir dire bien des choses, mais que nous ne saurions comprendre. Il est même possible que, dans leur cervelle obtuse, cela corresponde à une sorte de réalité. Comme il nous est défendu de pénétrer dans ces ténèbres, laissons cela. Cela n'offre pas, d'ailleurs, le moindre intérêt. Entre un capucin et un libre-penseur religieux, je ne vois pas d'abord de différences ; ou bien, ce serait un long travail de micrographie. Qu'ils portent la robe de bure ou la redingote noire haut boutonnée, ils sont également redoutables pour la liberté, qui est ce qui nous intéresse. Songez qu'il y a en instance, à la Cham-

bre ou au Sénat, un projet de loi rédigé par des représentants de la secte qui permet de poursuivre celui qui détient dans une armoire une estampe libre ou un livre léger? Or la secte a déjà réuni les adresses de tous les collectionneurs et, dès qu'elle pourra poursuivre elle-même, *proprio motu*, comme disent les théologiens, ce sera un massacre général. Au fond, cette ligue recommence, on voudrait recommencer la besogne iconoclaste de la Compagnie du Saint-Sacrement, dont M. Allier nous a si bien dit l'histoire. C'est la cabale des dévots, contre laquelle Molière lança *Tartufe*, ce qui ne lui est pas encore pardonné.

M. DEL. — Croyez-vous que Tartufe soit autre chose qu'un hypocrite, un exploiteur de la dévotion?

M. DESM. — Tartufe, mais c'est le laïque d'Eglise, gent qui pullule encore, plus absolue dans ses convictions, que le prêtre qui cède sur tous points, dans la vie, hormis sur le dogme, dont il a spécialement la garde. Tartufe n'est pas hypocrite; il est lui-même. Tout lui est dû, parce qu'il avoue hautement sa foi, même la femme de son ami. Quand on porte une haire et qu'on se donne la discipline, on a droit à quelques compensations. Il n'est pas bon

que la chair souffre toujours; il lui faut des récréations. Vous ne croyez pas à la sincérité de Tartufe? Mais Laurent serait donc son complice? Or il n'est nullement question de cela dans Molière. Les mouvements de repentir de Tartufe vous semblent feints? C'est que vous connaissez bien mal l'espèce dévote. Rien n'est plus commun, chez elle, que ces accès subits d'humiliation, suivis de retours à l'attitude hautaine qui les caractérise le plus souvent. Je ne crois pas que l'on joue très bien Tartufe à la Comédie. On vise toujours au faux dévot. Tartufe est gentilhomme, et sa fierté n'est contenue que par la conscience qu'il a d'être un pécheur, et même, si l'on veut, un coquin. Mais à aucun moment il n'oublie que sa qualité de bon chrétien domine encore sa gentilhommerie : c'est comme dévot qu'il demande des privilèges familiers, et en somme Elmire n'est pas sans éprouver quelque émotion à ses paroles...

M. DEL. — Quel plaidoyer!

M. DESM. — Mais, du tout. Voyons, vous figurez-vous à quel point Molière avait peu qualité pour défendre les vrais dévots contre les faux? Ou *Tartufe* est pour l'Eglise, ou *Tartufe* est contre l'Eglise : Molière ne peut prendre une position intermédiaire. C'est indigne de son

caractère. Or ses idées philosophiques sont connues...

M. DEL. — Qu'importe! Revenons à la vie présente, à M. Bérenger.

M. DESM. — A propos de Tartufe? Oui, c'est vrai, tous les deux sont sincères. « Cachez ce sein, que je ne saurais voir. » Peut-être que l'un explique l'autre.

LV

16 février.

L'inondation.

M. DELARUE. — Ah! que ce fut déprimant, toute cette eau! De l'avoir si longtemps vue couler à ras de l'œil, j'en garde encore une sorte de vertige. Ah! cette eau entêtée, cette eau cruelle, cette eau mal obéissante!

M. DESMAISONS. — Elle obéit à sa nature. A l'homme de la connaître.

M. DEL. — Vous conviendrez que sa nature fut excessive, dévergondée et débridée.

M. DESM. — Sans doute, mais ce n'est pas, en somme, si extraordinaire qu'on le veut dire; et

même ce l'est moins que la présomption des hommes, et leur imprévoyance.

M. DEL. — Enfin la qualité de l'imprévu est de ne pouvoir être prévu.

M. DESM. — Et qui vous a dit que c'était imprévu?

M. DEL. — Mais...

M. DESM. — Un fait naturel qui se reproduit, à des échelles variables, cinq ou six fois par siècle et par région n'est pas un fait imprévisible.

M. DEL. — Et quand on l'aurait prévu?

M. DESM. — Je ne sais pas tout ce qui aurait pu être fait, mais peut-être aurait-on ouvert moins de gouffres dans Paris, moins bouleversé la terre, qui alors, moins spongieuse, se serait opposée à l'eau, au lieu de la propager. Des caves, des rues inondées, ce n'est rien, si le sol et la maçonnerie sont solides. On a fait de Paris un champ de terre meuble et une taupinière; on a creusé à l'eau des canaux factices qui ont porté le fleuve partout à la fois. Croyez-vous que cela soit très intelligent? Ingénieur, auriez-vous ouvert des fenêtres au-dessous du niveau des hautes crues à un tunnel longeant la Seine?

M. DEL. — Peuh! Il y avait si longtemps...

M. DESM. — C'est cela. Vous, non plus, n'avez pas la notion du discontinu. Vous êtes un évo-

lutionniste naïf qui croyez que la nature va dorénavant suivre des voies sages, parce que Darwin l'a décrété. Savez-vous maintenant que la nature procède volontiers par bonds?

M. DEL. — Si vous prenez cela comme une leçon de philosophie !

M. DESM. — C'en est une, péremptoire, et non pas la dernière. Avec le temps qu'il fait, cette histoire peut recommencer au printemps.

M. DEL. — Qu'y pouvons-nous ?

M. DESM. — Le mal étant accompli, rien. Mais nous n'allons pas discuter technique, hein ? Restons dans la critique des idées et la critique du spectacle. C'est toujours une consolation qu'aucune œuvre humaine n'excitera la dixième partie de l'intérêt offert par un fleuve qui sort de chez lui et court. M. Rostand a reculé avec sa petite bluette et son petit coq en vraies plumes.

M. DEL. — Oui, la nature aura toujours le dessus dans l'admiration des hommes et leur épouvante.

M. DESM. — Nous avons savouré lentement le péril et le malheur. Vraiment, cela nous incite peu à goûter des pointes à la Scudéry ou des calembours à la Bièvre. Fâcheux prologue. On attend la voix d'un Lamartine et c'est celle d'un Scarron.

M. DEL. — Paris a reçu un coup. Son esprit va en être changé.

M. DESM. — C'est bien possible. Sans doute, dans trois mois, il ne pensera plus guère au désastre, s'il reste isolé, mais il en aura longtemps la hantise inconsciente. Il se souviendra obscurément qu'il faillit être noyé par le jeu de trois ou quatre rivières coalisées. Le Grand-Morin est en colère : il suffira de cela pour le laisser réfléchir.

M. DEL. — Enfin, j'ai vu une inondation !

M. DESM. — Dans les journaux !

M. DEL. — Oh ! ce que j'ai vu m'a permis deviner le reste et de le contempler, ce qui me serait impossible pour un pays que je ne connais pas.

M. DESM. — Egoïsme de la curiosité ! Ne dites pas cela tout haut.

M. DEL. — Cela n'a pas été un spectacle gratuit, croyez-le, je l'ai payé d'un certain état nerveux qui n'était pas agréable. Enfin, j'ai vu, cela est évident.

M. DESM. — Moi aussi, quoique moins que vous. Le seul pont qui m'inspirait confiance, c'était le Pont-Neuf, qui fut commencé sous Henri III ! Depuis ce temps-là, l'art des ponts est allé en dégringolant, jusqu'aux ponts mo-

dernes dont les meilleurs ne sont encore que des sortes de passerelles. Les ingénieurs de ce temps-là étaient moins présomptueux que les nôtres. Ils ne rougissaient, pas de compter avec les forces de la nature et pour n'être pas vaincus par elle, ils voulaient du premier coup la dominer. Cette masse de pierre en dos d'âne, qui fait lever les épaules aux ingénieurs de la Compagnie d'Orléans, reste le témoin d'un temps où l'on construisait non seulement avec la solidité suffisante, mais avec la solidité excessive. Nous en sommes réduits maintenant aux miracles d'équilibre.

M. DEL. — Je pense surtout que maintenant l'activité des hommes s'engage dans trop de voies différentes. On commence tout, on ne finit rien. On rêve l'impossible, on dédaigne le possible.

M. DESM. — C'est que la chimère est placée dans la réalité. Le possible ennuie. Mais, monter à mille mètres en aéroplane voilà qui est amusant.

M. DEL. — On n'a pas vu beaucoup d'aéroplanes planer sur Alfortville, s'arrêter de maison en maison pour enlever les sinistrés, ou moins les ravitailler.

M. DESM. — La conquête de l'air! C'est de la

conquête du sol qu'il s'agit. Cela va peut-être nous délivrer de ces mornes plaisanteries où l'on voit ces instruments s'approcher d'une fenêtre et y débarquer des amis qui viennent déjeuner, des concierges au sixième étage, des embarcations sur le toit. Les embarcadères, il s'agit de les retrouver sous l'eau, et c'est plus difficile que de construire des romans scientifiques.

M. DEL. — Si nous citions une fable de La Fontaine ?

M. DESM. — A quel propos?

M. DEL. — A propos de l'eau et du ciel.

M. DESM. — Ah ! *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.*

M. DEL.

Un Astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

M. DESM.

C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères.

M. DEL. — Et l'image de ceux qui ont ravagé Paris en lui perçant tant de trous sous la peau.

M. DESM. — Je suppose que les célèbres ingé-

nieurs du quai d'Orsay faisaient des calculs astronomiques en construisant leur tunnel.

M. DEL. — C'est assez vraisemblable.

M. DESM. — Il s'agissait de la hauteur des eaux au-dessus des fenêtres de leur galerie, ils ont pris celle de la lune au-dessus de l'horizon.

M. DEL. — Et maintenant que l'eau remonte, ils s'ébrouent à *Chantecler*.

M. DESM. — S'ébrouent... mais c'est lugubre.

M. DEL. — Ce qui est à la mode n'est jamais lugubre.

M. DESM. — Enfin, on a ressorti les sifflets en son honneur.

M. DEL. — Croyez-vous ?

M. DESM. — Les journaux ont dû l'avouer, malgré qu'ils fussent payés pour le taire. Le bourgeois mystifié va se venger durement, si je ne me trompe, de l'impudence d'une réclame sans précédent. Aucun chef-d'œuvre ne l'aurait portée. Elle a écrasé nécessairement cette sorte d'opéra-bouffe où il y a moins d'esprit et autant de coq-à-l'âne que dans une chronique de Willy. Les animaux de M. Rostand ont l'œil aussi malin que ceux de Benjamin Rabier, et il emploie des formules démodées même dans l'opérette et les revues de fin d'année :

C'est nous qui sommes les crapauds...

Enfin, un critique bienveillant l'a comparé à Emile Augier : « ... mais il est un poète plus adroit et plus séduisant qu'Emile Augier. » On ne peut décocher, je pense, une plus dégoûtante injure, mais elle venge la poésie française.

M. DEL. — Je ne l'aurais pas trouvée, celle-là.

LVI

1er mars.

Philanthropes.

M. DESMAISONS. — J'aurais été surpris de ne pas voir M. le sénateur Bérenger mêlé à l'affaire de Mettray.

M. DELARUE. — Il y était. Il trônait, paraît-il, avec l'arrogance que lui permet sa réputation, derrière le colonel Lorenzo.

M. DESM. — C'était bien sa place.

M. DEL. — Mais il y manquait quelqu'un.

M. DESM. — Qui donc ?

M. DEL. — Son frère d'armes.

M. DESM. — Je n'y suis pas.

M. DEL. — Bonjean.

M. DESM. — En effet, celui-là est encore plus

philanthrope. Mettray a son charme, mais Fontgombaud !

M. DEL. — Une merveille !

M. DESM. — Voulez-vous être philanthrope ?

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — Achetez une étable à cochons, mettez-y soixante enfants dont les parents veulent se débarrasser, nourrissez-les d'injures et de coups de bâton, vous êtes philanthrope. Sérieusement, mon cher Delarue, qui peut pousser des gens à un tel métier ?

M. DEL. — J'y ai réfléchi. La vanité. Il ne s'agit pas de faire le bien, mais de laisser croire aux hommes qu'on le fait. D'où considération, estime, reconnaissance, etc.

M. DESM. — C'est la seule explication possible. Et elle est d'autant plus vraisemblable que la méthode a réussi. Voilà trente ou quarante ans que le monde célèbre la gloire philanthropique des Bonjean et cela durerait encore si ces habiles personnages n'avaient commis, enhardis par leur célébrité philanthropique, des imprudences un peu fortes.

M. DEL. — Avouez que vous y avez été pris vous-même.

M. DESM. — A quoi ?

M. DEL. — A les considérer comme des gens estimables...

M. DESM. — Hélas !

M. DEL. — Utiles.

M. DESM. — Hélas !

M. DEL. — Secourables.

M. DESM. — Assez ! Je l'avoue. Si bien que je fus amené à conseiller à une pauvre veuve sans ressources de confier son enfant aux Bonjean. Elle y alla, et eut le bonheur de les voir tous les deux et de les entendre parler avec plaisir de leurs domaines, de leurs fermes en Algérie.

M. DEL. — Et alors ?

M. DESM. — Elle s'en revint épouvantée. C'était une femme simple, qui se figurait le philanthrope sous une forme moins somptueuse, et moins rapace. Elle revint, elle rapportait un secret.

M. DEL. — Dites.

M. DESM. — Pour recevoir son fils à Fontgombaud et le traiter comme vous avez vu dans le procès, les Bonjean demandaient soixante francs par mois et je ne sais combien de droit d'entrée, le prix de la pension dans un bon collège de province.

M. DEL. — Est-ce que la philanthropie serait d'un rapport direct et palpable ?

M. DESM. — Ce serait une excuse. Je ne sais pas si, au total, les colonies étaient productives de revenus, mais je sais qu'elles l'étaient d'honneur, puisqu'un homme, aussi en garde que moi contre ces entreprises, se laissa un moment prendre à leur réputation.

M. DEL. — Elles ne sont plus.

M. DESM. — Bonjean n'avait-il pas songé à en faire un séjour de poètes et de jeunes auteurs ?

M. DEL. — Oui, mais qui ont refusé devant le scandale et la perspective d'y mourir de faim.

M. DESM. — Ou de vivre de ce qu'on n'a pas donné aux enfants. Mais quelle cervelle ont-ils donc ces gens-là qui remplacent ainsi, à l'improviste, une colonie d'orphelins par une contrefaçon de villa Médicis ? A laquelle de ces besognes sont-ils préparés ?

M. DEL. — A toutes les besognes, pourvu qu'elles fassent parler d'eux.

M. DESM. — Je pense que moins on en parlera maintenant, plus ils seront satisfaits. Après les joies de la publicité ils doivent haleter vers celle du silence.

M. DEL. — Je pense aussi que tous les bagnes d'enfants disparaissent successivement. Supprimée, la Maison Paternelle si galamment adjointe à la colonie pénitentiaire de Mettray.

M. DESM. — Il y en a d'autres qui n'ont pas encore fait parler d'eux ou que nous avons oubliés. Les gens qui font des enfants et ne savent pas les élever sauraient bien en réclamer de nouveaux, si les anciens disparaissaient et on trouvera toujours des militaires corses pour les régenter. Nous vivons toujours sous le droit primitif romain, aggravé par la sévérité chrétienne. Les trois quarts de ces malheureux enfants ne sont coupables — coupables ! — que de précoces écarts sexuels. On les punit d'un tempérament ardent, ce qui est aussi intelligent que de les punir d'un trop bon estomac ou de jambes trop agiles. On réprime en eux une vertu qui n'est pas à la mode, en ayant eu soin de la baptiser vice, ce qui flatte grandement les impuissants et les frigides qui décident du bien et du mal en ces matières depuis que le christianisme a renversé les valeurs naturelles de la morale. Soyez certain qu'on ne nous dit pas tous les suicides causés par une répression aussi bête. L'enfant n'a pas la notion de l'avenir. Il vit dans le présent, et quand le présent lui est trop lourd, il s'en évade. Sa nature est mobile, c'est pourquoi, quand il peut se distraire, il va rarement jusqu'au suicide, mais une prison lui ferme toutes les fenêtres, et c'est le déses-

poir. Je suis persuadé que c'est parmi les enfants, garçons et filles, mis en correction, que se rencontrent les plus belles natures, mais peu de parents sont faits pour les comprendre. La sexualité précoce est presque toujours un signe d'intelligence, mais avec nos mœurs elle dégénère fatalement en habitudes secrètes, surtout en province, où on se surveille jalousement. Un enfant, autrefois, se trouvait souvent lancé dans le monde et maître de soi au moment précis de la puberté : ils savaient ce que c'était que la vie, à l'âge où les nôtres oscillent encore entre la robe de leur mère, et celle de leur professeur.

M. DEL. — Que voulez-vous, il faut subir les mœurs de son temps. Cela a peut-être moins d'importance que vous ne pensez.

M. DESM. — Nos mœurs, c'est vrai, rétrécissent la jeunesse, mais elles allongent la maturité. Un amoureux de quarante ans n'est plus ridicule ; du temps de Molière, c'était un vieillard. Ne croyez-vous pas qu'on pourrait à la fois gagner sur les deux périodes ?

M. DEL. — Cela arrivera peut-être quand on cessera d'accorder à l'instruction livresque une valeur qu'elle n'a pas. On s'instruit bien plus sûrement en vivant qu'en lisant des manuels, et quand on en sait assez pour exercer l'état de son

choix, la période scolaire devrait être close.

M. DESM. — Cela n'arrivera que lorsque d'abord la direction de la vie sera enlevée aux professeurs. Songez que nous en sommes non pas à la période de l'étude approfondie, mais à la période de la bibliographie ! L'homme de valeur, pour le professeur, est celui qui connaît le plus de titres de livres.

M. DEL. — Précisément, le savoir tend à devenir une nomenclature. On en sera quitte pour apprendre les titres des livres qui traitent d'une matière ; ensuite de quoi on pourra aller se promener, ce qui sera beaucoup plus salutaire que de lire tout le fatras imprimé.

LVII

16 mars.

Printemps.

M. DELARUE. — L'avez-vous vu, le premier sourire du printemps ?

M. DESMAISONS. — Oui.

M. DEL. — Vous dites cela sans ferveur.

M. DESM. — C'est que je ne veux pas avoir de ferveur.

M. DEL. — Et pourquoi donc ?

M. DESM. — Cela me forcerait à me souvenir, et je ne veux pas me souvenir.

M. DEL. — Vous n'aimez pas à vous souvenir de votre enfance, de votre jeunesse, de vos premiers printemps, de vos premières amours ?

M. DESM. — Non, il y a quelque lâcheté dans ces complaisances. C'est avec la minute présente que je dois composer mon bonheur, mon égoïste bonheur.

M. DEL. — Le bonheur est toujours égoïste, même quand il est né d'un sacrifice, cela est certain, mais pourquoi ne pas l'accepter, porté par le souvenir, comme vous le saisissez dans la minute ? Un jour vient où l'on n'a plus que cela et où c'est en arrière qu'il faut tendre les bras.

M. DESM. — Quand je n'aurai plus que le passé, je crois que je serai très malheureux, car, passé ou avenir, c'est la même chimère ou le même fantôme.

M. DEL. — Faites-vous donc une si grande différence entre le passé et le présent ? N'est-ce point l'imagination qui nous fait jouir de l'un et de l'autre ?

M. DESM. — Je sais que le présent, dès qu'on y pense, est le passé, mais il y a le passé ré-

cent et le passé ancien, le passé qui peut revenir, et le passé qui ne le peut pas. Le passé qui peut revenir, c'est encore le présent. Soyez sûrs que les termes du langage commun sont toujours les plus clairs, en même temps qu'ils sont les plus justes et les plus nets.

M. DEL. — Soit, tenons-nous-en au langage commun. Mais alors souriez au printemps qui vous sourit.

M. DESM. — Au printemps d'aujourd'hui, certes. Les premières feuilles m'ont toujours enivré. Je les préfère aux fleurs. Leur odeur est plus délicate, leur vie est moins éphémère, leur air plus mystérieux. Les fleurs disent tout de suite ce qu'elles pensent ; elles veulent, comme les hommes, un peu d'amour, pour mieux mourir. Je ne puis jamais regarder sans un sentiment de mélancolie une fleur dans un vase. C'est une agonie.

M. DEL. — C'est pour cela qu'il faut les aimer, elles vivent si vite, elles meurent si vite !

M. DESM. — Disons : elles durent, elles passent..., car ce sont des choses.

M. DEL. — Sans doute, mais que deviendrons-nous sans l'animisme qui soutient notre langage et lui donne quelque vigueur ?

M. DESM. — Nous en abusons.

M. DEL. — C'est amusant, cette vie factice donnée aux choses. Cela nous permet de vivre avec elles en une certaine intimité. Il n'est pas de solitude qui ne se peuple aussitôt. J'aime que l'on fasse parler les choses. D'ailleurs, en est-il vraiment d'inertes au point d'être dépourvues de toute sensibilité ? Le fer même n'est-il pas doué de certains mouvements moléculaires, n'a-t-il pas un commencement, une maturité, un déclin ?

M. DESM. — Et si l'on vous disait, au contraire, que ce sont les choses animées qui ne le sont que d'apparence et que tout n'est que mécanique, ou physique, ou chimie ?

M. DEL. — Cela reviendrait au même. Je ne me fais pas d'illusion sur la valeur des mouvements qu'on appelle volontaires. Je sais que c'est une manière de dire et de penser et qu'au fond nous n'avons pas plus d'influence sur les oscillations de notre pensée que nous n'en avons sur l'éclat du soleil ou la température de Sirius. Un vaste tourbillon, où nous sommes pris, nous entraîne, et non à sa guise, mais selon une nécessité très certaine et très obscure. Mais cette conviction même permet que je m'amuse aux jeux de l'animisme.

M. DESM. — Le chat qui joue avec une ficelle

et l'homme qui joue avec le chat ont la même philosophie, que c'est pour eux que la ficelle remue, que le chat remue.

M. DEL. — Vous voulez dire qu'il n'y a que des degrés (à la vérité, il y en a beaucoup) entre les deux mouvements ?

M. DESM. — Je ne veux dire que ce que j'ai dit. Je connais les choses par leurs différences. La vie est la sensibilité. Je ne vois nulle différence entre l'homme et les animaux, j'en vois d'immenses entre les animaux et la matière inorganique, ou organique mais insensible. Restons dans le bon sens.

M. DEL. — C'est bien froid. Vous ne sentez pas le printemps ?

M. DESM. — Et après ?

M. DEL. — Vous ne sentez pas le besoin de divaguer un peu ?

M. DESM. — Mais si, mais si.

M. DEL. — Vous dites cela sans entrain.

M. DESM. — J'aimerais mieux ne plus penser que de penser de travers.

M. DEL. — Divaguer, c'est seulement prendre le chemin le plus long. On arrive tout de même.

M. DESM. — On arrive, et c'est ce qu'il y a peut-être de plus fâcheux.

M. DEL. — Vous ne voudriez pas que le voyage fût éternel ?

M. DESM. — Non, car j'ai vu beaucoup de printemps déjà et je connais le cycle. Il n'est pas très varié.

M. DEL. — Pourtant, en vîmes-nous jamais deux pareils ?

M. DESM. — C'est vous qui avez raison. Je crois que je manque de philosophie aujourd'hui. La vie est toujours nouvelle, puisque nous ne sommes jamais les mêmes.

M. DEL. — Vous ne dites pas cela sans mélancolie.

M. DESM. — Pourquoi aurais-je de la mélancolie ? Nul n'est plus que moi soumis au destin. Mais parlons du présent, je n'aime que cela. Parle-t-on encore de M. Rostand ?

M. DEL. — Moins.

M. DESM. — Et qu'en dit-on ?

M. DEL. — Toujours la même chose.

M. DESM. — Mais encore ?

M. DEL. — Qu'il faut plus de patience pour lire son œuvre qu'il n'en a fallu pour l'écrire.

M. DESM. — J'en ai beaucoup, j'essaierai.

M. DEL. — Ne vous engagez pas.

M. DESM. — Non, j'essaierai seulement.

M. DEL. — Ce serait joli au cinématographe.

Quelle singulière idée a-t-il eue de passer sept ans à rédiger en vers ce sombre prospectus qui n'explique même pas très clairement les gestes de toute cette orgueilleuse volaille !

M. DESM. — Manie d'amateur, peut-être ?

M. DEL. — Oui, et qui sait n'être que cela, dont il enrage. Mais le succès, de cirque, est très réel. Coqs, poules et poulettes, grandis avec art, et mieux à portée de l'œil, se démènent congrûment, selon les modes du poulailler. C'est plein de renseignements pour les éleveurs. On y voit une centaine d'espèces de poules rares et curieuses, les unes propres à l'engraissement, les autres à la ponte. Tout Houdan voudra voir cela, ainsi que tout Crèvecœur. Et puis en même temps que l'âme des fermières, cela flatte le cœur des patriotes. Cocorico ! Toujours prêt ! Quand même ! Vous avez beau dire...

M. DESM. — Mais je ne dis rien.

M. DEL. — On se sent meilleur après avoir contemplé ce coq national, et qui, à l'instar de M. Rostand, fait lever le soleil devant les poules ébahies. Ah ! nous savons ce que c'est que la gloire, maintenant, nous pouvons mourir.

M. DESM. — Et jouera-t-on longtemps cette merveille ?

M. DEL. — Toujours, toujours, toujours.

LVIII

1er avril.

Liquidations.

M. DELARUE. — Eh bien ? cette histoire...

M. DESMAISONS. — Non.

M. DEL. — De liquidation ?

M. DESM. — Non.

M. DEL. — Enfin, elle existe.

M. DESM. — Pas pour moi.

M. DEL. — Quoi ! vous ne savez pas ?

M. DESM. — Trop.

M. DEL. — C'est amusant.

M. DESM. — Je ne trouve pas.

M. DEL. — Moi, je trouve.

M. DESM. — C'est banal.

M. DEL. — Ah ! non, par exemple.

M. DESM. — Je trouve ce Duez d'une médiocrité affreuse.

M. DEL. — Voyons !

M. DESM. — D'une bêtise horrible.

M. DEL. — Evidemment, ce n'est pas un Mazarin, mais...

M. DESM. — Point de mais. C'est le hideux

bourgeois à qui la tête tourne devant un peu d'or, qui ne sait qu'en faire, dans sa stupidité, et s'en va chez les tapissiers et les cocottes chères. Avez-vous remarqué que leur première dépense est toujours une salle de bains ? Ils ne pensent à se laver qu'à leur premier vol, après quoi ils se mettent en quête de muqueuses à trois mille francs le centimètre carré.

M. DEL. — Soit, ils sont au moins des voleurs propres et généreux.

M. DESM. — Je ne vous connaissais pas ce goût pour la volerie.

M. DEL. — Du regret, peut-être. Songez qu'une belle poignée de liquidation aurait pu m'échoir... et...

M. DESM. — Et ?

M. DEL. — Dame, c'est bien tentant.

M. DESM. — Je suppose que vous auriez au moins été plus malin, c'est-à-dire plus modéré.

M. DEL. — Je le suppose aussi, mais on se laisse aller, l'or attire l'or. Connaissez-vous un liquidateur qui se soit retiré des affaires à moins de deux ou trois cents mille francs de rente ?

M. DESM. — Je ne connais pas de liquidateurs, mais j'en ai beaucoup entendu parler. On ne m'en a cité aucun, en effet, qui fût dans le besoin. Est-ce parce que, comme le dit M. Lemar-

quis, leur comptabilité est ingénieuse ? Cela se pourrait très bien, quoiqu'en somme je ne crois guère aux voleurs par occasion. On est social ou anti-social. Soyez certain que le Duez, s'il est vrai qu'il fut marchand de soie au Bon Marché, volait des coupons tout comme il devait voler des immeubles. La vocation du voleur est toujours précoce. Il y a du vrai dans ce que disait Lombroso, et ce n'est pas pour rire que Shylock a les doigts crochus. Vous auriez fait voleur bien médiocre, mon pauvre ami.

M. DEL. — C'est possible, mais on prend un bon associé.

M. DESM. — Par lequel on est volé à son tour. Duez était entouré de voleurs qu'il avait choisis comme complices et dont il a été la proie.

M. DEL. — Oui, la profession est délicate.

M. DESM. — Plus encore que vous ne croyez, et je crois qu'elle est, même quand on opère sur des millions, la dernière des professions. On a beau être un bon vivant, comme Duez, et un gai luron, le timbre de la porte d'entrée finit par vous creuser un trou dans le cœur. Si c'était le commissaire ! Et un jour, c'est le commissaire.

M. DEL. — A vous entendre, on ne volerait jamais.

M. DESM. — Cela serait peut-être plus sage, quoique moins pittoresque. On vole peu, d'ailleurs, chez les gens en place. Les hommes ont fini par acquérir quelque expérience sur ce chapitre. Pensez au grappillage des gens de finance autrefois. Fouquet se perdit par la vanité. Ses pareils volaient tranquillement, régulièrement. Ce n'est qu'au dix-neuvième siècle qu'on a eu la notion de l'honnêteté dans les emplois publics. Il n'y a guère que le corps des liquidateurs judiciaires où cela n'a pas encore pénétré et ce qu'il y a de curieux, c'est que le magistrat honnête qui nomme à ces fonctions un homme de hasard sait fort bien qu'il lui donne une place où les bénéfices seront nécessairement scandaleux, et il le nomme. C'est un retour d'ancien régime.

M. DEL. — Vous êtes plus optimiste que le ministre de la Justice lui-même.

M. DESM. — Je suis toujours optimiste quand je parle de la magistrature, comme Pascal l'était vis-à-vis des grands seigneurs, et pour le même motif.

M. DEL. — Vous êtes prudent.

M. DESM. — Très.

M. DEL. — Je comprends cela.

M. DESM. — Chut ! Songez que M. Barthou a

été obligé de se rétracter. Aussi, ne comprenez rien, je vous conseille.

M. DEL. — Cependant, l'affaire de la Chartreuse ?

M. DESM. — Un mystère. On ne doit pas insister pour savoir s'il est d'ordre administratif commercial ou judiciaire. C'est un mystère tout court. Croyez-vous que trois sont un et que un est trois ?

M. DEL. — Vous croyez que ce serait favorable ?

M. DESM. — Absolument.

M. DEL. — Soit. D'ailleurs, je ne bois pas de chartreuse.

M. DESM. — Ce fut une excellente liqueur.

M. DEL. — J'en ai un vague souvenir.

M. DESM. — Dans cinquante ans, cela n'aura plus aucune importance, tout le monde boira de l'eau bouillie et ne boira pas autre chose.

M. DEL. — Croyez-vous ?

M. DESM. — Si les médecins le veulent, il en sera ainsi. C'est que l'amour de la vie pour elle-même augmente singulièrement. Pour vivre on finira par se priver de toutes les joies et de tous les petits plaisirs de la vie. De l'eau bouillie et des purées de légumes sans sel ni nul assaisonnement, c'est d'ailleurs le régime de beaucoup

de nos contemporains. Ajoutez à cela un exercice modéré, continu et sans but, des conversations légères et même idiotes pour ne point alarmer le système nerveux, et l'abstention rigoureuse des gestes de l'amour, comme à la fois vulgaires et déprimants.

M. DEL. — Où avez-vous pris cela ?

M. DESM. — C'est la diète idéale des mondaines. Cela a un grand avantage inavoué, c'est de façonner nécessairement la femme en forme de roseau, ce qui est très à la mode.

M. DEL. — Je sais que leur grande occupation, présentement, est de se faire maigrir et que la maigreur peut fort bien engendrer la chasteté, car les hommes goûtent peu les squelettes féminins, mais soyez tranquilles on revient toujours à la moyenne, et d'une façon invincible.

M. DESM. — Je le crois. Aussi je ne me préoccupe guère de la mode, qu'il s'agisse de mœurs mondaines, morales ou politiques. Après un beau départ pour l'excentricité, l'animal humain revient doucement, quelquefois un peu honteux, vers le type central ; il redevient la bonne bête qu'il n'a jamais au fond cessé d'être et il rend ses comptes au bon sens très humble-

ment. C'est ce qui rend la vie très monotone, mais très sûre.

M. DEL. — Elle a des surprises.

M. DESM. — Qui n'en seraient pas pour qui connaîtrait tout le passé.

M. DEL. — En attendant, je puis parler de surprises, d'accidents, de hasard. Que ces phénomènes obéissent à des lois, ce n'est pas douteux, mais ces lois, étant inconnaissables, sont comme si elles n'existaient pas. Les voleries des liquidateurs furent déterminées par un ensemble de causes aussi logiques, en leurs conséquences, que la venue des comètes, et après?

M. DESM. — Sachant cela, nous ne ferons point les imbéciles et n'ouvrirons pas des yeux énormes. Ce qui est ne pouvait ne pas être. Ensuite l'effort par lequel nous cherchons à sortir d'un mal ne dépend pas plus de notre volonté que n'en dépendait le mal lui-même.

M. DEL. — La théorie des bras croisés.

M. DESM. — Erreur. Essayez donc de vous croiser les bras quand l'eau monte les marches de votre escalier.

M. DEL. — N'importe, vous découragez.

M. DESM. — Au contraire, j'apporte un principe d'activité en vous démontrant que, quoi que vous fassiez, vous le faites nécessairement. Mais

les théories de ce genre n'ont jamais eu grande influence sur le remuement des hommes. Peut-être cependant que la conscience, trop réfléchie, peut devenir une sorte d'obstacle. Ce n'est pas bien certain. A propos, avez-vous acheté la complainte des « liquidateurs liquidés » ?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Achetez-la. C'est du vrai esprit français. On dirait du Rostand, mais plus coulant.

LIX

16 avril.

Funérailles.

M. DESMAISONS. — Avez-vous du goût pour la crémation?

M. DELARUE. — Du goût ?...

M. DESM. — Oui. Cela vous agrée-t-il ?

M. DEL. — Mais...

M. DESM. — Enfin que pensez-vous de ce mode de disparaître?

M. DEL. — Celui-là ou un autre !

M. DESM. — C'est que le choix est restreint. Pensez à le faire.

M. DEL. — Je ne pense jamais à la mort.

M. DESM. — Même en la suivant ?

M. DEL. — Non, on cause de choses variées, on retrouve d'anciens amis. La mort ne me fait penser qu'à la vie.

M. DESM. — Cela engage tout de même à de certaines réflexions.

M. DEL. — Je ne dis pas, mais si brèves.

M. DESM. — Ah ! Vous êtes difficile à remuer. Moi, j'aime à me livrer à toute la fureur des émotions présentes. Vous entendez bien que fureur veut dire excès, ou du moins plénitude. Il faut que cela aille aux larmes, ou ce n'est rien. Eh bien, la crémation m'a donné cela.

M. DEL. — Vous me surprenez.

M. DESM. — C'était aux funérailles de Moréas, où vous n'étiez pas.

M. DEL. — En effet.

M. DESM. — Je ne pus entrer, car la foule était grande, dans ce qu'ils appellent, assez vilainement, le four crématoire et, au lieu de regarder ces murs et la porte close, je m'éloignai aux environs. Or, savez-vous ce que je vis, en levant les yeux ? La fumée, une fumée noire... Comprenez-vous ?

M. DEL. — Oui.

M. DESM. — Cette fumée est une des choses émouvantes que j'aie vues dans ma vie. Elle monte vite, en flocons qui se tordent avant de se dissiper dans l'air. Je l'ai regardée longtemps, puis j'ai voulu faire partager mon émotion, une jeune femme s'est approchée et nous avons contemplé ce néant qui s'enroulait autour de rien. Elle me disait les illusions qui restent attachées au corps qui semble demeurer intact, mais pour si peu de temps, dans la terre et quelle vue cruelle ce serait pour le survivant que cette fumée noire dans le ciel. La fumée, épaisse et lourde d'abord, se fit peu à peu plus légère et plus claire. A ce moment surtout, j'aurais bien pleuré, si j'avais été seul, mais je préférais ne pas être seul.

M. DEL. — Mais on ne voit jamais cela.

M. DESM. — C'est pourtant ce qu'il faut voir. Comme impression, cela est supérieur à la descente au fond du trou, plus funèbre et moins matériel. Mais, comme vous le dites, cela ne se voit jamais, parce que l'organisation de la cérémonie est médiocre. Quel discours vaut cette cheminée d'usine par où sort un peu de fumée! Ce qu'on ne voit pas finit par être vu, et alors on s'aperçoit que c'est ce qu'on ne voyait pas

qu'il faut voir. Il en est de même en bien des choses. Cette fumée n'est rien, et elle est tout. Elle est le symbole de notre vie même qui est en soi bien peu de chose et qui doit être tout pour nous, puisqu'elle est unique.

M. DEL. — Vous aussi, vous montez en fumée et en volutes.

M. DESM. — Que voulez-vous, j'ai été ému, donc excité, mais ce que je vous dis là de la vie ne sort pas de l'émotion ; c'est le fond même de toute sagesse sur le monde. La vie est tout cependant qu'elle dure et rien après qu'elle a duré. Je les trouve belles, ces morts sans vaines espérances. Quelle poésie profonde dans le néant! Des imbéciles, l'autre jour parlaient de renaissance du spiritualisme. Cette sucrerie n'est donc pas fondue, on distribue toujours aux hommes des bâtons de sucre de pomme! Après une vie qui n'a peut-être été que singulière, Moréas a donné par sa mort une leçon qui frappera beaucoup d'esprits inaccessibles au raisonnement philosophique. Ferme et conscient jusqu'au bout, il n'a pas été troublé un instant par la vision de l'Hadès et il n'a pas accepté sur sa langue l'obole à Caron. Il savait, lui, que le mot mort est la négation du mot vie, et c'est une grande science. Ensuite l'incinération antique. C'est bien.

M. DEL. — Tout va en se simplifiant, même les funérailles.

M. DESM. — Avec bien des retours de l'ancien culte. Vous savez que les cendres se mettent dans une boîte oblongue que l'on insère dans un trou de colombier, qu'ils appellent *columbarium* car le latin confère encore aux choses comme une noblesse; eh bien, ce *columbarium*, qui est un mur divisé en petits carrés, est diapré de couronnes jaunes de fleurs dans des porte-bouquets, de colombes, de photographies, toute une défroque chrétienne qui n'a changé que de forme et de dimension. D'ailleurs le *columbarium* n'a l'air que d'un pis-aller économique, puisque les cendres de Moréas ont été déposées au fond d'une tombe, à la mode ancienne.

M. DEL. — Mais on se passe des pompes de l'Eglise.

M. DESM. — Malgré leur beauté, elles ne sont plus à la mode, et je crois bien qu'elles n'émeuvent plus guère les incroyants que j'y ai vus encore sensibles. Le *Dies iræ* est devenu un tonnerre de théâtre. La colère de Dieu! C'est nous qui sommes en colère contre lui. L'heure est venue non de son tribunal, mais du nôtre, avec notre justice dressée contre son injustice. La vengeance du Dieu vengeur est venue s'agenouil-

ler au pied de notre ironie et c'est à lui maintenant d'écouter nos sarcasmes.

M. DEL. — Je veux bien, quoique cela me laisse dans une profonde indifférence. Pourtant, je trouve que votre crémation...

M. DESM. — Un peu de patience!

M. DEL. — Tant que vous voudrez. Eh bien, cela manque de musique, de grandes orgues.

M. DESM. — Vous croyez donc que l'Eglise distribue son plain-chant et ses orgues au premier croquant venu! C'est un luxe qui se paie très cher. Avez-vous assisté à un enterrement de pauvre dans une chapelle latérale? Une vieille dame veut plus de cérémonies pour enterrer son chien. On jette la boîte sur un tréteau, à peine recouvert d'un drap pisseux, deux cierges au pétrole brûlent, un curé à tout faire psalmodie d'une voix sourde, lasse, ennuyée, et voilà les pompes de la religion. Ah! le peuple les connaît, allez, ces liturgies bon marché et je serais bien étonné qu'elles lui tiennent beaucoup au cœur. Il faut avoir vu cela pour en ressentir toute l'ignominie. La grande consolatrice a une manière de vous consoler, quand on n'a pas de rentes, qui vous fait d'abord sentir que vous êtes chez elle un intrus.

M. DEL. — Il s'agit de morts. Cela leur est bien égal.

M. DESM. — Mais les vivants, qui ne font qu'un corps avec eux, n'en ressentent pas moins l'injure.

M. DEL. — Vous, vous sentez cela?

M. DESM. — Pas quand je réfléchis. Savez-vous mon idéal en fait de funérailles? Un fourgon au galop et au bout de la course le four ou la chaux vive ou encore tel mélange chimique. J'ai lu autrefois un article excellent de Paul Adam sur ce sujet et qui vous expédiait les défunts avec célérité. Vraiment, on ne devrait pas s'occuper des morts.

M. DEL. — Je suis bien de votre avis. Cessons donc, s'il vous plaît, cette conversation fâcheuse.

M. DESM. — Je vois bien que vous n'aimez pas les émotions.

M. DEL. — Eh ! cela dépend.

M. DESM. — Vous n'aimez pas les émotions fortes. C'est peut-être sage. Souhaitons-nous l'apoplexie foudroyante et allons-nous promener. Ah ! nous ne savons plus goûter la mort, comme un Sénèque, comme un Pétrone !

TABLE DES MATIÈRES

TABLE

DES DIALOGUES

—

Imprimerie Marc Texier

POITIERS

PQ 2266 N6 1922

Gourmont, Rémy de
Nouveaux dialogues des amateurs sur les choses du temps 6. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY